

7e Année - No 2

Février 1914

NOTRE ROMAN COMPLET:

Molguin
STELLA MIA

Par H. A. Dourliac.

La Revue Populaire

10[¢]

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL



Les barbares modernes; un
groupe de Lolos.

(Voir intérieur).

Sommaire: Le feu et l'eau. Les Hordes Mystérieuses, par F. de Verneuil. Un cœur de cannibale. Quelques oiseaux rapaces et leurs demeures. Pelorus Jack. La Pianiste de la rue Dorchester, par A. Fortier. Les sardines comestibles, par A. Riou. Au Palais des Singes, par Touche-à-Tout. L'illusion au théâtre, par A. Riou. La transformation des armes de guerre. Le canal de Suez. Objets d'art et tableaux. Une théorie inquiétante. A propos d'icebergs. Les oiseaux architectes. La fabrication des couteaux et des ciseaux. Les grands explorateurs du continent noir. Le langage des Métèques. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Maigreur Vaincue

Développement, Beauté, Fermeté de la Poitrine

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge

par l'emploi du

Transformateur Japonais

propriété du Spécialiste Henri Rivod.



Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00
 TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

✉ Toute correspondance absolument confidentielle.

The Canadian Advertising Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
 écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

“l'International Limité”

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE—LENNOX-VILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

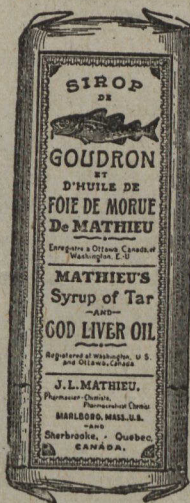
BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

Toux Rebelle, Bronchite Opiniâtre, Inflammation des Poumons

☞ C'est dans les cas difficiles que l'on apprécie la valeur d'un bon remède: Rhume négligé, Toux Rebelle, Bronchite

Chronique, Inflammation des Poumons—

toutes affections qui favorisent la Consommation—seront promptement guéries, si vous faites un usage persévérant du



Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue, et autres Extraits Médicinaux, qui est à la fois un reconstituant de l'organisme, en même temps qu'un remède sûr pour les maladies de la Gorge, des Bronches et des Poumons.

En Vente Partout : 35c. la bouteille.

Si vous souffrez de Maux de Tête, Migraine, Névralgie, Fatigue, Surmenage, recourez sans délai aux **POUDRES NERVINES MATHIEU** exemptes d'Opium, Morphine, Chloral et autres drogues dangereuses. Elles agissent vite et bien.

En Vente Partout : 25c. la Boîte de 18 Poudres.

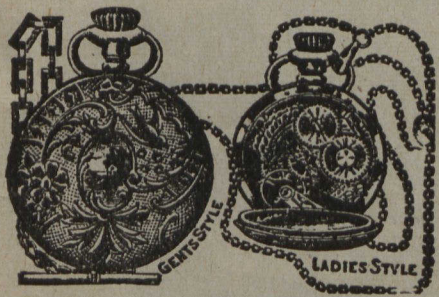
CIF J. MATHIEU, Propriétaire, SHERBROOKE, P.Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,
Dépositaires en gros,
Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.



Le Duc de Connaught, Gouverneur-Général du Canada.

La Revue Populaire

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Parait
Tous les
Mois

POIRIER, BESSETTE & Cie,

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE FEU ET L'EAU

—§—

CERTAINS savants discutent âprement au sujet de la fin possible et même certaine de notre globe quel que jour il est vrai très éloigné, espérons-le du moins.

Les uns affirment qu'un nouveau et terrible déluge viendra noyer la terre et les autres qui ne sont pas précisément du même avis nous assurent que nous (où nos arrières petits neveux) périrons par le feu.

*

Ce n'est pas très gai comme perspective et si nous n'avions la consolation de penser que nous ne serons pas témoins de la chose, il y aurait lieu de s'alarmer.

Périr noyé ou rôti, cela n'a rien de séduisant surtout quand on n'en a pas l'habitude... Aussi, c'est sans doute pour un motif de prévoyante affection que la bonne ville de Montréal a, le mois dernier, commencé l'entraînement de la majeure partie de sa population en la laissant pendant 8 jours à même de flamber comme le cœur d'un amoureux de vingt ans.

Toutefois, comme le feu et l'eau ne vont

pas ensemble, le tuyau de l'aqueduc y avait mis de la bonne volonté et avait crevé un beau jour—ou une belle nuit—tout comme un vulgaire "tuyau" de courses ou une chambre air d'automobile bonne pour la réforme...

Conséquence: plus d'eau, plus de lavages, plus de nettoyages et la plus grande liberté laissée à l'incendie.

*

Et çà s'est mis à flamber! On dit qu'une soixantaine d'alarmes ont été sonnées pendant ces huit jours. Il y en aurait sans doute bien davantage si l'on comptait les "feux d'estomac" habituels aux époques des fêtes et que faute d'éteindre avec une bonne carafe d'eau fraîche, les victimes ont dû noyer dans le scotch, le whisky, la bière, etc; le neige étant reconnue comme trop dangereuse à cause des microbes...

Je viens de faire allusion aux microbes et ceci me rappelle qu'il n'y a jamais de mal sans bien: la ville de Montréal nous a laissés plusieurs jours sans eau et ce n'est peut-être pas fini; ne nous en plaignons pas: c'est autant de microbes de moins que nous n'aurons pas eu à avaler...

Roger Francoeur.

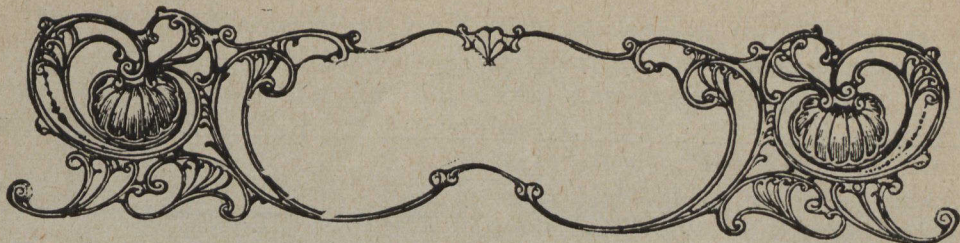
LES BAISERS

Plus de fois, dans tes bras charmants
Captif, j'ai béni mes prisons,
Que le ciel n'a de diamants;
Et pour tes noires trahisons
J'ai versé plus de pleurs amers
Que n'en tient le gouffre des mers.

Mes chants ailés, je te les dois!
Plus haineuse que les bourreaux,
Mon coeur a saigné sous tes doigts;
Mais que de fois, comme un héros
Qui vient de voler son trésor,
J'ai dormi sur tes cheveux d'or!

Tu m'as versé le vin du ciel!
Et mes maux seront pardonnés
A ton désœuvrement cruel,
Si les baisers que m'a donnés
Ta lèvre pareille à des fleurs
Sont aussi nombreux que mes pleurs.

Théodore de BANVILLE.



LES HORDES MYSTERIEUSES

Le Berceau des Scythes et des Huns. Peuplades qui n'ont pas changé depuis deux mille ans. Les invasions de jadis se renouvelleront-elles ?

Par Fernand de Verneuil



Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire des peuples, on constate que les immenses territoires asiatiques ont joué un grand rôle dans cette histoire.

Ces énormes étendues de terrain, incomplètement connues encore aujourd'hui ont vu naître des cavaliers farouches qui sous le nom de Scythes et de Huns ont semé la désolation et la ruine sur leur passage.

Redoutables rivaux d'Alexandre le Grand, les Scythes anéantirent un de ses corps d'armée, ravagèrent son empire et étendirent même leur domination jusqu'à l'Inde. Non moins terribles, les Huns envahirent l'Empire d'Orient et la Perse et firent invasion en Europe

sous la conduite d'Attila, pour leur malheur cependant, car ils furent défaits dans les plaines de la Champagne à la suite de combats dont l'horreur serait peut-être à peine égalée dans une guerre moderne avec les armes meurtrières que l'on possède aujourd'hui.

Les Huns avaient le corps trapu, la tête énorme, la peau jaune et leur vigueur était colossale. Vêtus de peaux de rats des bois, ils mangeaient volontiers de la viande crue qu'ils dévoraient sans descendre de cheval et avaient l'aspect de démons plutôt que d'être humains.



Les barbares modernes; un
groupe de Lolos.

Leur férocité était incroyable et leur chef Attila disait orgueilleusement : "L'herbe ne repousse plus où mon cheval a passé!"



Un village fortifié

Vingt siècles ont passé depuis ces temps troublés; les nations ont progressé et se sont modifiées, le berceau des Huns est toujours resté le même. Ce sont toujours les mêmes montagnes formidables, les vastes champs de neige, les fleuves torrentueux roulant au fond des abîmes et les races guerrières, voilentés et frustes aussi différentes des Chinois leurs voisins que nous le sommes nous-mêmes.

Trois groupes surtout ont résisté à l'influence extérieure et ont conservé leur langue et leurs mœurs de jadis; ce sont les Miao-Tseu, les Si-Fan et les Lolos. Leur pays, interdit à l'étranger, constitue une partie du monde autant dire encore inexplorée.

De hardis explorateurs cependant tels que le Commandant d'Ollone, Gabriel Bonvalot ont osé pénétrer dans ces farouches régions mais au prix de quelles difficultés

et de quelles épreuves! Grâce à eux nous savons ce que sont ces peuples barbares et leurs renseignements sont d'un puissant intérêt.

Les Lolos, qui font l'objet principal de cet article, sont de fort beaux hommes; d'une taille élevée, leur teint est basané, les yeux grands et pourvus d'énormes sourcils, le nez est aquilin, la bouche bien dessinée.

C'est un peu la tête de l'Indien de nos régions canadiennes et d'ailleurs, il est probable que ces deux races ont une origine commune ainsi que je l'ai déjà dit dans un précédent article "Une race qui meurt" paru dans la "Revue Populaire" de juillet 1913.

Le "Lolo" est demeuré, comme ses ancêtres, un cavalier intrépide; c'est un véritable acrobate à cheval, il se lance volontiers à toute allure et se renverse complètement en arrière sur son cheval, les jam-



Prisonniers de guerre réduits en esclavage

bes élevées et n'ayant, par suite, aucune espèce de prise sur sa monture.

Si l'homme est agile, le cheval ne l'est pas moins; c'est une race spéciale au pays et qui a le pied sûr comme celui de la

chèvre. Jamais le Lolo ne ferre son cheval et qui a le pied sûr comme celui de la mais il se plaît à le harnacher luxueusement.



Un riche Lolo et sa femme

Les armes des Lolos ne sont pas précisément modernes mais il ne faudrait pas, pour cela, conclure qu'elles ne sont pas dangereuses. Elles se composent en premier lieu de la lance, longue parfois de dix-huit pieds, d'un trident, d'un arc, d'un carquois et parfois d'un fusil.

Bien que l'arc soit aujourd'hui bien démodé, c'est une arme qui n'est pas à dédaigner entre les mains des Lolos; il faut d'ailleurs une très grande force pour s'en servir, un homme ordinaire serait parfaitement incapable de leur faire subir la moindre flexion alors qu'eux le bandent

sans effort apparent.

Un Lolo bien exercé atteint facilement à 150 pieds un but grand comme la main avec une flèche! Quant à leurs fusils ce ne sont pas précisément des armes modernes; ce sont pour la plupart des armes à un coup enlevées aux Chinois au cours d'expéditions et pour lesquels ils n'ont pas de munitions.



Le costume habituel des femmes.

C'est d'ailleurs fort heureux et il n'est pas à souhaiter, ce qui arrivera d'ailleurs malheureusement quelque jour, qu'un commerçant mal avisé se fasse leur fournisseur en ce sens.

Les vêtements des Lolos sont assez originaux; la coiffure consiste en un turban dont l'extrémité s'échappe en aigrette; les chaussures sont très simples: hommes et femmes vont habituellement pieds nus, cependant en hiver ils chaussent quelquefois des sandales de paille et des tiges de botte en feutre. Une grande pèlerine en feutre brun foncé ou bleu forme la partie principale de leur vêtement et leur sert à l'occasion de couverture pendant la nuit.

Ce n'est pas luxueux; leurs demeures ne le sont guère plus; les plus riches maisons ont leurs parois formées de planches disposées verticalement; le toit est formé également de planches assujetties par des grosses pierres et si mal jointes que l'air et la pluie entrent dans la maison comme chez eux par les intervalles.

Point de fenêtres; c'est inutile avec les trous du toit. Habituellement deux chambres: une pour le maître de la maison et sa femme, l'autre qui sert de salle commune.

Point de meubles non plus; quelques coffres et c'est tout. Au centre de la pièce, il y a un foyer toujours allumé pour combattre le froid et cuire les aliments.

Dans la grande salle, en face de la porte, existe un réduit dans lequel on enferme le soir les cochons et les brebis. Pas de lit; le Lolo s'accroupit à terre près de son foyer pour dormir et il paraît qu'il repose très bien ainsi.

Cette race fruste vit sous le régime féodal; elle apprécie beaucoup l'art de la guerre mais très peu celui de l'agriculture, aussi pour cultiver leurs champs, les Lolos ne trouvent rien de mieux que de faire des esclaves chinois auxquels ils confient cette besogne.

Ces esclaves ne sont d'ailleurs pas mal-

traités... à condition qu'ils obéissent bien et ne cherchent pas à se sauver sinon, le pauvre Chinois apprend bien vite à ses dépens que la raison du plus fort est toujours la meilleure.

On pourrait croire que ce peuple à demi-sauvage ne considère également la



Un chevalier Lolo armé en guerre.

femme que comme une sorte d'esclave. Ce serait une erreur; sans doute la femme Lolo ne jouit pas d'un rang égal à la femme des pays civilisés mais elle tient assurément, dans la famille, une place plus importante que la chinoise.

Elle a, sur la fortune de ses parents, des droits égaux à ceux de ses frères et reçoit

en dot, en se mariant, la part d'héritage à laquelle elle aurait pu prétendre plus tard.

Son costume est plus gracieux que celui des hommes; elle est vêtue d'un corsage au col ajusté et montant jusqu'au menton, elle porte une longue jupe plissée et garnie de volants et une pèlerine en fine laine d'agneau.



Aux portes d'un village fortifié.

Parfois elle accroche des pendants d'argent à ses oreilles alors que son mari ne porte qu'une seule boucle d'oreille, du côté gauche.

Ce léger aperçu de la vie de ces peuplades asiatiques nous les montre toujours aussi vigoureuses et prêtes à l'offensive

qu'aux temps lointains.

Ceux qui ont vaincu Cyrus, arrêté Alexandre, ravagé l'empire romain, conquis l'Asie et la moitié de l'Europe sont toujours là, toujours les mêmes. Scythes, Huns, Turcs, Mongols, Tibétains et Lolos, ce sont toujours ces barbares comparables aux compagnons d'Attila.

Quel sera leur rôle dans l'avenir? Il serait difficile de le préciser. Depuis deux siècles, ils reculent devant les armes à feu perfectionnées des autres peuples mais, quand la science, après les avoir vaincus, s'infiltrera chez eux, n'aurons-nous pas à craindre le renouvellement des terribles invasions de jadis?

Ne les verrons-nous pas, armés de fusils perfectionnés, de canons à tir rapide, d'aéroplanes, se lancer à l'assaut du voisin qui reste toujours l'ennemi pour eux?

Quelle serait alors l'issue de la lutte? Il faudrait assurément, pour résister victorieusement, se souvenir que l'union fait la force et que les armes ne sont pas données aux peuples de même race pour se battre entre eux.

Peut-être alors se fonderont les Etats-Unis d'Europe, œuvre que toutes les conférences possibles de la Paix ne feront jamais aboutir et que la force des choses concluera d'une manière définitive.

C'est la crainte du voisin qui les aura rendus sages.



UN VOYAGE AUX CENTRE DE L'AFRIQUE

Un Coeur de Cannibale

C'ETAIT l'heure de la sieste dans le village des Bangalas. Depuis le matin, le soleil avait répandu ses torrides ardeurs et l'air était devenu si chaud et si suffocant que, endormis sur le sol poussiéreux, à l'abri des auvents de leurs huttes, les sauvages immobilisaient leurs corps en des attitudes abandonnées. La chaleur était telle, que les oiseaux et les papillons se réfugiaient sous la fraîcheur des feuillages, et le ronflement des dormeurs rompait seul le lourd silence du village.

D'un buisson voisin émergea soudain le buste souple et nu d'un jeune sauvage. Sa lance à lame large, et ses ornements de métal scintillèrent sous l'éclatante lumière et son panache de plumes s'agita quand il s'avança vivement pour épier les dormeurs.

Ne trouvant pas sans doute ce qu'il cherchait, il se dirigea vers une hutte disloquée et appela doucement :

—Balala! O Balala!

Immédiatement, de l'intérieur sombre, surgit une grande et belle fille. S'approchant du jeune homme avec un sourire heureux, elle dit :

—Makwata! Hé! Toi! As-tu une bonne ou une mauvaise nouvelle?

—Balala, mon bel oiseau, je suis venu dire des bonnes nouvelles. Viens, allons où personne ne peut nous entendre.

Les jeunes gens s'éloignèrent ensemble et se trouvèrent bientôt dans un fourré de palmiers rabougris, loin des oreilles et des regards indiscrets. Pendant un moment, le jeune homme, avec une silencieuse admiration, contempla la beauté noire.

—Quelle est la grande nouvelle? s'enquit Balala, caressant d'un air pudique sa chevelure nattée, et, s'emparant d'une feuille verte qu'elle se mit à déchiqueter en menus fragments.

Jetant de côté sa lance, Makwata posa sa main sur l'épaule de Balala.

—Ce matin, quand le soleil fut levé, je suis allé loin dans la forêt pour trouver du

gibier. J'étais parti seul. Je me frayais un chemin au milieu des buissons épineux, quand j'entendis un grognement. Je m'avancai sans bruit. Devans moi, un vieil éléphant mâle, avec de longues défenses brillantes, dormait, appuyé contre une fourmilière monstre. En voyant ces grandes défenses reluisantes, je pensai à toi, Balala. J'avais à ma portée deux défenses assez grosses pour t'acheter à ton avare de père. C'est un esprit bienfaisant qui m'avait conduit là. Je serrai ma sagaie, celle que tu vois là sur le sol, et, d'un seul coup, j'enfonçai la lame tout entière dans l'épaule de l'éléphant à l'endroit qui tue si vite. Ensuite, je bondis de côté, et je vis le grand animal se secouer, chanceler, tomber et mourir.

—Quoi! Il est mort! Tu as tué l'éléphant? Oh! Makwata, c'est vraiment un esprit favorable qui s'accompagnait aujourd'hui. Brave Makwata! Bon Makwata!

Et Balala croisa ses bras autour du cou de son prétendant, le regardant avec une expression d'admiration et d'amour.

—Mais, Makwata, es-tu sûr que ce soit une bonne affaire de donner en paiement à mon père, pour m'avoir, deux autres précieuses défenses d'ivoire? Avec ces défenses tu pourrais certainement acheter deux, sinon trois femmes plus fortes pour le travail, au dos plus large pour porter les fardeaux.

—C'est vrai, Balala, mais pour moi tu vauds davantage que toutes les autres femmes. Ton rire, ta bonne humeur, ta jolie figure et ton beau corps seront à moi. Voilà déjà tant de moroses lunes que j'étais pauvre, trop pauvre pour t'acheter. Pendant tout ce temps, j'ai vécu dans la crainte constante que mon ennemi Muelti prenne. Il a jeté ses regards sur toi, et n'est-il pas un chef, et n'a-t-il pas beau-

coup d'esclaves et de défenses d'ivoire? Mais, maintenant, ma crainte est passée, car demain, quand le soleil sera haut, je verrai ton père et paierai le prix qu'il demandera. Alors, Balala, tu seras mon épouse.

Balala battit des mains comme une enfant ravie.

—C'est la pleine lune, à présent. Dans quatorze jours, elle sera partie. Songe donc, Makwata, que nous pourrions être mariés le jour de la nouvelle lune. Tous les grands sorciers de notre tribu ne disent-ils pas que la félicité est assurée aux mariages conclus à la nouvelle lune?

—C'est vrai. Dans quatorze jours, "mu-ni ami", mon oiseau, nous mangerons au même plat. Demain, je commencerai à bâtir une hutte, et je pêcherai pour toi et je chasserai pour toi, ma Balala.

—O Makwata, mon cœur bondit de joie. Vois les larmes de bonheur qui sont dans mes yeux.

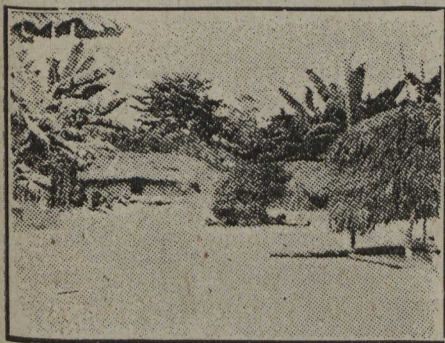
Ils continuèrent ainsi à s'entretenir de leur bonheur futur, jusqu'à ce que le soleil eût de beaucoup dépassé le zénith; ses rayons transperçaient obliquement le fouillis des palmes, projetant sur le sol tout un treillis d'ombres. Dans le village quelques enfants nus s'éveillèrent et se mirent à gambader et à feindre un combat avec leurs petits arcs et leurs flèches de roseau. Au moment où les amoureux se séparèrent, un chien blessé passa près d'eux, aboyant et hurlant; quelque méchant gamin avait planté dans sa carcasse une flèche adroitement lancée.

L'éléphant tué par Makwata procura à tous un ample festin de viande au fumet violent, et pendant tout l'après-midi l'air fut plein de l'odeur de chair grillée, et partout retentissaient des clameurs et des rires joyeux. Un estomac plein donne de la gaieté à ces pauvres et sauvages habi-

tants de la forêt africaine.

Le soir quand le soleil fut couché, et que les lucioles commencèrent à scintiller comme des diamants dans les buissons, un immense tambour fit bourdonner son assourdissant appel pour la danse nocturne en l'honneur du festin.

Bientôt des centaines de pieds nus battirent le sol, marquant la cadence au rythme d'une étrange mélodie, dans laquelle les riches basses des hommes formaient, pour ainsi dire, l'écho des voix aiguës des femmes. Des rangs de sombres corps nus, brillants de sueur, avançaient et recu-



Village Indigène, Bagalia. Ce n'est pas très luxueux!

laient en mouvements sinueux, sous le luxuriant feuillage des palmiers gracieux et des bananiers. Surmontant le bruit cliquetant des ornements, les tambours de peau de chèvre résonnaient à l'unisson des gros tambours de bois creux, dont le bruit profond et sonore se répercutait dans l'atmosphère claire de la nuit.

Dans la troupe des convives puérilement joyeux, Balala, l'heureuse et fière favorite de Makwata, était la danseuse la plus légère. De temps à autre elle levait les yeux vers la lune décroissante, en son-

geant que le temps s'écoulait bien lentement.

Makwata, le héros du jour, était absent ce soir-là. Dans la grande forêt sombre, il gardait les précieuses défenses d'ivoire avec lesquelles, au lever du soleil, il achèterait Balala. Lui aussi il regardait parfois la lune qui brillait faiblement à travers le feuillage, et il se représentait le corps agile et souple de sa jeune favorite, pirouettant et sautant au milieu des danseurs les plus animés. Son coeur sauvage s'adouciait sous l'influence de l'amour.

Peu à peu le croissant s'amointrit au ciel. Après avoir conclu heureusement son marché avec le père de Balala, Makwata s'était mis à consturire sa hutte avec des bottes de grands roseaux et à la couvrir ensuite avec des palmes entrelacées. Il contemplait maintenant sa future demeure, complètement terminée, jusqu'au foyer à trois pierres sur lequel, au-dessus des brèches flambantes, on poserait la marmite familiale.

Enfin, le jour tant attendu de la nouvelle lune arriva. La journée s'annonçait grise et pluvieuse, et Makwata décida de profiter des circonstances favorables pour employer la matinée à pêcher afin d'être abondamment pourvu de victuailles pour son repas de noces.

Plus joyeuse que de coutume, Balala passa la matinée avec ses parentes, qui, tout en jacassant, nattèrent et coiffèrent les cheveux crépus et laineux de la jeune fille, s'aidant d'une longue brochette de fer et oignant les nattes avec de l'huile de palme rouge.

Revenant de la pêche, vers midi, Makwata amarra sa pirogue à la branche d'un arbre surplombant l'eau, et sauta sur la rive avec un panier plein d'anguilles grouillantes et de poissons frais. Il se sen-

tait le cœur léger et l'esprit de bonne humeur, car, ce même jour, au coucher du soleil, Balala viendrait partager sa hutte. En suivant les rues étroites et sales du village, encombrées de femmes aux traits grossiers, à l'expression cruelle, il se disait, que dans toute sa tribu, il n'y avait pas de plus jolie ni de plus radieuse fille que Balala.

—Pstt! Pstt! Makwata, fit une vieille ridée, assise sur un tas d'herbes pourries, au bord du chemin. Makwata, je suis malade et j'ai faim. Vois mes bras faibles et regarde mon visage misérable. Je suis une esclave, donne-moi à manger, Makwata, je t'en prie,

Le jeune homme jeta près de la vieille un poisson scintillant et poursuivit sa route.

Peu après, le village fut réveillé par les éclats d'une voix furieuse. Avec des malédictions et des cris de rage, Makwata bondissait de rue en rue, la lame de sa lance en arrêt. Ses membres tremblaient, et sa gorge n'émettait plus que des rugissements inarticulés.

Balala avait disparu.

Soupçonnant aussitôt quelque trahison, Makwata s'était lancé à la recherche de son rival et ennemi Mueli.

Il se précipitait d'une hutte à l'autre, dans un état d'indescriptible frénésie. Sa voix rauque et ses traits contractés causaient de vives alarmes parmi les femmes, qui s'enfuyaient avec leurs enfants sur les bras, et en poussant des cris aigus. Les hommes prenaient tranquillement leurs couteaux et leurs sagaies, en prévision de violences.

La recherche fut vaine: Mueli avait disparu.

Avec un rugissement d'angoisse, Makwata se jeta sur le sol, au pied du grand cotonnier, à quelque distance du village,

et il grinçait des dents. Pendant qu'il se tordait là, en proie au désespoir le plus violent, la vieille à qui il avait donné un poisson sortit des buissons et s'approcha silencieusement de lui.

—Makwata!

Surpris par cet appel, Makwata fut d'un bond sur ses pieds et prit un air farouche.

D'un ton mystérieux la vieille lui parla:

—Écoute mes paroles avant de me regarder d'un œil si menaçant. Ton cœur est triste, car on a agi traîtreusement envers toi. Makwata, je sais où se cache Mueli. Je l'ai suivi. C'est avec lui que tu trouveras Balala.

—Où sont-ils? Parle vite, femme, car mon sang bout.

—Prends ta sagaie la plus forte, Makwata, et part droit à travers la forêt, dans la direction où le soleil se couche. Il n'y a pas de sentier. Va droit devant toi et tu les trouveras. Règle alors ta querelle avec Mueli. C'est un ennemi au cœur mauvais pour toi et pour moi.

Sans un mot, Makwata s'élança dans la forêt sombre, tenant sa lance et son couteau au fil tranchant. La vieille le suivit des yeux, et avec un gloussement satisfait, elle marmonna, en regagnant les buissons:

—Ne t'ai-je pas payé ton poisson, Makwata? Puisse ton bras être fort.

Au loin dans la forêt, parmi des arbres énormes, au milieu d'un véritable labyrinthe de lianes, sur le bord d'un cours d'eau, Mueli contemplait avec calme les contorsions d'une femme qui se débattait à terre, les membres solidement attachés avec de souples lianes.

Ses traits prirent une expression brutale et cruelle, quand, avec un ricanement, il dit, s'adressant à la malheureuse:

—Tes liens ne se rompront pas, et tes

cris sont inutiles. Ecoute-moi bien. Je vais te laisser ici, et je retournerai au village tuer Makwata. Et je reviendrai demain, et tu seras l'une des femmes de Mueli, le chef bangala.

Balala continuait à se débattre et à crier, et la forêt retentissait de ses appels :

—O Mama! Hé! Makwata! Hé!

Un bruit de branches qui se brisent et s'écartent, et Makwata bondit en avant. Parvenu à quelque pas de Mueli, il lança



son arme avec une force décuplée par la fureur, mais, dans cet effort, il trébucha contre une liane et chancela. Au même instant, son sang se glaça, au cri perçant que poussa Balala.

La sagaie avait dévié et au lieu d'atteindre Mueli, l'arme avait transpercé le corps de Balala.

Complètement affolé, Makwata serra la poignée de son couteau et sauta sur Mue-

li, qui, du manche de sa lance put détourner le coup; mais il ne para pas aussi facilement celui qui suivit aussitôt. Avec un bruit sourd la lame de Makwata s'enfonça profondément dans le crâne de son adversaire qui s'affaissa sur le sol et son cadavre descendit la berge, en roulant jusqu'au cours d'eau.

Saisissant Balala dans ses bras, Makwata constata qu'elle était inanimée.

Elle perdait abondamment son sang par la blessure que la sagaie de son fiancé lui avait faite.

Bien qu'à demi paralysé par la douleur, Makwata coupa les liens et s'efforça de son mieux d'arrêter l'hémorragie avec de l'eau fraîche et des feuilles.

A la fin, la jeune fille ouvrit ses grands yeux doux, et, regardant Makwata, elle murmura avec un sourire triste :

—Les esprits mauvais, Makwata ; ce sont les esprits mauvais.

Makwata poussait des gémissements désespérés. Avec un effort, Balala souleva sa main, et elle indiqua une brèche dans les feuillages.

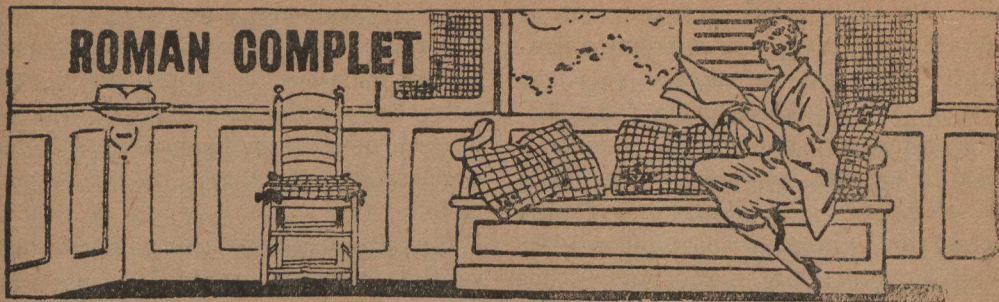
—O Makwata! Regarde le ciel... Que vois-tu? N'est-ce pas notre nouvelle lune?

Son bras retomba, ses yeux se fermèrent et, dans un frisson, elle rendit à la nature sa petite âme simple.

—o—



Le premier chagrin d'amour.



ROMAN INEDIT

STELLA MIA

Par H.-A. Douliac.

I

Vers Naples

Sous le ciel bleu, sur la mer bleue, dans un rayon d'or, une atmosphère embaumée, le "Cavour", laissant derrière lui un sillage argenté, glissait sans secousse, au milieu des flots caressants, portant de la joie, des rires, des chansons, de la vie heureuse, vers la cité heureuse, qui, mollement couchée au pied du Vésuve menaçant, écoute insouciant, indolente, inconsciente, sa voix grondeuse.

Le souvenir d'Herculanum et de Pompéi ne trouble pas le sommeil des lazzaroni, familiers avec le géant; c'est si loin! Pour ce peuple oublieux. La ville morte ne sort de ses cendres que pour l'agrément des touristes et le bénéfice des guides. Nul ne songe que l'on pourrait avoir le même sort demain.

"Basta!"

C'est le mot qui résume l'esprit frivole,

optimiste et fataliste de ces grands enfants, épouvantés un instant par la catastrophe de Messine, toute proche, mais déjà effacée de leur mémoire. D'ailleurs, saint Janvier est là pour veiller sur eux et il est plus puissant que sainte Rosalie!

La traversée était bonne; pas de maladie à bord, pas de nuages à l'horizon; la gaieté régnait sur le pont, entretenue pas les lazzis, les boniments, la musique, les danses.

Les camelots insinuants, étourdissants, fourbes, rusés, bavards, vantaient leurs bibelots divers: écaïlle, corail, lave, mosaïques, statuettes, peignes, bonbonnières, lorgnettes, colliers, bagues, albums, cartes postales; on n'échappait à l'un que pour tomber aux mains de l'autre; débarrassé de celui-ci par un achat quelconque on était aussitôt happé par celui-là! Les musiciens faisaient aussi grand tapage; l'un raclait du violon en roulant des yeux blancs; l'autre pinçait de la guitare en épongeant de temps à autre son front

chauve; un ténor sur le retour soupirait "Santa Lucia", avec une mimique extravagante; deux autres enlacés valsaient ensemble avec des mines et des déhanchements grotesques, une fillette de cinq à six ans, pieds nus, sous ses haillons, mais jolie comme un coeur, s'essayait à danser la tarentelle, en agitant son tambourin et en frappant du talon en cadence.

Elle n'avait pas l'air effronté des petites mendiantes ordinaires; ses cheveux ébouriffés, de l'ardent blond vénitien, faisaient ressortir ses yeux noirs, son teint laiteux, et elle avait cette élégance native des fillettes du Rialto qui, à sept ans, savent draper leur châle, comme une Espagnole sa mantille.

Quand elle s'arrêta pour faire la quête, nul ne put résister à son charme puéril et touchant, les sous tombèrent dru comme grêle dans sa sébile.

"Grazie signora, grazie signora."

Un sourire timide découvrait ses dents blanches et son accent très doux ajoutait encore à la formule harmonieuse.

"Est-elle gentille," murmurait-on sur son passage.

Seule, une jeune femme, assise à l'arrière, ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Son regard perdu dans le vague, ses traits figés dans une morne expression de désespérance, ses cheveux blancs sous le voile noir, tout trahissait un de ces deuils qui bouleversent et saccagent à jamais une existence, sans vouloir être consolés.

Son compagnon, debout près d'elle, semblait cependant s'y employer de son mieux.

Il avait un vaste front de penseur, une figure glabre, des yeux de myope, clignotant sous le lorgnon, et une grande expression de bonté.

Elève de Ball et de Luys, le professeur

Sauvière avait hérité de leur savoir et de leur réputation; de remarquables travaux sur les maladies de l'encéphale le plaçaient au premier rang de ceux que l'on implore pour la guérison des êtres chers, menacés de cette chose pire que la mort: la folie.

Il avait opéré des cures nombreuses, réveillé la conscience chez des malheureux réduits à la vie végétative; rendu à leur famille des déments déjà plongés dans un cabanon; et il ne pouvait pas sauver sa femme.

Naure nerveuse et délicate, déjà éprouvée par la maternité, elle n'avait pu résister à la perte de leur unique enfant, une adorable fillette de quatre ans, emportée en quelques jours par une méningite et depuis des mois, des années, il luttait vainement contre le doux fantôme, qui avait failli entraîner la raison de la pauvre mère, seule épave de leur bonheur.

Distraction, isolement, théâtre, voyage, il essayait tout pour ressaisir l'âme qui lui échappait et s'enfonçait tous les jours davantage dans le sombre abîme où l'attirait la petite morte. Rien ne parvenait à la galvaniser.

Ni Venise, ses lagunes, ses palais, son Rialto; ni Florence, ses musées, son Arno, son baptistère; ni Rome, Saint-Pierre, le Colisée; ni Capri, sa grotte d'azur, ses rochers abrupts, ses bois d'orangers, ses chevaux empanachés; ni Sorrente avec ses terrasses fleuries, ses jardins embaumés, ses somptueux caravansérails; rien ne l'arrachait à son éternelle obsession et son oeil vague regardait sans voir, comme à cette heure, elle écoutait sans entendre, son mari lui vanter avec un entrain un peu factice le superbe panorama.

"Signora!... Signora!..."

La petite quêteuse secoue sa sébile.

Surprise, la jeune femme a un cri

étouffé; sa main se crispe sur le bras de M. Sauvière.

—“Vois donc, Edmond... ces yeux... les yeux de Lucette.

—Ma pauvre amie!

—Ses cheveux aussi... son âge...

—Voyons, ne t'énerve pas.”

Le professeur tire une pièce blanche et veut éloigner la pauvre ignorante du souvenir poignant qu'elle évoque. La mère la retient.

Cette ressemblance, plus ou moins réelle, la déchire et la captive à la fois; elle ne se lasse pas de contempler ces paupières aux cils veloutés, qu'elle voudrait baiser comme les autres, fermées à jamais, hélas!

—“Comment t'appelles-tu, ma petite?

—Stella, signora.

—Tu as tes parents?

—Mon papa.”

Elle désigne le guitariste chauve et voûté qui lui sourit de loin en pinçant les cordes de son instrument. C'est un pauvre être falot, grotesque et minable, avec une tête trop grosse pour son corps grêle, ses épaules étroites; il a une moustache rébarbative tranchant avec son aspect chétif et timide.

Mme Sauvières le regarde avec une sorte d'envie.

—“Tu l'aimes bien ton papa?

—Oh! oui.

—Tu ne voudrais pas le quitter?

—Oh! non.

Tu vis seule avec lui?

—Et avec grand'mère.

—Elle est bonne pour toi?

—Moins.

—Elle te bat?

—Des fois.

—Et ton papa la laisse faire?

—Elle le bat aussi.

—Voilà une jolie mégère! dit le docteur en riant.

—Où demenez-vous?

—A Naples, signora.

—Quelle rue?

—San Domineco, en face l'Eglise.”

Et fatiguée sans doute de toutes ces questions, elle s'échappa légère pour porter la recette à son père.

La malade la suivit d'un oeil de regret; depuis longtemps elle n'en avait pas dit si long et une flamme légère colorait ses joues pâles.

—“Edmond, c'est l'âge de notre Lucette, ses yeux, ses cheveux, il me semble que c'est elle.

—Il y a, en effet, quelque chose, dit-il conciliant.

—Avec une robe de Lucette, ce serait frappant.

—Peut-être.

—Si cette petite était orpheline, je te demanderais de l'adopter.

—Mais elle a un père, ma chérie.

—C'est dommage!”

On approchait. Naples apparaissait dans les feux du couchant comme une belle fille indolente et cuivrée.

—“Napoli! Napoli!”

Napoli! l'antique Parthénope, avec ses merveilles, ses tares, ses vices, ses séductions, son golfe radieux, ses rues infectes, son cratère fumant, ses ruisseaux maldorants, le laurier de Virgile, le macaroni du roi Nasone le Pausilippe, la Solfatare, San Janvier, San Carlo, San Martino, Santa Lucia... Naples, la ville de rêve, de meurtre, de plaisir, de roses, de sang, où défilent, ombres tragiques ou comiques: la reine Jeanne, Masaniello, Marie-Caroline, Murat, Caraciolo, Nelson, Emma Lyonna, Fra Diavolo, Garibaldi... Naples, qui a inspiré Lamartine, Hugo, Musset et même Casimir Delavigne. Naples l'ensorceleuse, que l'on voudrait toujours revoir, lorsque l'on a subi une fois son irrésistible

fascination :

“N'est-ce pas qu'il vous laisse au coeur
Un charme étrange
Ce peuple ami de la gâité
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange!”

Déjà le château de l'Enf, le fort Saint-Elme, se profilait à l'horizon.

On arrivait.

“Napoli! Napoli!”

On se pressait, se bousculait pour atteindre l'escalier et les barques qui conduisaient les passagers à quai étaient prises d'assaut.

Pour éviter l'encombrement, M. et Mme Sauvière descendirent dans les derniers, suivis par le guitariste et sa petite fille.

La malade ne les quittait pas des yeux.

Ils s'assirent à l'avant; le temps fraîchissait; une toux caverneuse secoua les maigres épaules du musicien, enveloppé d'un vieux châle.

“Il faut soigner cela, mon ami,” dit le docteur avec bienveillance.

L'autre eut un geste insouciant :

“Basta!”

On débarqua. La voiture de leur hôtel attendait M. et Mme Sauvière; le musicien les salua poliment et s'éloigna dans la direction de la rue de Tolède.

“Pauvre diable! il ne fera pas de vieux os,” murmura le professeur.

Le soleil était descendu dans la mer bleue; l'ombre froide tombait sur la ville; la fillette eut un léger frisson.

Bien vite le guitariste ôta son vieux châle et l'en couvrit d'autorité avec une sollicitude toute paternelle.

Puis la prenant dans ses bras débiles, avec une vigueur que l'on n'eût pas soupçonnée, il effleura de sa grosse moustache le fin visage couché sur son épaule, en

murmurant d'une voix tendre comme une caresse :

“Stella mia!”

II

San Domineco.

Son Domineco, s'il vous plaît?”

Avec beaucoup de bonne grâce et une mimique expressive le passant renseigna M. Sauvières qui le remercia poliment et, selon ses indications, s'engagea, avec sa femme, dans une de ces rues hideuses, véribles poèmes d'horreurs sans nom, contractant avec l'élégante rue de Tolède et les quartiers neufs tout proches.

Etroites, montueuses, encombrées d'ordures, de détritrus, d'immondices, de fourneaux, de chaises, de tables; on y cuisine, on y boit, on y mange, on s'y lave, on s'y peigne, on y fait tout... et le reste, dans une sans-gêne ahurissant et une promiseuité touchante.

Hommes, femmes, enfants, animaux variés y grouillent à l'aise dans le ruisseau mal odorant; le laitier s'arrête, à chaque porte, pour traire vache ou chèvre, avec des mains plus ou moins propres, dans un récipient plus ou moins fêlé, excellent moyen d'éviter la fraude, non le choléra. Les maisons serrées bravent le soleil éclatant, les hardes sordides, pendues aux fenêtres, se balancent au-dessus des étalages de fleurs, fruits, viandes; des boutiques obscures, la blanchisseuse sort son baquet, le menuisier, son établi; des ménagères épiluchent leurs légumes, cherchent la vermine de leurs marmots; d'autres se coiffent les unes les autres avec tranquillité; des gamins se régalent de macaroni ou de chapelets de marrons grillés, froids, plus appréciés ici que les marrons tout chauds de nos faubourgs.

C'est l'envers de Naples, avec toutes ses lèpres, ses tares, ses vices et pourtant avec ce "je ne sais quoi" de pittoresque, qui attire et captive quand même.

Mais préoccupé surtout de l'hygiène et de la salubrité nécessaires, le docteur regrettait la présence de sa femme, si fragile, dans cette atmosphère viciée.

"Vraiment, Jane, tu aurais dû rester à l'hôtel.

— Je tiens à t'accompagner.

— Ce n'est pas raisonnable.

— Serai-je jamais raisonnable ? mon pauvre ami ?"

Il y avait tant de douloureuse amertume dans son accent qu'il en fut profondément ému.

Avait-elle vraiment conscience de son état et ce pauvre cerveau déséquilibré avait-il gardé la triste faculté de souffrir !

"Allons soit ! belle dame ; que votre volonté soit faite ! comme toujours, dit-il en affectant de rire.

Mme Sauvière avait toujours été une enfant gâtée ; la maladie avait encore développé son esprit volontaire, le moindre désir tournait facilement à l'idée fixe et la moindre contrariété l'exaspérait. Depuis la rencontre de la fillette sur le "Cavour", elle n'avait pas laissé de repos à son mari ; il lui fallait cette petite dont les traits, l'âge, tout lui rappelait sa chère Lucette ; c'était la Providence qui l'avait placée sur son chemin pour la consoler, la rattacher à la vie, la guérir. Puisque le Ciel lui avait refusé une seconde maternité, elle tromperait le vide de son cœur par cette maternité d'élection, mais il ne fallait pas lui refuser cette illusion.

M. Sauvière avait formulé quelques objections.

Cette petite avait un père, une famille ; elle avait dû grandir dans un milieu très

différent de celui où il faudrait la transplanter. S'y acclimaterait-elle ? Et les influences, les tares ataviques, sans compter la spéculation, le chantage...

La jeune femme avait réponse à tout.

L'éloignement, l'intérêt, l'ignorance seraient une triple garantie contre toute revendication ; ils ne reviendraient jamais en Italie et Stella devenue Lucette oublierait bien vite le pays, les figures, le langage de ses premières années. Le cerveau des tout petits est malléable comme la cire ; les impressions ne s'y fixent guère. Le changement de monde, d'habitudes achèverait la métamorphose d'autant que le papillon perceait déjà sous le chrysalide et que cette petite avait un air de duchesse malgré ses haillons.

Le savant hochait la tête.

Si elle eût été orpheline, passe encore ! mais ce pauvre homme paraissait tant l'aimer ! Serait-il généreux de lui proposer un tel marché. S'il y consentait par abnégation paternelle ou cupidité personnelle, ne tarderait-il pas à s'en repentir et à réclamer son enfant quand on s'y serait attaché. Quel nouveau déchirement ?

La malade ne voulait rien entendre, la discussion l'énervait sans la convaincre et son obstination finissait par ébranler son mari, chez qui le médecin plaidait pour elle.

N'était-ce pas une chance à tenter ? un moyen de la rattacher à la vie ? de provoquer une réaction favorable ?

Ce désir, même déraisonnable, n'était-il pas déjà un progrès sur l'indifférence, l'atonie, la torpeur vainement combattues jusque-là.

Pendant un scrupule l'arrêtait encore ; il se méfiait et pour cause, des retours d'emballlements si fréquents chez les impulsifs, rejetant le lendemain ce qu'ils réclamaient la veille, brûlant ce qu'ils ont

adoré et brisant sans pitié le hochet qui a cessé de plaire, que ce soit un bibelot ou un coeur.

Aussi lui dit-il nettement avec sa grave et ferme douceur :

“En admettant que cette adoption soit possible, ma chère Jane, il est une chose dont je tiens à te prévenir, c’est que, pour moi, elle sera irrévocable. Cette petite, entrée sous notre toit, y restera toujours, comme notre fille, même si tes idées se modifiaient, même si nous avions un autre enfant. C’est un devoir moral que je contracterais envers elle et je le remplirais jusqu’au bout quoi qu’il advienne.

—Je ne demande que cela!”

Il avait cédé.

A cette heure, il s’agissait de retrouver le musicien, de le voir, de le décider.

Y réussirait-on?

Il avait l’air bien misérable, mais, chez les plus déshérités, la fibre paternelle ne vibre pas moins profondément et peut-être repousserait-il avec indignation ceux qui, abusant de leur fortune, voudraient lui ravir la seule joie de son existence condamnée.

Car il était condamné, sans rémission possible, pour l’oeil exercé du savant praticien, et le moindre accident pouvait amener la phtisie galopante. Que deviendrait alors l’orpheline? Ne serait-ce pas faire oeuvre charitable que la recueillir... d’avance.

Si le pauvre père avait conscience de son état, il bénirait cette intervention providentielle.

Malgré ces beaux raisonnements, M. Sauvière était en proie à une certaine appréhension et, devant San Dominico, il s’arrêta la gorge serrée, comme au moment d’enfoncer le scalpel.

Il avait été père aussi! Qu’eût-il dit si l’on eût voulu lui prendre sa petite Lu-

cette?

Au pied de l’église haut perchée, avec un large escalier, encadré de vieilles bâtisses, attendait un carrosse blanc, vitré, fleuri, encadré d’anges dorés ressemblant à des amours.

Un mariage?

Non. Par la grande porte ouverte, d’où s’échappaient des ondes sonores, les porteurs descendaient un petit cercueil et l’introduisaient dans cette voiture de gala, au milieu des lamentations de la famille et des pleureuses à gages.

“Paraît que les parents sont millionnaires, dit une commère avec admiration.

—Le bon Dieu aurait mieux fait de te prendre, mauvaise graine!” bougonna une hideuse pauvre, chef branlant, tignasse ébouriffée, yeux chassieux, rouges, clignotants; repoussante image de la misère, du vice, de l’abjection.

Elle traînait des savates éculées, un cabas grassex pendait à son bras, un châle en loques recouvrait ses épaules, elle regardait d’un air d’envie défilé le riche cortège en rudoyant la fillette qui l’accompagnait et se haussait pour mieux voir.

“C’est elle! Edmond,” dit vivement Mme Sauvières, reconnaissant la petite mendicante du “Cavour”.

Mais le sourire ne fleurissait plus sur ses lèvres et elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Sans se plaindre, elle demanda doucement :

“Grand’mère, est-ce que papa aura un beau carrosse comme celui-là?

—Ah! bien oui! c’est pas pour les pauvres! C’est tout juste si on ne le jettera pas à la voirie, comme les chiens et toi avec!

—Papa! mon pauvre papa! soupira la pauvrette, essuyant ses paupières gonflées

avec sa manche déguenillée.

—Est-ce que ton papa est plus malade, ma petite? s'informa le docteur avec bonté.

Elle le regarda, étonnée du ton bienveillant autant que des paroles et répondit à travers ses pleurs :

—Papa est mort... il ne peut pas se réveiller.

—Où est-il?

—Là-haut."

C'était une des plus sordides masures de ce quartier sordide et l'extérieur n'était rien à côté de l'intérieur irrespirable, où le pauvre guitariste avait rendu le dernier soupir.

—C'est un foyer de contagion auquel il faut bien vite soustraire cette petite, n'est-ce pas, mon ami? dit Mme Sauvière impatiente de l'emmener.

—Je ne demande pas mieux."

La vieille, flairant une proie, s'était accrochée à lui, geignant, se lamentant bien haut sur la perte de son Beppo, son seul soutien, emporté par un chaud et froid.

—Pour les pauvres gens, comme nous, ça ne traîne guère, mon bon monsieur; pas de médecin, pas de médicaments, pas de pain! La mort a tôt fait sa besogne! Aux fossoyeurs de faire la leur.

—Alors, vous restez sans ressources?

—Et avec une enfant sur les bras, encore! mon bon monsieur.

—Ce serait une lourde charge à votre âge... On pourrait vous en soulager.

—Hélas!

—Voudriez-vous nous la confier?"

Les yeux de la vieille pétillèrent mais elle demanda d'un ton pleurard.

—Pourquoi faire?

—Pour l'aimer, la protéger, l'élever, dit la jeune femme avec impétuosité. Veux-tu venir avec nous, mignonne.

—Oh! oui, madame... Mais papa?...

—Pauvre petite! C'est moi qui serai désormais ton papa.

—Et lui?... est-ce qu'on le jettera à la voirie?

—Non, je lui ferai faire un enterrement convenable.

—Avec un beau carrosse doré?

—Non, ceux-là ne sont pas pour les grandes personnes, mais, tiens! un autre dans ce genre-là."

C'était un autre convoi noir, avec des ornements verts et lilas; ce peuple enfant ayant soif de couleurs vives jusque dans la mort.

Contente, malgré son chagrins, la fillette dit

—"Merci, signore."

Mais, devant cette aubaine, la convoitise de la vieille s'était allumée et ses doigts crochus s'abattirent sur l'épaule de la pauvre.

—Petite ingrate! tu abandonnerais ta grand'mère qui t'aime tant et n'a plus que toi au monde."

Elle l'embrassa, pour la première fois peut-être. L'enfant parut aussi effrayé que surprise de cette démonstration.

—Vous voulez me garder! balbutia-t-elle.

—Si je veux te garder! poveretta! Que me resterait-il sans toi, maintenant que mon Beppo est parti."

Elle levait ses bras décharnés, la petite se serrait contre Mme Sauvière inquiète.

Mais le professeur intervint avec autorité.

—Emmenez cette enfant à l'église, Jane, j'ai à causer avec sa grand'mère."

Sans doute, il avait en réserve des arguments irrésistibles, car lorsqu'il rejoignit sa femme agenouillée avec l'enfant à la chapelle de la Vierge, il dit simplement :

—C'est fait, ma petite, vous avez une maman; toi, ma chérie, tu as une fille."

III

Quinze ans plus tard.

Le jour était sur son déclin; le soleil, avant de disparaître, jetait un dernier éclat; la mer bleue, les Iles d'or, le vallon de Saint-Clair, les villas blanches, les pentes abruptes, le groupe noir des "Ba-leines", tout se colorait de reflets changeants, de nuances imprécises, passant du violet sombre au gris pâle, du rose tendre au ton de soufre, pour se fondre, s'estomper peu à peu dans l'harmonie mélancolique du crépuscule naissant.

Haut perchée sur un rocher branlant, une jeune fille, en complet tailleur, contemplait, dans une sorte d'extase, le merveilleux décor qui se déroulait à ses pieds.

Du point élevé où elle était parvenue, elle dominait toute la vallée, au fond de laquelle courait un torrent, converti en ruisseau par la sécheresse; des roseaux argentés se balançaient sur ses bords et des pervenches piquaient l'herbe drue de leurs petites têtes pâles. Des maisonnettes grandes comme des joujoux de Nuremberg, mettaient une tache claire dans la verdure; quelques barques glissaient sur la nappe azurée et des vagues frangées d'écume se hissaient sur les gros rochers arrondis, comme le dos d'un cétacé.

"Prends garde, Lucette, c'est glissant," dit une voix inquiète, un peu essoufflée.

Sans se retourner la jeune fille répliqua :

"Vite, père, dépêche-toi... et vous aussi, miss Lovel; c'est splendide... very splendid!"

Deux nouveaux personnages, émergeant de la brousse, se hissèrent jusqu'à l'étroite corniche.

L'un était le professeur Sauvière, avec

quinze ans de plus, les tempes grisonnantes, le front dégarni, mais toujours le même regard brillant sous ses lunettes et la même expression de bonté.

Il avait une ample redingote, un parapluie et un haut de forme! rien d'un ascensionniste dans son allure ni dans sa mise, mais il ne s'en tirait pas plus mal pour cela.

L'autre, au contraire, avait tout l'attirail d'un Tartarin femelle; sa longue et disgracieuse personne eût dû avoir un point d'appui solide sur ses larges pieds chaussés de souliers plats et additionnés d'un gros bâton ferré, mais elle n'avait d'une chèvre que la tournure et glissait à chaque instant de façon inquiétante, au grand dam de son compagnon occupé à la soutenir.

"C'est parce que je n'ai pas mon alpenstock! On ne devrait jamais aller en montagne sans alpenstock! répétait-elle au moindre faux pas.

—Maman aurait été trop inquiète! elle qui redoute la plus petite ascension.

—Aussi, j'ai pris mon haut de forme pour la rassurer, dit le docteur en s'épongeant le front. C'est un peu gênant.

—Pauvre père! Comme tu as chaud! C'est ma faute! je devrais avoir des remords!... mais c'est si beau... Admire!

—J'admire.

—Bon! c'est moi que tu regardes.

—C'est que vous êtes jolie à croquer, mademoiselle ma fille."

En effet, la petite mendicante du "Cavour" avait tenu toutes ses promesses et justifiait pleinement l'orgueil de son père adoptif. Mince, élancée, avec des attaches fines, une élégance naturelle, ses cheveux blonds et ses yeux noirs, c'était une adorable créature possédant au suprême degré ce charme souverain et irrésistible: la grâce.

L'animation de la course avait coloré de rose sa peau transparente, et elle riait par toutes ses fossettes en menaçant du doigt le savant, réfractaire aux beautés du paysage, qui, docile, assurait son lorgnon pour mieux voir.

—“Ce n'est pas extraordinaire ! opina miss Lovel, avec une moue un peu dédaigneuse.

—Oh ! une alpiniste comme vous a le droit d'être blasée sur les spectacles de la nature et les difficultés du chemin, mais moi qui n'ai guère quitté la rue de Grenelle et dépassé Bourg-la-Reine, je me déclare émerveillée,” observa malicieusement Lucette, beaucoup plus insouciant de vertige.

Chacun a ses petites faiblesses ; l'institutrice avait celle de vouloir passer pour une ascensionniste remarquable. A l'entendre, elle avait le pied montagnard et était familière avec les cimes les plus élevées. Elle avait tout un stock d'aventures mirobolantes à l'usage des tables d'hôte, qui l'avaient fait surnommer : “lady Tartarine” par un reporter parisien en vilégiature à la Croix de Calvaire, où toute la famille était installée.

Jusqu'alors, la digne Anglaise n'avait pas eu à faire ses preuves. La santé précaire de Mme Sauvière lui faisait redouter les déplacements ; on passait généralement l'été aux environs de Paris et le reste de l'année à Grenelle où le professeur avait un vaste établissement.

Mais l'année précédente, Lucette avait eu une bronchite assez tenace pour laisser quelques inquiétudes. Était-ce existence trop sédentaire ? était-ce tendance héréditaire ? M. Sauvière avait pris peur et décidé de passer trois mois dans le midi pour la fortifier un peu. On avait cherché un coin paisible, loin de la trépidation excitante de la Riviera, pas trop près de la

mer, dans les pins, avec un vaste parc où Mme Sauvière pouvait passer ses journées en compagnie d'une infirmière qui ne la quittait jamais. Elle eût bien voulu y retenir aussi sa fille, car elle était assez exigeante et ne lui permettait que de petites promenades, tout à fait du goût de miss Lovel, aussi fallait-il excursionner en cachette.

Ce jour-là on s'était laissé entraîner et Lucette avait proposé l'escalade de cette montagne inconnue et le retour par l'autre versant, “tout proche”.

Hélas ! à mesure que l'on montait plus ou moins péniblement, il semblait se reculer et le savant commençait à se reprocher sa complaisance.

—“Voyons, père, contemple ce coucher de soleil.

—Nous le contemplerions aussi bien de la terrasse de la Croix.

—Quelle hérésie !

—Trouves-tu indispensable de se rompre les os ?

—Pas positivement, mais une petite pointe de danger ajoute à la saveur de certaines impressions.

—Sybarite, va ! Miss Lovel préférerait un rockingehair à cette pierre branlante.”

Lucette réprima une légère envie de rire.

Bien que portant le nom de l'Amour, miss Lovel était laide comme le péché et ses charmes absents n'étaient pas embellis par cette ascension laborieuse. Son voile d'un vert éclatant, enroulé autour d'un feutre gris, retombait en loque lamentable sur un de ces paletots sacs écossais qui donnent à certaines filles d'Albion un air de perroquet malade ; ses gants déchirés et noirs, dans ses contacts un peu rudes avec le sol, avaient imprimé sur son visage des traces grisâtres et la sueur, délayant tout cela, lui donnait une figure

de ramoneur passablement ridée et maussade.

L'hilarité mal contenue de son élève ajouta à sa mauvaise humeur.

—Enfin! monsieur, il serait peut-être prudent de redescendre. Si nous manquions le train, madame serait très inquiète.

—Vous avez raison, miss. Retournons, le jour commence à baisser, nous ne pouvons arriver là-haut.

—Retournons, père."

La chose était plus facile à dire qu'à faire; depuis un certain temps déjà il n'y avait plus le moindre sentier et l'on grimpa à l'aventure, accroché aux lianes, aux arbustes, aux rochers. La descente était encore plus malaisée.

On enfonce dans la brousse; on s'écorchait aux ronces, aux épines; on butait contre les racines; on glissait sur la pierre moussue; on plongeait dans le vide, on côtoyait l'abîme; parfois il fallait s'arrebouter contre la paroi, mettre un pied devant l'autre sur l'étroite corniche, se suspendre dans le vide, se coucher sur le dos, avancer sur les coudes ou sur les genoux.

Père et fille se taisaient, se reprochant tout bas leur imprudence; miss Lovel se lamentait bruyamment.

—Et la nuit qui va tomber! répétait-elle, funèbre comme un glas.

—Bah! on connaît ses auteurs, nous allumerons un grand feu, comme Bas de Cuir, dans la Prairie," disait Lucette.

Elle riait, avec la belle insouciance de ses vingt ans, et marchait crânement en tête de la petite troupe, dont la pauvre Anglaise formait la lamentable queue.

Préoccupé, M. Sauvière interrogeait sa montre et l'horizon.

On était perdu dans ce dédale de rochers, de ronces; si l'on ne retrouvait pas

un chemin avant une heure, il faudrait camper là dans les ténèbres, sous peine de se tuer; et quel danger de rechute pour la jeune fille, quelle angoisse pour la mère!...

Vraiment, il était impardonnable!

Mais voilà! le contact de la jeunesse éveille, chez plus d'un professeur en Sorbonne, cet été de la Saint-Martin. On est fier d'être le cavalier de sa fille; on veut être un cavalier fringant et l'on s'essaye à de juvéniles prouesses, malgré la soixantaine et les rhumatismes.

Pauvre petite! il faut pourtant la tirer de là!

Hissé sur une pierre, il cherche à s'orienter: Saint-Clair est là, tout au fond, avec la gare minuscule, et les lumières, qui s'allument, brillent comme des vers luisants.

Faut-il piquer à droite? à gauche?

—Je n'y vois plus!" gémit miss Lovel.

Il assure ses lunettes, se retourne pour lui tendre la main, son pied glisse, il disparaît battant l'air de ses bras. Un double cri d'épouvante. A-t-il roulé jusqu'en bas?

Mais non! dans sa chute il a rencontré une sorte de plateau où il demeure étendu inerte.

En deux sauts, Lucette l'a rejoint; elle soulève son front blessé d'où coule un mince filet de sang.

—Père! mon bien cher père!"

Il ne l'entend pas, ses yeux sont fermés, ses traits livides.

—Il est mort!" glapit miss Lovel qui, n'osant risquer un faux pas, reste le cou allongé au-dessus du petit groupe.

—Non, il respire; il faudrait du secours?"

Où en trouver?

L'institutrice se lamente avec des cris aigus qui percent les oreilles, énervent le courage.

—“Je vous en prie, miss Lovel, taisez-vous; j'ai besoin de tout mon sang-froid.

—Qu'allons-nous devenir?

—Il ne s'agit pas de nous, mais de père.

—Et la nuit qui va tomber.

—Si ça n'était que cela!

—L'on aurait dû m'écouter.”

Mais Lucette ne l'écoute pas; elle ré-
séchit.

Que faire?

Aller chercher du secours?

Impossible de quitter son père.

Appeler?

L'entendrait-on?

Les mains en porte-voix, elle réunit tou-
tes ses forces.

L'écho seul lui répond.

Aurait-on plus de chances d'être vu?

Elle fouille dans la poche du gilet, trou-
ve des allumettes.

Elle rassemble un tas de broussailles, de
branches sèches, de pommes résineuses, y
met le feu.

—“Venez vous asseoir près de moi pour
ne pas brûler vos jupons, miss Lovel.”

Son énergie en impose à la pauvre gou-
vernante qui obéit et demeure enfin coite,
se bornant à des soupirs étouffés. Bientôt
une flamme claire s'élève, illuminant le
petit groupe. Mais chacun est enfermé
dans sa maison, nul ne songe à regarder
de ce côté.

Soudain une détonation fait tressaillir
les deux femmes; c'est une pomme de pin
qui éclate, décrit une parabole et s'en va,
un peu plus bas, allumer un nouveau
foyer.

Une autre!... Une autre encore!

Des torches secouent leur panache aux
flancs de la montagne; l'incendie se pro-
page; l'alarme est donnée, le tocsin son-
ne; des ombres s'agitent.

—“Nous allons être grillées! Au secours!
au secours!” hurle l'institutrice affolée.

Le danger est effroyable, en effet; Lu-
cette joint son appel à celui de sa com-
pagnie.

Les a-t-on entendues?

Le rideau rouge s'élargit; c'est une
coulée de flammes qui descend de la mon-
tagne, une barrière incandescente que
nul ne pourrait franchir.

L'incendie gagne, s'étend, tourbillon-
ne, la chaleur est insupportable, la fumée
âcre prend à la gorge.

Heureusement le vent souffle sur la val-
lée, le sommet demeure intact, seules les
étoiles piquent le ciel de points d'or.

—“Ave Maria Stella”, disent les marins
dans la tempête.

Mais Lucette ne songe pas à prier et le
désespoir va s'emparer d'elle quand un
son léger frappe son oreille.

Ce n'est plus l'écho, cette fois!

Galvanisée, elle se dresse avec un cri vi-
brant.

Un autre lui répond, la voix se rappro-
che, semblant tomber du ciel.

Lucette lève les yeux.

A la lueur rougeâtre de l'incendie, une
mâle silhouette se découpe sur la crête de
la montagne.

C'est le salut!

IV

Le sauveur.

—“Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai l'ha-
bitude des blessures; celle de votre père
est sans gravité. Les plaies à la tête sont
les plus vites guéries lorsque l'on n'est
pas tué sur le coup.”

Il parlait avec une assurance tranquille
qui en imposa à la jeune fille et elle de-
manda, un peu moins inquiète:

—“Seriez-vous médecin aussi, monsieur?

—Je n'ai pas cet honneur; mais faute

de médecin, j'ai dû parfois en faire l'office et vous pouvez vous fier à mon expérience."

Elle était trop heureuse de le croire ! D'ailleurs, il se dégage de certains êtres une plénitude d'autorité physique et morale que l'on ne songe même pas à discuter ; il était de ceux-là.

A la lueur de l'incendie, elle distinguait vaguement une moustache grise, des traits mâles, une haute taille, une apparence robuste et la voix calme devait avoir l'habitude du commandement.

Sans questions oiseuses, réflexions inutiles, il avait tout de suite compris la situation, coupé court aux doléances de la plaintive Anglaise, apaisé les angoisses de Lucette.

"Maintenant il faut vous tirer de là.

—Hélas ! comment, avec cette barrière de flammes ?

—De ce côté, impossible ; mais j'ai sur l'autre versant une maisonnette où votre blessé trouvera les soins nécessaires ; mon pupille, en ce moment avec moi, est interne des hôpitaux et pourra faire les premiers pansements. Je vais y transporter votre père, si vous le voulez bien.

—Et nous, demanda vivement miss Lovel.

—Vous m'attendrez bien paisibles, je reviendrai vous chercher avec un domestique.

—Et si l'incendie nous gagne ?

—Le vent chasse sur la vallée.

—Ne pourrions-nous vous accompagner, monsieur, insista la jeune fille désireuse de ne pas quitter son père.

—Ce serait imprudent. Avec mon fardeau je ne vous serais d'aucun secours, et il y a des pas difficiles.

—Pour vous aussi, peut-être ?

—Oh ! moi, j'ai le pied montagnard et suis familier avec ces rochers. Je vous ré-

ponds de votre père si vous me promettez d'être raisonnable.

—Je vous le promets."

Avec un signe de croix, il enleva dans ses bras le corps inerte. Elle dut se roidir pour ne pas crier et, la gorge serrée, le sein haletant, elle suivit d'un oeil fixe la périlleuse ascension.

Une chute eût été mortelle et toute son âme était suspendue au groupe tragique, éclairé d'un reflet rougeâtre.

Un instant elle crut le voir chanceler et, tombant à genoux, elle tendit vers le ciel ses mains suppliantes.

Lentement, sûrement, l'étranger s'élevait peu à peu sans fléchir sous son fardeau ; il disparut enfin derrière la crête granitique, par une brèche invisible.

"Sauvés !" murmura la pauvrete défaillante.

Et une détente nerveuse se produisant, elle éclata en sanglots.

"Voyons, Lucette, voyons, il faut être courageuse.

—Excusez-moi, miss... je suis à bout !

—Pauvre petite !... c'est que vous n'avez pas l'habitude... quand vous aurez passé par où j'ai passé !... Je me souviens, une fois, en Ecosse..."

Elle se lança dans un interminable récit digne de Rob-Roy.

Lucette ne l'écoutait pas. Sa pensée demeurait attachée à ces deux hommes, invisibles, maintenant, mais encore en péril, dans ce dédale de rochers que ne devait plus éclairer l'incendie.

Elle frissonnait à l'idée d'un faux pas, à l'épouvante vision de deux corps enlacés roulant dans le vide, ou gisant broyés au fond d'un précipice.

Son père !

Si elle allait ne plus le revoir ?

Il était tout pour elle ; elle l'aimait, elle l'admirait, elle le plaignait aussi, bien

qu'il ne se plaignît jamais.

L'état de Mme Sauvière ne s'était pas amélioré, au contraire, et le dérivatif espéré n'avait eu qu'un effet passager.

D'abord cette adoption l'avait transportée, elle s'était attachée à la fillette avec une passion malade exclusive et jalouse; il avait fallu effacer tout autre souvenir du cœur de l'orpheline, lui faire oublier son pays, sa langue, sa famille et la consigne la plus sévère était donnée aux domestiques, gouvernantes, parents, amis. Stella, devenue Lucette, avait eu les meilleurs maîtres, une bonne allemande, une institutrice anglaise, son père lui avait appris le latin, mais elle ne parlait plus l'italien, banni de sa mémoire enfantine.

Naples, Beppo, le "Cavour", la grand-mère, San Domineco, toutes ces images s'étaient abolies peu à peu de son cerveau; jamais on n'évoquait devant elle l'Italie et sa mère adoptive avait proscrit de la maison jusqu'aux moindres bibelots, albums, cartes, etc.

En quelques années, table rase avait été faite du passé et la vie consciente semblait avoir commencé pour Lucette à son entrée rue de Grenelle.

Mais alors, trop sûre de sa victoire, peut-être, la malade avait commencé à se détacher de son joujou; aux fougueux élans de tendresse avait succédé une indifférence glacée, puis une hostilité sourde. Elle lui en voulait tout bas de sa joliesse, de sa santé, de l'affection paternelle que lui témoignait le docteur, de la protection dont il la couvrait. Lui, elle l'avait pris en grippe, entassant contre lui les griefs les plus invraisemblables, le persécutant dans son travail, son repos et parfois au contraire s'accablant de reproches, lui demandant pardon de son injustice, le béniissant de sa bonté.

Et c'étaient des scènes terribles, des explosions de désespoir, des protestations de repentir, dont la petite demeurait toute tremblante et dont elle supportait parfois les éclats.

"Maman n'est pas bien, il ne faut pas la fatiguer", disait alors le professeur.

Il emmenait la pauvrete, l'installait près de son bureau, dans son cabinet, la rassurait, la consolait par un bon sourire, une caresse.

Les épreuves sont une source vive où s'affinent et s'épurent encore les êtres d'élite: M. Sauvière était de ceux-là.

La douleur n'avait pas aigri son âme très haute qui avait la religion de la souffrance, ce qui lui avait valu, un jour, cette jolie boutade d'un vénérable archevêque.

"Vous êtes un chrétien sans le savoir."

Pitoyable à toutes les misères, indulgent à toutes les faiblesses, il prodiguait généreusement ses soins, sa science à la pauvre humanité dolente et si, pour lui, le ciel était vide, il jugeait criminel d'en éteindre les étoiles, consolation de ceux qui n'en ont souvent pas d'autre.

Il se fût bien gardé de contrarier les sentiments religieux de sa femme et de sa fille mais, chez l'une, il ne restait que quelques pratiques machinales; chez l'autre, ils étaient demeurés très vagues et, après sa première communion, accomplie plutôt comme un rite mondain, elle s'était insensiblement détachée d'une religion que son père ne pratiquait pas, pour partager le culte auquel il s'était voué: la Science, la "Nouvelle Idole".

Cependant, lui-même en mesurait le néant et le lamentable spectacle qu'il avait sous les yeux ne prouvait que trop son impuissance.

"Notre savoir est si borné!" disait-il parfois, avec découragement.

Ce qui ne l'était pas, c'était l'infatigable labeur, l'admirable sérénité qu'il opposait à toutes les déceptions, à toutes les amertumes.

Jamais il ne récriminait sur sa vie gâchée; jamais il n'en énumérait les épines; il cherchait à les oublier en respirant la petite fleur transplantée dans son jardin et qui y avait si bien pris racine.

Elle était sa consolation, sa joie, son rayon de soleil; il n'eût pu l'aimer davantage si elle eût été vraiment sa fille. Peut-être même sa conscience scrupuleuse lui faisait-elle envisager les devoirs d'un père adoptif comme plus impérieux encore, parce que volontairement assumés en dehors de la loi naturelle.

Aussi il s'inquiétait des exigences de la malade, de ses sautes d'humeur brusques, de ses injustices plus ou moins consciencieuses; il s'ingéniait à les pallier avec toute sa délicate bonté.

Lucette en avait parfois les larmes aux yeux; elle se sentait défendue, protégée, aimée et ce pacifique si doux et si patient était capable, pour elle, de toutes les énergies. Aussi quand elle l'avait vu là, gisant

Aussi quand elle l'avait vu là, gisant inanimé, elle avait éprouvé un tel déchirement qu'elle en avait encore le mortel frisson.

“Enfin! les voilà!”

Le temps avait paru long à la pauvre miss, bien qu'elle n'eût guère cessé de bavarder à tort et à travers; aussi accueillit-elle “les sauveurs” de son plus gracieux sourire bien que l'un fût un nègre à tête crépue.

“Mon père? interrogea anxieusement Lucette.

—Je l'ai laissé en bonnes mains; il a repris connaissance et vous réclame.

—Allons vite, alors!

—Pour cela permettez-moi de vous em-

porter comme votre père. Yanto se chargera de mademoiselle.”

La pudibonde Anglaise trouvait cela bien “improper”, mais elle n'osa protester et se laissa enlever assez rudement par l'enfant de l'Afrique qui, malgré son fardeau, franchissait les rochers avec l'agilité d'un Basque.

Son maître y mettait plus de douceur. La jeune fille, confiante, reposait sur son épaule, les bras noués autour de son cou, dans une sécurité et un abandon dont elle eût rougi en temps ordinaire. Mais les grandes commotions morales balayent comme un tourbillon les conventions sociales et l'étrangeté de la situation s'effaçait derrière son inquiétude filiale.

Puis, la surexcitation tombée, elle se sentait faible, faible comme un petit enfant et, instinctivement, elle se blottissait sous cette protection virile, avec une sensation confuse de bien-être, telle que, la nature épuisée prenant le dessus, ses paupières se fermèrent malgré elle.

Alors, il lui sembla qu'elle était toute, toute petite, aussi légère qu'une plume au bras qui la portait; elle gravissait ainsi un escalier, tout blanc sous un ciel tout bleu, un soleil d'or!... et il y avait des fleurs!!! sur tous les degrés!... elle tendait ses menottes!... fourrait son museau dans les roses!... une moustache brune riait au-dessus de son front...

“Stella mia!”

Elle se réveille en sursaut.

Qui a prononcé ces mots?

Est-ce un rêve?

Mais déjà elle est près de son père, qui lui tend les bras, souriant sous son bandeau, et, oubliant tout, elle s'y jette avec un cri de joie tandis qu'il murmure attendri:

“Ma Lucette!”

V

Du soleil!... des fleurs!...

“Que c'est beau!”

Comme la veille, devant la montagne aride rougeoyante des feux du couchant, Lucette, en extase, contemplant la montagne fleurie, dorée des rayons du levant.

Tels des jardins suspendus, des gradins multicolores, où s'épanouissaient giroflées, oeillets, anthémises, renoncules, anémones variés, s'étageaient jusqu'à la villa à l'italienne, centre d'une véritable roseraie.

L'escalier, la terrasse, les fenêtres, les balustres, les piliers, les murs, tout disparaissait sous une merveilleuse floraison de roses thé, de roses blanches.

Toutes les espèces semblaient représentées en corbeilles, buissons, massifs, grappes, girandoles, dans une apparente mais harmonieuse confusion.

La jeune fille demeurait éblouie, fascinée.

Le soleil, les fleurs, ses deux passions!

Elle avait beau être une petite “princesse de science”, admiratrice du génie paternel, courbée sur les problèmes les plus ardues, feuilletant de gros bouquins rébarbatifs; elle était femme, très femme, très artiste, et l'austère cabinet était toujours égayé de quelque bouquet.

Devant cette orgie de lumière de couleurs, de parfums, elle éprouvait une sorte d'ivresse, de dilatation de tout son être vibrant, débordant d'une reconnaissance, d'une allégresse qui ne savait où s'épancher.

Son père, sauvé!

Son âme chantait l'“alleluia” et, dans un irrésistible besoin d'expansion, de ses deux mains pressées sur ses lèvres, elle envoya un baiser à la montagne fleurie d'où était venu le salut.

“Vous aimez les fleurs, mademoiselle?”

Leur propriétaire était derrière elle, l'observant depuis un instant. Elle se retourna souriante et il eut un léger tressaillement.

Bien qu'il eût la moustache grise, il avait le regard très jeune et le teint clair malgré le hâle. Sous le simple costume de grosse toile, il avait une distinction un peu hautaine, écartant toute familiarité, et le ton, les manières, l'aisance, tout trahissait l'homme de bonne compagnie; aussi la jeune fille répondit sans nul embarras:

“Je les adore. Toute petite, je les préférerais aux poupées et mon père m'en apportait de gros bouquets comme à une dame.

—J'ai connu une petite fille qui ne parlait pas encore et les aimait tant qu'elle les mangeait!

—N'est-ce pas un meurtre même de les cueillir?

—Je le pensais, mais la jeunesse et les fleurs vont si bien ensemble.”

Courbant sa haute taille, il choisit un superbe bouton à demi ouvert et le lui offrit avec une galanterie paternelle.

“Oh! merci monsieur dit-elle, rouge de plaisir; c'est une si grande tentation, pire que le fruit défendu.

—Alors vous eussiez fait comme notre notre mère Eve, si le pommier eût été un rosier?

—Surtout ceux-là! Je n'en ai jamais vu de si beaux qu'en rêve.

—Vous rêvez de fleurs?

—Souvent et presque toujours d'un grand escalier de pierre, très haut, avec une église et des roses, des roses, des roses sur tous les degrés! et un ciel bleu! si bleu! une lumière si blanche! un soleil si radieux qu'il faut bien que ce soit un rêve.”

Il l'écoutait attentif.

Les sonorités de sa voix au timbre musical un peu voilé, évoquaient, autant que ses paroles, des souvenirs lointains et il demanda un peu brusquement :

—“Vous connaissez Rome, mademoiselle ?

—Non, monsieur.

—C'est singulier. Votre description rappelle étrangement la “Trinité des Monts” et la “Place d'Espagne”, où se tient un marché aux fleurs des plus pittoresques.

—On peut donc rêver de choses que l'on n'a jamais vues ?

—Et de personnes que l'on n'a jamais rencontrées, parfaitement. C'est un phénomène psychique que vous ne devriez pas ignorer, mademoiselle ma fille.”

Le professeur apparaissait sur la terrasse, le front bandé, mais très dispos. Il serra chaleureusement la main de son hôte, embrassa Lucette et déclara qu'il se sentait aussi bien que possible.

—“Votre pupille est un très habile chirurgien, monsieur ; son pansement a fait merveille j'ai passé une excellente nuit et j'ai hâte de l'en remercier.

—Il est parti à La Croix afin de rassurer madame Sauvière dont vous sembliez inquiet.

—Vraiment, monsieur, vous avez toutes les délicatesses et je ne regretterai pas ce fâcheux incident qui m'a valu de faire votre connaissance.

—La sympathie est réciproque, docteur. et ce n'est pas chez moi phrase banale. Comment expliquez-vous cet autre phénomène psychique qui fait deux amis de deux inconnus de la veille ?

—C'est bien simple, je ne l'explique pas !... je le constate et m'en félicite ! Aussi il m'en coûte de vous quitter si vite.

—Ce n'est guère prudent et vous devriez attendre le retour de Frantz.

—Excusez-moi, ma femme est si impressionnable.”

En quelques mots attristés il le mit au courant de la pénible situation de la malade, pendant que Lucette allait se préparer au départ.

—“Je vous plains de tout mon cœur, monsieur ; voir souffrir ceux que l'on aime, c'est la pire douleur, mais c'est encore une consolation lorsque l'on peut, comme vous, les entourer de soins éclairés.

—Piètre consolation, hélas ! la médecine est bien impuissante et est-il spectacle plus navrant que celui d'un être cher dont la pensée vous échappe... La mort sépare peut-être moins...

—Elle est plus brutale et quand elle vous frappe en plein bonheur, qu'elle vous laisse seul et désespéré, qué deviendrait-on ! sans la certitude de se retrouver ?...

—Vous avez la foi ! Vous êtes heureux ! Moi, je n'ai que la science.

—Et votre fille.

—Oui, c'est mon rayon de joie ! mais, pour elle, quelle existence !”

Lucette reparaittait toute pimpante, avec sa gouvernante très maussade.

Le visage du savant s'éclaira.

—“Le jour et la nuit ! dit-il en riant.

—Heureusement que l'une n'éteint pas l'autre.

—Au contraire !... certains défauts sont d'un salutaire exemple ! d'ailleurs miss Lovel a ses qualités...”

On descendit au Lavandou par un chemin en lacet assez roide ; quelques indigènes, jouant aux boules ou raccommodant leurs filets, saluèrent le propriétaire de la Roseraie d'un timide :

—“Bonjour, mon commandant,” auquel il répondait de bonne grâce.

—“Vous êtes officier, monsieur ? interrogea le docteur.

—J'ai servi dans la Légion, mais nous sommes dans le pays de Tartarin ; on vous donne du “commandant”, comme en Ita-

lie, de l'Excellence!"

Officier ou non il était certainement "quelqu'un".

"Vous êtes le "commandant", comme moi le "patron"; ces titres affectueux, donnés volontairement, sont le plus touchant hommage.

—Oh! je ne suis pas en odeur de sainteté ici et l'on me redoute plus qu'on ne m'aime.

—Porquoi? demanda ingénument Lucette, vous devez être très bon?

—Pas toujours."

On arrivait à la petite gare. Le "commandant" mit ses hôtes en wagon. Son domestique arrivait un panier de fleurs sur la tête.

Il le plaça à côté de la jeune fille.

"Pour vous rappeler votre rêve, mademoiselle Lucette."

Le train s'ébranle, un joli sourire s'encadre à la portière, puis tout s'engouffre et disparaît sous le tunnel.

Le soleil se cache, l'ombre descend sur la montagne et dans le coeur du solitaire qui remonte lentement la côte.

Quelques pétales jonchent la terrasse; des rosiers amputés de leurs tiges odorantes, le regardent passer d'un air de reproche.

Il regagne sa chambre, abandonnée la veille, où flotte encore un parfum subtil.

C'est une pièce nue et sévère: un lit de camp, une table, deux chaises, une pantofole, une peau de tigre, un christ d'ivoire. On pourrait se croire sous la tente.

Le "commandant" ferme les yeux; il évoque la fine silhouette dont la joliesse l'a tant charmé; il presse dans ses bras la forme légère qui pesait si peu à son cou et remplissait son coeur d'émoi.

"Stella mia!" murmure-t-il comme dans un rêve.

Puis, ouvrant un vieux portefeuille, il

en tire un délicieux portrait de femme, presque aussi jeune que Lucette, avec un adorable bambino sur les genoux.

Il y a certainement un air de ressemblance.

Et une grosse larme roule sur sa joue hâlée.

VI

Parfum d'encens.

La Croix est une des plus jolies stations des nombreuses stations qui, entre Hyères et Saint-Raphaël, attirent chaque année les familles plus soucieuses de repos au bord de la Grande Bleue que des bruyants plaisirs de Nice et de Monte-Carlo.

Ancien domaine des Dames de la Croix, il est aujourd'hui morcelé, déboisé, défriché, sillonné de routes, planté de vignobles, peuplé de villas et d'hôtels, mais l'atmosphère conventuelle y règne encore apaisante et bienfaisante pour les esprits inquiets et les corps surmenés.

Au grand Hôtel, où étaient descendus M. et Mme Sauvère, cette impression se faisait particulièrement sentir.

Situé dans un cadre merveilleux, au milieu des pins, dominant la mer, e'était une vaste construction régulière, au style noble et majestueux; les hautes fenêtres cintrées ouvraient sur une magnifique terrasse, au-dessus de la cour d'honneur et la vue embrassait tout l'admirable panorama des Iles d'Or.

Le confort, l'élégance ne laissaient rien à désirer et les religieuses dispersées eussent eu peine à reconnaître leur ancien couvent. Les cellules étaient devenues de jolies chambres, le réfectoire, une salle à manger grandiose; le parloir, un billard; la chapelle était convertie en salon et dans les larges couloirs, complets tailleurs et

costumes tennis ne rappelaient guère la robe de bure, glissant sur les mosaïques, ou descendant l'escalier de marbre.

Cependant "ceci" n'avait pas tué "cela". Quelque chose d'indéfinissable et de sacré se dégageait de ces saintes murailles: vague parfum d'encens, écho tremblant des cantiques, murmure des litanies, ombres vaporeuses des moniales, flottant invisible, doux aux croyants, sensible même aux incroyants qui en subissaient inconsciemment l'empire.

Nul ne le ressentait davantage que Lucette; sans y penser elle étouffait le bruit de ses pas, mettait une sourdine à sa voix et eût trouvé fort mauvais qu'une gaieté trop bruyante vint troubler cette sérénité, dont sa mère n'était pas seule à recueillir les bienfaits.

Tandis que la malade montait s'asseoir au pied du Calvaire, qui domine toute la baie de Calavaire, et demeurait au bon soleil, respirant l'air vivifiant de la mer tamisé par les pins et les mimosas, la jeune fille errait dans des allées ombreuses du parc, rencontrant parfois une blanche madone, parfois un bon saint Joseph, parfois la robe noire et la longue barbe d'un père missionnaire, venu se reposer entre deux campagnes à la conquête des âmes, et dont la chapelle aux murs nus l'attirait plus par son austérité que la coquette petite église enfouie dans les fleurs.

Depuis l'aventure de la montagne, la jeune fille était en proie à un étrange malaise, qui ébranlait les sources profondes de son être en lui révélant des aspirations insoupçonnées.

Dans l'angoisse de la soirée tragique, comme dans l'allégresse du lendemain; devant les étoiles funèbres ou le soleil radieux, elle avait éprouvé, pour la première fois, une sensation de détresse poignante.

Elan de désespoir, élan de gratitude, vers qui s'exhaler si le ciel est vide?

Celles qui, jadis, foulaient ces dalles et s'en allaient, maintenant, par les chemins, leur chapelet à la ceinture, ne se posaient pas cette question troublante et emportaient peut-être, avec elles, le souverain bien.

Malgré sa confiance en lui, elle n'osait avouer ces impressions à son père, trop loin d'elle à cet égard.

Avec sa tolérance ordinaire, il lui eût répondu, indulgent et sceptique.

"Ma petite fille, rien ne t'empêche de croire, si ça te fait plaisir."

Ce n'était pas là ce qu'elle souhaitait, et elle eut été bien embarrassée de le formuler.

Mais elle revoyait le geste simple et grave de leur sauveur, faisant un signe de croix, avant de prendre le blessé sur ses épaules.

Était-ce seulement reconnaissance? son souvenir l'occupait plus que de raison.

Il n'était pourtant ni indiscret ni encombrant. Son pupille était venu plusieurs fois prendre des nouvelles de ces dames; lui, pas encore et, seul, un coquet bouquet de corsage, douillettement couché dans la ouate, venait de temps à autre rappeler son existence à sa "petite amie".

"On n'est pas plus galant! disait M. Sauvière, en riant; heureusement qu'il pourrait être ton père.

—Ne dis pas ça!"

Elle l'embrassait avec une sorte de violence, troublée du vague émoi que lui causait cette idée.

Que venait faire cet étranger entre eux?

Jusqu'alors son père avait empli sa vie, son horizon, son cœur; pour elle il était la suprême intelligence, la suprême bonté; lorsqu'elle l'avait vu, gisant inanimé, elle avait cru que tout s'écroulait autour d'elle.

le et cette seule pensée provoquait, chez elle, un mortel frisson.

Jamais aucun des jeunes hommes, tournoyant autour d'une héritière, n'avait retenu son attention. Tous lui semblaient peu de chose à côté de l'illustre savant qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait ; son rêve c'était de ne le quitter jamais, d'adoucir sa triste existence, de lui consacrer la sienne, de partager ses travaux, ses chagrins, ses joies.

Il ne fallait pas d'intrus dans leur intimité. Et voilà qu'il s'y installait sans avertir gare. Non seulement il occupait le docteur, Mme Sauvière, miss Lovel et toutes les cervelles féminines sensibles à l'attrait du mystère, mais Lucette elle-même ne pouvait se défendre, à son égard, d'un intérêt plus profond encore que sa gratitude.

Au reste, le "commandant" n'était pas une figure banale et sa réserve hautaine ne diminuait pas son prestige.

On ne savait rien de lui que son nom : Gerardi. Il était venu en excursion au Lavandou avec son pupille, alors au collège de Toulon ; ce site sauvage lui avait plu ; il avait acheté un pan de montagne, l'avait défriché, s'y était fait bâtir une modeste villa, sans le secours d'un architecte et s'y était installé avec deux serviteurs malgaches baragouinant à peine le français. Il vivait là en ermite avec ses fleurs, ne fréquentant personne, n'allant jamais au café, méprisant les délices du jeu de boules et méprisé pour ce fait des indigènes dont c'est la principale occupation.

"On dirait un vieux renard retiré dans son terrier, après avoir étranglé quelque poule, insinuait le barbier, qui n'avait pas sa pratique.

—Avec ses deux diables noirs ça pourrait bien être un ancien négrier, opinait un ex-matelot de la flotte.

—Vous croyez qu'il a navigué?

—Y a qu'à le voir arrimer son gréement!

—Pour la chasse et la pêche, il la connaît dans les coins et ne rentre jamais bredouille. Dommage qu'il ne mange que des légumes.

—Il a sûrement des graines pas ordinaires, pour avoir des fleurs pareilles, mais c'est du bien perdu ; on n'en tire aucun profit ! protestait un horticulteur jaloux.

—Enfin ! c'est un égoïste !"

Pourtant il ne refuserait son obole à aucune misère, était secourable à son prochain et témoignait à son pupille une sollicitude paternelle.

Mais il y a des gens qui ont toujours une mauvaise presse, dont le plus beau geste est éternellement méconnu.

Gerardi était de ceux-là.

"Il n'a pas de cœur," avait proclamé la voix publique.

Et nul ne protestait contre le verdict, pas même lui !

VII

Foi et Science

"Il faut bien venir à la montagne puisqu'elle ne veut pas venir à nous."

Lucette, un peu contrainte, son père très cordial, étaient devant le "commandant" qui déposa son arrosoir pour leur faire accueil.

"C'est gentil de ne m'avoir pas oublié !

—Ce serait de l'ingratitude ! et point n'était besoin de myosotis dans vos jolis bouquets dont je suis très confuse... et très touchée.

—Tant mieux. Je suis charmé d'avoir pu vous être agréable et je me donne l'illusion de fleurir ma fille... J'en aurais une de votre âge.

—Vous l'avez perdue?

—Oui.

—Oh! alors je vous comprends, dit affectueusement le professeur.

Non. Il faut passer par là pour le comprendre”.

Lucette, émue, demanda doucement:

“C'était la petite mangeuse de roses?

—Oui,” répondit-il très bref.

Et il changea de sujet en invitant ses hôtes à entrer se reposer sous la véranda, enguirlandée de glycine, où il leur servit du vin d'Asti et des gâteaux.

Tous deux le considéraient avec une sympathique compassion: il avait souffert, il souffrait encore, c'est double lien pour les âmes délicates et l'on se sentait en communion.

La montagne fleurie, c'était le mausolée de la petite morte, le tribut de la douleur paternelle, cultivant les roses qu'elle avait aimées.

C'était le même sentiment, qui là-bas, dans son laboratoire, courbait le savant sur ses bouillons de culture, à la recherche du microbe qui lui avait tué son enfant.

“Pourquoi ne pas être venu nous voir! reprocha amicalement le docteur; ma femme eût été très heureuse de faire votre connaissance et de vous remercier elle-même du grand service que vous nous avez rendu.

—Ça n'en valait pas la peine; puis, que voulez-vous! je suis un sauvage. Le seuil d'un salon me fait peur.

—Voilà un mot qui détonne dans votre bouche!

—Pourquoi cela? Nous avons tous nos heures de défaillance. J'ai connu la peur comme un autre.

—Ce n'est pas ce que dit votre pupille.

—Frantz m'ignorait alors.

—On cite de vous des traits de bravoure.

—Sur le champ de bataille? Il n'y a pas grand mérite, surtout lorsque l'on est d'une famille de soldats. Mais le courage civil, sans panache, sans fracas, devant une épidémie, une catastrophe, voilà le vrai courage... Il m'a manqué à une heure décisive! et en sentant le sol trembler, en voyant les maisons s'abattre autour de moi comme des châteaux de cartes, en me retrouvant debout sur les décombres de toute une ville, je vous avoue que j'ai tremblé...

—C'était la catastrophe de Messine, peut-être?

—En effet.

—Qui donc fut resté de sang-froid! Je faisais partie d'un des premiers convois de la Croix-Rouge et j'en garde encore l'épouvante. Des hommes couraient nus sur la rive avec des hurlements de bêtes fauves ou des rires de déments; d'autres dansaient, chantaient; d'autres accroupis, hébétés, gardaient un silence farouche; des femmes restaient muettes, pétrifiées, insensibles; d'autres s'arrachaient les cheveux avec d'horribles clameurs; des enfants mêmes avaient dans les yeux des reflets de folie. Combien de ces malheureux, hélas! ont perdu à jamais la raison!... Il y eut des scènes déchirantes, atroces!...

—Oui, bien atroces!” murmura Gerardi.

Il passa la main sur son front et, avec un enjouement un peu forcé:

“Voilà un sujet bien triste, pour de jeunes oreilles. Frantz serait mieux au diapason. Le coquet s'est sauvé pour ne pas se montrer en tenue de jardinier.

—Bah! à mon laboratoire, avec mon tablier et ma calotte, je n'ai pas si bonne tournure que vous.”

En effet, le “commandant” était de ces

privilegiés qui, même sous le bourgeois, resteraient "grands seigneurs", "tant le rang natif l'emporte sur le rang social", selon la pensée très juste de Mme de Girardin, et Lucette le voyait très à l'aise sous la casaque du mousquetaire ou l'armure du roi-chevalier.

Le professeur, lui, plus délicat et plus frêle, avait la belle figure pensive de ces chercheurs qui dans l'ombre du cloître où le silence du cabinet interrogent anxieusement l'éternel problème de la vie et de la mort, demandent à Dieu ou à la nature de leur révéler ses secrets.

Tous deux semblaient admirablement se comprendre, prenant un plaisir évident à remuer des idées générales, à aborder les plus hautes questions, envisagées de façon différentes mais avec la même sincérité et la même élévation.

"Je ne m'étonne pas que vous viviez en solitaire, commandant, observa M. Sauvrière, vous ne devez jamais vous ennuyer en votre compagnie.

—Moins qu'en celle des malveillants et des sots, assurément! Ce n'en est pas moins précieuse fortune lorsque je peux me retremper un peu au contact d'un esprit d'élite, bien au-dessus du mien."

Frantz arrivait très correct; un peu gravure de mode et légèrement gourmé, mais la distinction et l'aisance naturelles ne s'achètent à aucun comptoir.

C'était un gentil garçon, à la tête blonde et frisée, aux traits réguliers, sans grande expression, au regard terne et un peu fuyant. Il avait tout le flegme des races du Nord auxquelles le rattachait son origine alsacienne; incapable de s'é mouvoir, il congelait l'atmosphère autour de lui et cette action réfrigérante était parfois salutaire pour les cerveaux en ébullition.

Mme Sauvrière en avait subi l'influence.

Grâce à lui, elle avait appris l'accident de son mari, sans trop de secousse, la placidité du messenger ayant amorti le choc comme un tampon de ouate. Aussi avait-il toute sa sympathie qui dégénérait bien vite en engouement.

Lucette y mettait plus de réserve, ce qui, naturellement, piquait au jeu le jeune indifférent. Il s'empressa de lui offrir le bras pour le tour du propriétaire. Les deux pères suivirent en devisant.

"C'est bien aimable à vous, mademoiselle, d'avoir daigné revenir dans ce coin perdu où l'on ignore le boston, le tennis, le golf.

—Est-ce bien nécessaire au bonheur?

—Le bonheur n'est-il pas fait de petits plaisirs?

—Je ne crois pas.

—C'est vrai! vous êtes au-dessus des distractions mondaines et les jouissances intellectuelles priment toutes les autres.

—Pas toutes.

—La fille de votre père et son élève chérie est trop absorbée par les grands problèmes scientifiques pour s'intéresser à autre chose.

—Je vous demande bien pardon; tout m'intéresse dans la vie, même les bêtes et les gens.

—Vous les mettez après?

—Ils se mettent tellement avant!

—Un peu d'orgueil est excusable chez l'homme du vingtième siècle qui a vu Edison, Pasteur, Branly et Sauvrière.

—La fille de mon père vous remercie, mon bon monsieur, mais il n'y a pas que des savants dans le monde.

—Je ne vois rien au-dessus de la science, mademoiselle.

—Hélas! elle ne suffit pas à rendre heureux!

Oserais-je vous demander quelle idée vous vous faites du bonheur?

—La fierté dans la tendresse.

—Je ne comprends pas bien.

—C'est que je m'explique mal. Le mérite, la gloire de ceux qu'on aime, me semble joie suprême pour la mère, l'épouse, la fille.

—Pas d'amour sans admiration, alors.

—Il me semble que c'est un besoin pour la femme.

—Pas toujours. Votre sexe aime fort à dominer et bien des jeunes filles ne souhaiteraient pas pour leur mari un homme supérieur.

—Que voulez-vous, mon père m'a rendu difficile.

—Permettez-moi de vous faire observer que M. votre père approche la soixantaine.

—Mieux vaut un homme de valeur sexagénaire, qu'un jeune fat qui n'a que ses moustaches.

—Heureusement que je n'en porte pas.

—Vous êtes un travailleur, vous, et mon père vous apprécie beaucoup.

—Moi je le vénère, mademoiselle.

—Vous avez bien raison.

—Une intelligence si profonde! un savoir si vaste! Je n'ai pas l'enthousiasme banal mais certainement le professeur Sauvière est le modèle auquel je voudrais ressembler. Il me comprendrait, lui!

—Et votre tuteur?

—Mon tuteur est un excellent homme; j'ai pour lui la plus vive reconnaissance, mais c'est une mentalité de sabreur; il n'a rien d'un intellectuel!"

Bien que l'hommage rendu à la supériorité paternelle ne fût pas pour lui déplaire, Lucette fut choquée de ce ton léger et jeta un coup d'œil en arrière.

Les deux hommes formaient assurément un grand contraste; l'un, plutôt chétif, un peu voûté, le regard parfois absent derrière ses lunettes; l'autre droit, robuste, endurci par la vie au grand air, l'œil clair

ouvert sur l'au-delà, avec cette paisible confiance de ceux qui ne cherchent plus parce qu'ils ont trouvé.

Ils causaient avec l'abandon de vieux amis.

—“Certes! vous êtes bien éprouvé, docteur, mais vous avez votre fille!... L'autre soir, quand je la voyais penchée sur votre front sanglant, j'étais tenté de vous envier. La mort n'est rien quand une douce main vous ferme les yeux... Je mourrai seul.

—Vous n'êtes pas seul.

—Franz est un très bon garçon; il m'aime... à sa manière, un peu froide, et une affection sans élan, sans caresse, c'est un jardin sans fleurs.

—Qui n'en portera pas moins de beaux fruits.

—Je l'espère! Il est très raisonnable... trop raisonnable même! pour un vieux fou comme moi!

—C'est si bon de déraisonner quelquefois.

—Vous ne méprisez pas les rêveurs?

—Je les envie. Ils trouvent dans leur imagination ce que nous cherchons vainement sous la loupe et le scalpel: une certitude.

—Vous ne croyez qu'à la science?

—Et quelle preuve de sa vanité devant ma pauvre malade!

—Elle ne va pas mieux!

—Des hauts, des bas! Votre pupille a dû vous dire. Tantôt une mélancolie noire, tantôt une gaieté maladive; des sympathies subites, des antipathies irraisonnées; une jalousie insupportable ou une indifférence passive... Je lutte depuis vingt ans contre cet état lamentable qui n'est pas la démence et est peut-être pire!... Ce n'est pas une inconsciente absolue à laquelle on ne saurait en vouloir!... Encore si j'étais seul à en souffrir.

—Votre fille vous a.

—Je tâche d'adoucir sa vie comme elle adoucit la mienne, pauvre petite! mais parfois je me demande si une mendicante n'est pas moins à plaindre.

—Que voulez-vous? c'est sa mère.

—Sans doute!... le lien naturel crée des droits et des devoirs inéluctables... Avec un enfant d'adoption sont-ils les mêmes?

—Evidemment, il y a quelque différence. Je ne me croirais pas l'autorité paternelle indispensable pour réclamer le sacrifice de goûts, d'idées qui me choquent et me désoleraient, chez le fils du Latin mystique que je suis resté.

—Vous êtes un croyant! Vous avez de la chance.

—Et puis, comme disait votre bon Copépée: "C'est bien plus simple".

—Pourtant vous avez été cruellement frappé.

—L'épreuve est parfois un châtement, quand elle aura assez duré, Dieu me rappellera à lui et tout sera dit.

—Je n'ai malheureusement pas cette confiance.

—Mais vous avez votre fille.

—Aussi, vous voyez, je vis."

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre et leur poignée de main scellait une véritable amitié.

VIII

Un arriviste.

Frantz avait de sérieuses qualités; c'était un garçon intelligent, studieux, qui n'avait jamais causé de déboires à son tuteur et lui promettait encore de grandes satisfactions, mais non de ces petites joies, plus précieuses pour certaines natures et dont le parfum subtil embaume parfois toute une existence.

Il avait fait de solides études et remporté de brillants succès au lycée de Toulon, mais il avait plus de goût pour le "jardin des racines grecques" que pour les plates-bandes fleuries; et s'il herborisait volontiers, s'il faisait la chasse aux papillons, c'était seulement pour enrichir son herbier ou sa collection, insensible au charme d'une graminée sur sa tige, d'un lépidoptère dans l'azur.

Il n'appréciait que les natures mortes.

Il avait été reçu dans un bon rang au concours de l'Internat et, sa médecine terminée, comptait se fixer dans le pays du soleil où la générosité de son protecteur lui procurerait un bon établissement.

"Au moins, il ne vieillirait pas seul et je pourrais lui prouver toute ma reconnaissance", répétait-il d'un ton pénétré.

Il lui en devait en effet beaucoup.

Mais elle ne pouvait lui faire oublier ses intérêts et il appréciait trop les jouissances matérielles, les distinctions de la vanité, pour les sacrifier jamais à un sentiment filial.

Malgré son flegme apparent, il n'était pas indifférent à la joliesse et la grâce de Lucette, mais encore moins au prestige et à l'autorité du savant illustre dont elle passait pour être la fille.

A quoi ne pourrait prétendre le gendre d'un tel homme?

Arriviste et utilitaire, Frantz n'envisageait relations, amitiés, amours, mariage que sous ce point de vue exclusif:

"Cela peut-il me servir?"

Aussi posait-il adroitement ses jalons.

Il avait fait la conquête de Mme Sauvière qui ne jurait plus que par lui et lui témoignait plus de confiance qu'à son mari.

"Il est jeune! il a des idées neuves et il me comprend si bien."

Le fait est qu'elle pouvait lui conter les histoires les plus extravagantes; il ne l'é-

contait pas, mais il en avait l'air et ne sourcillait à aucune exagération se bornant à répondre.

“C'est bien possible”, sans s'étonner, s'enthousiasmer, s'indigner.

Rien ne valait, pour la malade, cet auditeur complaisant, bienveillant et placide; il ne l'irritait jamais par la moindre contradiction et ne prenait la défense de personne, pas même de Lucette, victime d'une jalousie morbide et irraisonnée.

“Je suis bien malheureuse, voyez-vous docteur, je sens que je suis de trop pour mon mari et ma fille... pourtant si je disais un mot, cette petite verrait ce qu'elle me doit...”

—Quand Mlle Lucette sera mariée, vous reprendrez votre place, madame.

—Elle ne veut pas se marier et refuse toutes les partis.

—Pour ne pas vous quitter.

—Pour ne pas quitter son père. Elle est son élève, son admiratrice, moi je ne compte plus... Ah! j'ai eu bien tort! si c'était à refaire!...”

Elle se bornait à ces allusions mystérieuses qui finissaient par piquer la curiosité du jeune homme, sans qu'il en laissât rien paraître; fort habilement, il s'arrangea pour gagner les bonnes grâces de l'institutrice et s'immiscer dans les secrets de la famille.

Miss Lovel n'était pas méchante; elle appartenait à cette catégorie malheureuse et dangereuse d'êtres disgraciés parce que disgraciés, dont la rancune s'étend à tout ce qui rit, à tout ce qui chante, à tout ce qui charme.

Il y a à Assise des rosiers sans épines; la pauvre Anglaise appartenait à l'espèce des rosiers sans roses et, dépourvue du moindre attrait, elle en voulait, comme d'un vol, à qui était mieux partagée.

Jeune, jolie, spirituelle, adulée, Lucette

était pour elle un objet d'envie, malgré ses tristesses filiales.

“Pourquoi elle et pas moi?” ruminait-elle souvent.

Instruite de son origine, par des indiscretions d'office, l'injustice du sort la révoltait plus encore que les hasards de la naissance et l'adoption de la jeune fille lui semblait un grief personnel.

Avec la même chance, elle eût peut-être été l'héritière d'un lord?

Frantz, très habile dans le diagnostic moral des petites faiblesses de chacun, n'eut pas grand mal à provoquer ses confidences, qui lui ouvrirent des horizons nouveaux.

Lucette n'était pas la fille de M. Sauvière. Au point de vue de l'hérédité c'était préférable; au point de vue pécuniaire c'était regrettable. Mais le professeur n'avait pas de parents proches, il adorait sa fille comme si elle eût été sienne et lui assurerait certainement son héritage, surtout si elle faisait un mariage à son gré.

Quant à Lucette, le jour où elle saurait la vérité elle ne pourrait qu'être doublement reconnaissante à celui qui voudrait l'épouser malgré sa naissance obscure.

Frantz manœuvrait donc en conséquence, profitant du voisinage de La Croix, des facilités de la vie d'hôtel et de la sympathie réciproque des deux tuteurs, pour gagner peu à peu du terrain.

Il jouait agréablement de la flûte et Mme Sauvière, qui faisait fermer le piano de sa fille sous prétexte qu'il lui faisait mal aux nerfs, leur demandait maintenant des duos qui la ravissaient.

“M. Frantz a un si joli talent!” répétait-elle pâmée.

Miss Lovel enchérissait.

En réalité, c'était surtout un virtuose, soigneux de ses effets, mais sans aucun

sentiment musical et qui, sans public, eût perdu tous ses moyens.

Lucette, au contraire, ne se livrait tout entière que seule, ou avec son père.

Un jour, la grosse chaleur de l'après-midi ayant chassé tous les hôtes du salon, elle s'abandonnait, volets clos, à une de ces vagues rêveries où les doigts machinaux suivent les mouvements de l'âme et trahissent parfois ses plus secrètes impressions.

Ce n'était pas un cantique d'une sérénité imposante ou d'une joyeuse allégresse, comme ces pieuses murailles en avaient souvent entendus.

Ce n'étaient pas les flonflons de quelque opérette démodée, les refrains de Montmartre ou la scie du jour qui amusaient les oisifs.

Ce n'était ni du grand art ni de l'art moderne plus ou moins compréhensibles.

C'était la plainte angoissante d'une détresse inavouée, d'un doute poignant, d'aspirations profondes qui, ne trouvant pas de mots, s'exhalaient à cette heure en accents vibrants pour s'éteindre peu à peu dans un lamento où toutes

Les larmes qu'on ne pleure pas...

semblaient se fondre dans un immense sanglot...

Lucette se leva, ferma le piano, ouvrit la porte-fenêtre pour passer sur la terrasse.

M. Sauvière et le commandant étaient là écoutant encore.

—Bravo! ma petite fille, tu ne nous savais pas ici et nous n'osions pas respirer.

—C'est une trahison, père!

—Tant pis! Gerardi était sous le charme.

—C'est vrai. Je vous savais bonne musicienne, je ne vous savais pas artiste.

—Voilà qui est poli pour les musiciens!

—Oh! je me comprends.

—Moi aussi. Lucette ne joue pas ainsi pour tout le monde."

Un peu nerveuse, elle lui ferma la bouche en l'embrassant.

Gerardi comprit qu'un compliment banal ne pourrait qu'ajouter à sa confusion et il se tut, mais son émotion visible était le plus délicat éloge; et parfois, le soir, il s'attardait à rêver aux étoiles, en fumant une cigarette avec son nouvel ami, tandis que le piano pleurait pour eux seuls.

IX

Projets d'avenir.

—Bref! tu voudrais continuer tes études en vue de l'agrégation.

—C'est l'avis du professeur Sauvière.

—Il m'en a dit deux mots. C'est un bon juge et tu aurais en lui un protecteur et un guide aussi éclairé que bienveillant.

—Grâce à vous.

—Et à ton propre mérite. Il pense beaucoup de bien de toi."

Le "commandant" fit quelques pas en silence. Frantz l'observait à la dérobée.

Il n'aimait pas aborder nettement les questions et Gerardi, que les détours impatientaient, finissait toujours par provoquer lui-même une explication.

—Je ne voudrais pas entraver ton avenir, et ton ambition me semble très légitime. Ton intelligence et tes aptitudes te permettent de rêver mieux que le rôle de simple médecin de province.

—Je m'en méconnais pas les avantages; ce serait une existence de tout repos, honorable, paisible avec des résultats immédiats; je pourrais fonder une famille, vous donner des petits-enfants, demeurer près de vous et reconnaître un peu ce que vous

avez fait pour moi.

—En me sacrifiant tes goûts.

—Le sacrifice serait léger à côté des vôtres.

—Et tu es bien sûr que je ne l'accepterai pas, hein!"

Il riait avec bonhomie; Frantz protesta avec chaleur.

—“Voyons, voyons! pas de phrases inutiles! Tu rêves de t'élever plus haut, je t'y aiderai. Tout soldat a le droit d'aspirer au bâton de maréchal et il ne pousse pas parmi les rosiers. Tu pourras partir.

—Oh! merci, merci!

—Seulement c'est bien le seul intérêt de ton avenir qui t'appelle là-bas?

—Sans doute.

—Tu n'as pas quelque idée de derrière la tête?"

Son clair regard fouillait celui du jeune homme.

—“Ce ne sont pas les plaisirs d'étudiant, vous le savez bien.

—Pourquoi non! La jeunesse est la jeunesse. Tu n'es pas le premier à avoir vingt ans, tu ne seras pas le dernier.

—Soyez tranquille. Je n'aime pas à perdre mon temps.

—Oui! Tu es très pratique.

—Est-ce un mal?

—Au contraire, à condition de ne pas l'être trop.

J'adore le pot-au-feu. Je serai un très bon mari.

—Ça dépendra aussi de ta femme.

—Je me garderai bien d'épouser une artiste.

—La plus simple l'est souvent inconsciemment, dans sa toilette, sa maison, sa chapelle, et quand on n'est pas au diapason...

—Je ne voudrais ni d'une mystique ni d'une coquette, mais un cerveau libre dégagé des superstitions féminines.

—Penserais-tu à Mlle Sauvière?

—Vous ne me le conseillerez pas?

—Certes non.

—Pourquoi?"

Les deux hommes étaient accoudés à la balustrade de la terrasse; il faisait une nuit sereine, les étoiles brillaient au ciel. Gerardi les considéra longuement puis il dit avec douceur:

—“Ce n'est pas la femme qu'il te faut.

—N'a-t-elle pas une intelligence supérieure, un esprit indépendant?

—Elle a surtout un coeur très tendre et une âme profondément religieuse.

—Vous croyez?

—J'en suis sûr. Tu ne vois d'elle que la surface; vous faites de la musique ensemble, ça ne suffit pas pour être à l'unisson.

—Cependant nous sympathisons sur beaucoup de points.

—Pas sur l'essentiel. Crois-moi, ce ne serait pas une femme pour toi, tu ne serais pas un mari pour elle.

—Vos raisons?

—J'en ai beaucoup que tu ne comprendrais pas, mais dont l'une au moins est de ta compétence: l'hérédité.

—Si vous n'en avez pas de meilleure?

—La maladie de sa mère est au moins un précédent fâcheux. Je ne te vois pas garde-malade comme le docteur Sauvière.

—Ni moi!! Mais rien à craindre de ce côté: Mlle Lucette n'est pas la fille de Mme Sauvière.

—Tu dis?

—C'est un secret de famille qui est un peu le secret de Polichinelle, mais ignoré de la principale intéressée. Elle n'est qu'une fille adoptive, recueillie en Italie.

—En Sicile?

—Je ne sais pas.

—Et... dans quelle circonstance?

—A la suite d'un deuil, d'une catastrophe, je ne sais trop.

—La catastrophe de Messine?

—Peut-être, je n'ai pas de détails. Mais qu'avez-vous donc? vous êtes malade?"

Gerardi avait laissé tomber sa cigarette, un soupir étouffé s'échappait de ses lèvres.

"Ce... ce n'est rien... un simple frisson... Je vais me reposer.

—Gare les fièvres. Voulez-vous un peu de quinine?

—Non, merci; ne te dérange pas."

Il gagna sa chambre en chancelant, se laissa tomber sur son lit de camp, et le front dans ses mains, murmura d'une voix sourde:

"Est-ce que je deviens fou?"

X

Nuit d'épouvante.

Assis sur son lit de camp, les coudes aux genoux, le front dans ses mains, Gerardi rêvait.

Bien loin, bien loin dans le passé, passé d'hier, cependant par l'acuité de la souffrance, se dressait une figure abolie qui ressemblait à Lucette; une adorable créature aux cheveux d'or fauve, aux yeux noirs, au teint transparent, aux délicieuses fossettes, à la grâce enfantine, qui, drapée dans son long châle noir, avait pris son coeur, un jour, sur le Rialto.

Il avait passé la trentaine, elle avait à peine seize ans; elle était orpheline et pauvre; il était libre et riche; il l'avait épousée, aimée, protégée comme un époux et un père, et quand elle lui avait donné leur petite Stella, il s'était cru à jamais le plus heureux des hommes.

Elle était si frêle, si jeune, si pure, avec son bambino sur les genoux que l'on eût dit la Vierge Mère dont elle portait le nom:

"Ave Maria, Ave Stella".

Ses deux trésors!

Gerardi ne se lassait pas de les contempler.

Jusqu'alors émule des grands architectes de la Renaissance, absorbé par ses travaux, les jouissances artistiques avaient seules emplis sa vie; maintenant il s'y mêlait les joies familiales et dans son doux nid, accroché aux flancs du Pincio, l'on n'entendait que rires et chansons, mêlés aux frais gazouillis de la toute petite.

Hélas! le bonheur est oiseau de passage! A peine sur un toit, il s'envole.

Appelé à Messine pour des constructions nouvelles, Carlo Gerardi y emmena sa jeune femme et leur fillette à peine âgée de deux ans.

Descendu à la Riviera, il goûtait le charme ensorceleur de ce pays de rêve, où les parfums d'Orient s'ajoutent encore à la magie de la Sicile.

Un soir, attardé sur la terrasse, il fumait son cigare aux étoiles. Tout reposait déjà. La mer était calme, le ciel pur, l'air tiède. C'était l'apaisante sérénité des choses éternelles.

Soudain, un craquement sinistre, le sol tremble, les maisons oscillent; les murs s'ébranlent, la ville s'écroule... Des milliers de malheureux sont ensevelis... Cris de douleur, d'épouvante, d'angoisse, de détresse, de désespoir, un concert lamentable s'élève des décombres, au milieu des ténèbres, où les survivants errent comme les damnés du Dante.

Un troupeau affolé, hurlant, se rue vers le port; on se bouscule, on se presse, on s'écrase, on repousse les mains qui se tendent, on foule aux pieds ceux qui tombent; les plus forts écartent brutalement les plus faibles et la "bête" déchaînée, talonnée par la hideuse peur, frappe en

aveugle, ajoutant encore à l'horrible carnage.

Gérardi est pris dans ce remous humain.

Sa femme a été écrasée devant lui ; son enfant, à demi étouffée, est une pauvre petite chose inerte qu'il emporte éperdu, serrée contre son coeur.

S'il pouvait gagner la mer !

Mais des portefaix, des matelots ivres jouent des coudes, renversent les femmes, les enfants. Arrachée de ses bras, la petite Stella va être foulée aux pieds malgré les efforts désespérés de son père affolé.

Un coup de feu.

Dans son désespoir il a senti son revolver sous sa main, il a tiré au hasard, dans le tas... Il y a un moment d'hésitation, de recul... Il en profite, ramasse son cher fardeau, se rue par la brèche ouverte. Tant pis pour qui lui fera obstacle.

Comment parvint-il à la grève ?

Une barque était là, pleine à chavirer. Il s'y jeta malgré tout, y passa la nuit, dans l'épouvante de la catastrophe, la sensation vague de son malheur, la stupeur de son crime, mais la résolution farouche de sauver, coûte que coûte, cette dernière et fragile épave, roulée inerte dans son manteau !

Le jour vint, éclairant d'une lueur blafarde l'effroyable désastre, les visages blêmes, les yeux hagards. Quelques barques se balançaient sur les vagues, des infortunés demi-nus, grelottants, y étaient entassés pêle-mêle.

Sur le rivage planait un lugubre silence entrecoupé de sourdes clameurs.

Un léger cri d'oiseau qui s'éveille.

Gérardi entr'ouvre son manteau, se penche sur le cher petit être, sauvé, à quel prix !

Un rugissement s'échappe de ses lèvres.

Ce n'est pas sa fille !!!

Comment avait-il survécu ? Comment sa raison avait-elle résisté à un pareil choc ?

On l'avait recueilli à bord d'un croiseur, débarqué à Naples, transporté à l'hôpital dans une sorte d'anéantissement dont on ne pouvait parvenir à le tirer.

Le seul souvenir qu'il eût gardé de cette période, c'était celui d'une vieille religieuse aveugle et mutilée qui répétait toujours : " Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait ! " et qui en avait l'air très convaincu malgré ses souffrances et sa cécité.

Lui était loin de cette résignation ! Il se révoltait contre la main qui le frappait si cruellement, le foudroyant en plein bonheur et ne laissant de son foyer, que les cendres.

Dès qu'il avait pu se lever il était retourné à Messine. Toutes les recherches avaient été vaines ; on n'avait retrouvé les corps ni de la mère ni de l'enfant, confondus, avec tant d'autres, dans l'immense charnier arrosé de chaux vive.

Jamais le père, l'époux ne pourrait prier sur leur tombeau.

Rien ne le rattachait plus à l'existence ; il l'avait prise en dégoût ; son art lui était devenu indifférent, son pays odieux ; il ne voulut plus revoir Rome, ses amis, tout ce qui lui rappelait le cher passé.

Il était d'origine française, de famille militaire, petit-cousin du maréchal Gérard ; il passa les Alpes, s'engagea dans la Légion pour y trouver l'oubli et la fin d'un soldat.

Il n'y devait trouver ni l'un, ni l'autre.

Nul ne connaissait son secret, il cachait jalousement sa plaie saignante, mais il était d'une témérité folle et jamais on ne le voyait sourire à une femme, embrasser un enfant.

Borelli, le hardi capitaine, dont l'âme de conquistador et de poète était faite pour le comprendre, l'avait pris en amitié, mais sans réussir à forcer le verrou. Ses hommes l'adoraient pour son audace et sa décision ; il eût pu devenir un chef sans l'éternel ; — A quoi bon !

La foi l'avait abandonné ; avait-il chance de la retrouver au milieu de sarpentins endurcis autant que braves ?

Un jour dans une embuscade ; il vit tomber quelques-uns de ses meilleurs compagnons, dont un enfant de vingt ans, un enfant terrible s'il en fut, ne croyant ni à Dieu ni à diable, livré aux pires instincts, mais avec du courage et du cœur.

Il était perdu ; Gerardi, qui servait de médecin, faute de mieux, chercha vainement à le lui dissimuler.

« Pas la peine, allez, dit le gamin avec une expression faubourienne, l'docteur peut remballer sa trousse ; seulement, si vous voulez me faire bien plaisir, vous changeriez vot'fusil d'épaule et quand j'serai dans l'grand trou, vous réciteriez un brin de prière... ça doit être dans vos moyens, et j'ai eu une bonne femme de mère qui en aurait du contentement. »

Cette humble requête dans une telle bouche remua profondément le chrétien endormi ; il n'eût pas le courage de refuser et, le lendemain, quand devant la fosse creusée et les Légionnaires, arme au pied, il dut réciter

...d'une voix étranglée

Le Pater et l'Ave que tous ne savaient

[pas !

il sentit ses yeux se mouiller et comprit que quelque chose en lui n'était pas tout à fait mort.

Dès lors, la voix de Dieu lui parla dans la solitude de la brousse ; il eût un réveil de conscience, de remords. L'épreuve était peut-être le châtement du féroce égoïsme paternel qui lui avait fait sacrifier d'autres existences ?

Et il s'inclina sous la justice divine.

« Dieu fait bien ce qu'il fait. »

Quelques années plus tard, un de ses camarades, Alsacien, sans famille, mourut dans ses bras en lui recommandant son fils. Il accepta cette tutelle comme une expiation et en assumait toutes les charges, responsabilités, n'hésitant même pas à donner sa démission pour se rapprocher de l'orphelin, qui faisait ses études au lycée de Toulon.

Il y avait d'autant plus de mérite que cette nature ingrate ne répondait guère à la sienne.

Il se montrait un père pour Frantz, mais il n'avait pas l'illusion d'avoir un fils.

Si ç'avait été une fille...

N'importe ! Dieu fait bien ce qu'il fait.

Peut-être avait-il voulu que son cœur restât vide pour que sa Stella l'occupât tout entier, si elle devait lui être rendue.

Serait-ce possible ?

Pourquoi non, après tout ?

Plus forte que sa volonté, sa raison même, une idée chimérique invraisemblable s'était emparée de son esprit.

Lucette n'était pas la fille du docteur Sauvière. Pourquoi ne serait-elle pas la sienne ?

Il l'avait vainement cherchée ; il l'avait cru morte, ensevelie sous les décombres avec sa mère, mais, qui sait ? Pendant qu'il était entre la vie et la mort, n'avait-elle pu être recueillie par un étranger ? Le professeur Sauvière était présent, il l'avait dit ; sans doute il avait cru adopter une des nombreuses orphelines victimes de la terrible catastrophe.

Ce n'était qu'une supposition mais pas si absurde et qui expliquerait cette ressemblance singulière, constatée une fois de plus avec le portrait de sa chère Maria.

Où ? C'étaient bien les mêmes yeux, les mêmes cheveux ondés, le même sourire ingénu et malicieux qui avait pris son cœur sur le Rialto.

Si c'était sa fille ! ! !

La bougie achevait de se consumer : la bobèche se fendit avec un bruit sec ; la mèche jetant un dernier éclat s'éteignit dans une mare de cire, Gerardi alla à la fenêtre, l'ouvrit.

L'aube naissante lui mit le coeur en liesse ; il se sentit jeune comme jadis, lorsque le rire frais d'un petit enfant saluait le lever du soleil, d'une villa du Pineio.

Sa Stella !

Si la Providence la lui rendait à cette heure, où le déclin allait sonner pour lui, quelle refforaison de tendresse ! Comme on s'aimerait double pour les années perdues ! que de baisers flottant dans l'air ! quel renouveau de paternité !

Sa Stella !

Elle était si petite qu'elle n'avait pu comprendre ce qu'elle était pour son père. Aujourd'hui, elle le sentirait mieux ; leurs âmes se fondraient bien vite dans une étroite communion ; elle serait le charme et la douceur de sa vieillesse.

Non ! ce serait trop beau !... si beau qu'il n'osait pas y croire !

Et pourtant n'avait-il pas assez souffert ! L'Eternelle Bonté ne pouvait-elle lui accorder cette joie suprême ?

L'aurore balayait les ombres de la nuit, une teinte grise enveloppait encore la campagne ; un peu de mauve s'y mêla ; une bande rose vint ourler l'horizon, descendit sur la crête des vagues, les nuages s'orangèrent, s'empourprèrent et bientôt l'astre rayonnant cribla de ses flèches d'or la mer, la vallée, la montagne.

Gerardi ne s'était pas couché ; il ne sentait pas la fatigue ; une radieuse espérance soulevait tout son être tendu vers une même pensée.

Si c'était sa fille !

Une allée ombreuse de palmiers et de mimosas, branches de verdure, grappes dorées, parfum troublant, s'étendait sous ses regards ; il songea qu'il ferait bon

s'y promener à deux, une main blanche appuyée sur son bras, une voix douce murmurant :

“ Père. ”

Et, comme dans un rêve, il répondait :
“ Stella mia ! ”

XI

JOUR DE LIESSE

CARNAVAL XXXVIII” vient de faire son entrée dans sa bonne ville, qui le fête comme un vrai souverain, et, sans crainte de révolution il règne, pour trois semaines, sur ce peuple en liesse, tout à sa dévotion.

Ses couleurs, rose et noir cette année, s'épalaient à toutes les devantures : étoffes, rubans, costumes, poupées, sacs de bonbons, corbeilles de fleurs, etc. Son portrait est sur toutes les cartes postales ; les journaux sont pleins de son nom ; le coeur de Nice ne bat que pour lui ! Au milieu de la place Masséna, richement pavoisée, face au Casino municipal, il trône sous un dais de pourpre, rechaussé de crépines d'or, et jeunes gens, vieillards, femmes, enfants, bourgeois, boutiquiers, employés, mitrons, tous font un détour pour venir s'arrêter devant lui et échanger leurs impressions.

Ils sont contents de sa bonne figure. Il paraît très réussi et a généralement une bonne presse ; en dépit des nouvelles alarmantes reçues de Paris et des inondations menaçantes, on compte sur un succès et la crue de la Seine préoccupe beaucoup moins ces grands enfants insouciantes et frivoles, que cette question, autrement importante à leurs yeux : “ Pleuvra-t-il ?

Le soleil est indispensable !

On vend des confetti, des sacoches de toile, avec l'inscription d'usage : “ Vive Carnaval ! ” que l'on passe en bandoulière pour y puiser des munitions, des éventails de paille multicolore pour s'a-

briser le visage et les yeux.

Les habits de ville sont rares, le haut de forme est proscrit ; chacun endosse au moins le cache-poussière écru à capuchon rabattu, avec le loup de dentelle qui permet de se mêler à la cavalcade.

Deux heures. Le canon tonne, le soleil brille, les tribunes sont bondées, le défilé commence.

“ S. M. Carnaval va chercher ses bagages ” et passe saluant et souriant au milieu de ses sujets en délire.

C'est une figure colossale, représentant Tartarin à la conquête du pôle. Le héros Tarasconnaise est monté sur un ours blanc, avec des emblèmes rappelant la lutte homérique de Cook et Peary.

Sa femme est assises sur la tigresse de Marseille, qui fit quelque bruit sur la Canebière et ce sont des lazzi, des allusions où éclate toute la gaieté exubérante de ce Midi fantaisiste et hilare.

Derrière eux, les chars allégoriques : celui de la “ Musique ” personnifiée par une énorme cigale ; celui de “ l'Aviation ” avec son aéroplane ; celui de “ Chantecler ” avec un superbe coq ; tout cela coupé de calvacades bariolées, grotesques, de mascarades bouffonnes.

Mais le plus curieux, c'est la foule bigarrée, tumultueuse, mêlée au cortège, en dominos rouges, verts, jaunes, bleus, roses, lilas, en satin, en calicot ; grouillement multicolore, farandole endiablée, orgie de couleurs éclatantes ; l'âge, le sexe, le rang sont confondus sous l'égalité du masque ; tout le monde rit, chante, danse, se trémousse avec rage aux sons d'une musique étourdissante et nul ne résiste à ce vent de folie qui fait tourner les têtes les plus graves.

Au premier rang d'une tribune réservée, Lucette, assise à côté de son père, répondait gaiement aux projectiles d'une bande joyeuse, descendue dans l'arène, et composée de voisins d'hôtel, venus de La Croix pour les fêtes.

Seul, un domino vert, accoudé à la balustrade, demeurait dans une abstention dédaigneuse et, ses compagnons dispersés, il demanda négligemment à la jeune fille.

“ Ce spectacle ne vous semble-t-il pas fastidieux, mademoiselle ? ”

— Pas du tout. C'est très amusant.

— Grâce au charme de la nouveauté, mais on se blase vite là-dessus.

— Quand j'aurai votre âge, j'en jugerai peut-être ainsi.

— Me supposez-vous donc bien vieux ?

— Dame ! Vous prenez une voix chevrotante et vos propos ne sont guère plus jeunes.

— Puisque vous n'aimez pas la jeunesse !

— Parce qu'elle est trop vieille et trop engoteuse ! Voyez mon père, il ne chicane pas son plaisir et pourtant il a d'autres soucis que vous !

— Qui sait, mademoiselle ? Les sentiments profonds se masquent souvent, comme les traits.

— Tant pis. Je préfère les visages découverts.

— Sous le loup, on peut être plus hardi.

— Mais pas trop.

Et coupant net, elle se retourna vers le professeur sans plus s'occuper de son interlocuteur qui s'en alla déconfit.

“ Es-tu contente, chérie ? ” demanda affectueusement M. Sauvière.

— Oh ! oui, père. C'est vraiment un spectacle extraordinaire qui dépasse l'imagination.

— Ce soir, tu verras les illuminations, c'est fort joli aussi.

— C'est dommage que ma mère n'ait pu en profiter.

— Ça l'aurait trop fatiguée. Nous lui raconterons notre journée.

La malade était dans une de ses crises de neurasthénie aiguë où elle ne voulait voir personne ; l'on avait passé une semaine très pénible et le docteur n'était

pas fâché de ce dérivatif pour la pauvre enfant dont le système nerveux lui semblait un peu ébranlé.

Ils dînèrent en tête à tête, au vin d'As-ti, pour marquer ce jour de fête, heureux comme les écoliers en vacances, et, à huit heures, ils se dirigèrent vers la place, sous une voûte éblouissante, éclairant " a giorno " toute l'avenue de la Gare.

Le Corso aux flambeaux était d'un superbe effet, mais rappelant un peu trop le 14 juillet. On gagna la Promenade des Anglais, un peu moins encombrée.

Le Casino de la jetée brillait de mille feux, se reflétant dans les vagues, quelques barques pavisées avaient des lanternes vénitienes et, dans la nuit, la voix pure d'un jeune mendiant italien s'éleva :

Che bella cosa...

Lucette écoutait, les yeux perdus.

A la chanson évocatrice une sorte de vision se déroulait dans un décor de rêve.

Des chants, des rires, des masques, des gondoles, une place avec des arcades comme au Palais-Royal, le Lion ailé, la Basilique, le Palais des doges, la Piazzetta, les lagunes, le Grand Canal, l'Adriatique.

Sans doute c'était pour elle images familières, feuilletées dans maints albums, répétées en cartes postales, mais jamais Venise ne lui était apparue comme à cette heure avec toute la netteté d'un souvenir précis.

Était-ce la magie de cette journée ?

Le cadre plus italien que français ?

Cette langue inconnue qui ne lui semblait pas étrangère ?

Ce refrain mélancolique :

" O sole mio ! "

Soudain elle tressaillit, troublée jusqu'au fond de l'âme.

Comme un écho, une voix murmurait derrière elle :

" Stella mia ! "

" Qu'as-tu donc, ma Lucette ? es-tu souffrante ? "

Inquiet, M. Sauvière considérait ses traits pâles, ses lèvres agitées d'un tremblement nerveux,

" Ce n'est rien, père, un peu de fatigue. — Rentrons vite, alors. "

Ils regagnèrent le Terminus sans autre incident, mais, plus d'une fois, la jeune fille se retourna cherchant la haute silhouette d'un domino violet qui l'avait frôlée tout à l'heure.

XII

EST-CE FOLIE ?

LUCETTE était rentrée à la Croix profondément troublée.

Que signifiait tout cela ?

Evidemment elle n'était pas dans son équilibre ! A quoi tenaient ce désarroi moral, ces appréhensions vagues, ces impressions contradictoires, ces sensations confuses, sinon à un état morbide provoquant des troubles de l'ouïe, de la vue ?

Le plus simple était de s'en ouvrir à son père.

Elle n'osait.

Comment le médecin, averti de tant de phénomènes psychiques, jugerait-il cette confiance ?

Il en recevait tant du même genre !

Tant de fois Mme Sauvière l'avait fatiguée de persécutions imaginaires, de propos supposés n'existant que dans sa pauvre imagination malade.

S'il allait croire !...

Elle eut un grand frisson et se regarda furtivement dans la glace.

Elle avait le front calme, les yeux clairs, l'air raisonnable. Mais sait-on jamais ?

Si le grand savant, le maître lucide, qu'elle considérait comme un dieu, allait

découvrir chez elle quelque germe héréditaire, quelque prédisposition fatale ?... Quelle nouvelle angoisse ! quelle double torture pour le mari, pour le père.

A tout prix il fallait la lui épargner.

“ La crainte de la folie est le commencement de la sagesse ! disait-il parfois.

Mais ce n'est pas garantie suffisante.

Impossible de compter sur sa raison pour juger de sa raison.

En général la démence s'ignore toujours et, dans leurs divagations mêmes, la logique des malades est parfois déconcertante.

Cependant elle ne pouvait demeurer ainsi, dans cet horrible doute ; il fallait consulter, s'éclairer, se soigner, prévenir ou combattre le mal.

A qui s'adresser ?

A Paris, c'eût été facile ! Elle n'aurait eu que l'embarras du choix ! Mais dans ce petit coin perdu...

Frantz ?

Il était bien jeune et son caractère ne lui inspirait par grande confiance ! mais le professeur vantait son intelligence, ses aptitudes remarquables ! il l'avait même engagé à orienter ses études du côté de l'encéphale et des maladies des centres nerveux. Il était donc tout indiqué et lui fournissait un diagnostic sérieux.

Triomphant de ses répugnances, elle se décida à aborder la question et, un jour qu'ils déchiffraient ensemble le Simple aveu de Thomé, elle lui demanda à brûle-point :

“ Voudriez-vous me rendre un grand service, docteur ?

— Trop heureux, mademoiselle.

— Sous réserve du secret... professionnel. ”

Un peu surpris mais flatté dans son amour-propre, il promit de bonne grâce.

“ Voici. Depuis quelques temps, je crois avoir des hallucinations, des troubles étranges ; je crains d'être le jouet d'illusions, de rêves, de tomber dans l'idée

fixe, la manie de la persécution.

En termes très nets elle en précisa les diverses manifestations.

“ Tout cela n'est peut-être pas bien grave !... je n'y attacherais pas tant d'importance sans une appréhension que vous devinez et qui m'empêche d'en parler à mon père.

— Vous avez raison.

— Ah ! Vous la croyez fondée, alors.

— Loin de moi pareille idée ! mais je suis si heureux que vous ayez daigné vous adresser à moi.

— Alors votre avis, sincère ?

— Mon avis sincère, ma conviction absolue c'est que vous n'avez rien à redouter.

— Pourtant l'hérédité...

— Ne saurait vous atteindre... D'abord la maladie de Mme Sauvière est accidentelle, suite d'une émotion, d'un chagrin ?

— Oui, la perte d'une petite soeur que je n'ai pas connue.

— Vous voyez.

— Cependant, ces rêves bizarres, ces ressouvenances inexplicables...

— N'ont rien d'extraordinaire pour moi et sont probablement l'effet d'un atavisme insoupçonné. Je ne suis jamais allé en Alsace et j'ai des visions d'Alsace qui tiennent certainement à mes origines.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Je voudrais être convaincue.

— Je vous convaincrai.

— Comment ? ”

C'eût été bien facile et devant cette détresse poignante c'eût été charité pure.

Délivrer la pauvre petite de cette atroce angoisse, lui dire toute la vérité, comme l'eût fait certainement M. Sauvière, en pareille occurrence, chasser le cauchemar qui la hantait, c'était un rôle de sauveur !

Mais celui de confident avait d'autres avantages.

Elle attendait, émue ; dans l'ombre apaisante de l'ancienne chapelle qui avait dû entendre tant de pénibles aveux ; on ne pouvait distinguer son visage, mais ses doigts tremblants erraient vaguement sur les touches, trahissant l'agitation de son âme.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, très grave, il est une preuve que je voudrais vous donner, de ma sécurité absolue et qui, de la part d'un médecin, serait indéniable : si j'avais aujourd'hui la position à laquelle j'espère m'élever un jour, je vous demanderais d'être ma femme.

Troublée, elle murmura :

— Vous ne redouteriez pas le sort de mon père ?

— Je ne redouterais rien.

— Ni pour moi ni pour des enfants...

— Vous pourriez fonder une famille sans la moindre inquiétude.

Elle eut un élan de joie et lui tendant les mains avec une véritable gratitude.

— Merci, monsieur ; je suis touchée, bien touchée de cette généreuse déclaration dans un pareil moment... Je ne crois pas me marier jamais ; ma mère a besoin de moi et je ne voudrais pas quitter mon père, mais rien ne me fera oublier un sentiment dont j'apprécie toute la délicatesse.

— Croyez bien, mademoiselle, que dans d'autres circonstances, je me serais fait un scrupule de vous le laisser deviner... Permettez-moi seulement d'ajouter, que, quoi qu'il advienne, je ne changerai jamais. Vous êtes libre ; je ne le suis plus.

XIII

EST-CE CHIMERE ?

LE carnaval battait son plein ; le soleil brillait sur la Côte d'Azur, mais Paris était dans l'eau.

Depuis des siècles on n'avait vu pareil désastre ; les nouvelles arrivaient plus

effrayantes tous les jours ; bientôt elles n'arrivaient plus. Les bureaux de poste étaient assiégés, les télégrammes s'entassaient, les journaux avaient des retards fantastiques les trains s'arrêtaient en route, la voie directe était coupée, il fallait passer par l'Est et les communications étaient à peu près rompues avec la capitale, assiégée par un fléau pire que le pire ennemi.

Le docteur Sauvière avait son hôpital à Grenelle, particulièrement menacé ; il jugea sa présence nécessaire et se décida à partir, malgré le chagrin de sa femme et de sa fille.

— C'est mon devoir et l'on ne peut transiger avec lui ; je vous laisse en sûreté ; c'est le principal et je ne compte pas être absent longtemps.

Pendant avant son départ, il alla à la Roseraie.

Sous l'allée ombreuse des mimosas en fleurs, Gerardi se promenait, l'âme en peine.

Depuis la révélation de Frantz, il était en proie à un cruel débat intérieur.

Sa raison lui montrait le côté chimérique, invraisemblable de l'espoir caressé malgré lui.

Toutes les recherches possibles n'avaient-elles pas été tentées ? Depuis tant d'années n'avait-il pas la certitude de sa double perte ?

A quoi bon remuer les cendres de ce cruel passé pour se torturer l'esprit et le cœur ?

Pourtant...

L'instinct irraisonné qui le poussait vers cette enfant n'était-il qu'un leurre de son imagination enfiévrée l'entraînant à des tentatives romanesques, comme celle de Nice, dont la puérilité l'eût fait sourire dans un autre moment ?

A son âge, se déguiser ainsi pour approcher la fillette, sans être reconnu, lui glisser un mot à l'oreille, escompter son fugitif émoi !

La voix du sang n'est que du mélo démodé ! les rêves s'expliquent scientifiquement ; le trouble provoqué n'était que du **saisissement**. Le cerveau à peine formé de l'enfantelette pouvait-il garder la trace d'impressions vagues, inconscientes ?

A moins qu'il n'y eût là un de ces phénomènes de cristallisation, notés par Daudet, qui les constate, sans les comprendre, l'appareil enregistreur fonctionnant automatiquement et se déroulant, un beau jour, sous l'action d'un déclat quelconque comme un cinématographe.

Était-ce possible, après tout ?

Puis il y avait encore d'autres probabilités qu'il appelait tout bas des preuves.

La présence du professeur Sauvière à Messine, l'adoption d'une petite italienne, était-ce simples coïncidences ?

S'il pouvait s'en assurer. Mais comment ?

Les moyens détournés répugnaient à sa nature loyale : les autres étaient bien délicats.

Poser une pareille question à un père !

Violer un secret de famille !

Pourtant il ne pouvait demeurer dans cette incertitude, laisser partir cette enfant, la sienne peut-être ? sans rien tenter !...

Il était encore plongé dans cette perplexité quand on annonça le professeur Sauvière.

Grave et préoccupé, il serra la main de Gerardi et, sans inutiles préambules, il lui demanda :

« Puis-je compter sur votre amitié ? »

— Assurément .

— Nous ne nous connaissons pas depuis bien longtemps, mais vous êtes certainement un des hommes qui, à première vue, m'avez inspiré le plus de confiance et je viens tout naturellement vous réclamer un service.

— Merci.

— Vous avez lu les journaux ?

— Vaguement.

— La situation est très grave ; les inondations ont pris des proportions effrayantes ; les égouts crèvent ; les digues se rompent ; Grenelle est dans l'eau et ma place est près de mes malades.

— Vous voulez partir ?

— Je le dois.

— Et ces dames ?

— Je les laisse et c'est pourquoi je suis venu vous les recommander.

— Tout à votre disposition ; mais Frantz sera plus utile à Mme Sauvière.

— Ce n'est pas elle qui me préoccupe le plus.

— Mlle Lucette n'est pas souffrante ?

— Un peu triste à l'idée de cette séparation et moi aussi ; c'est la première fois depuis tant d'années. Elle voulait m'accompagner, mais sa maman a besoin d'elle ; puis elle est à peine remise de cette bronchite qui m'a tant inquiété à cause d'influence héréditaire car (c'est le secret que je veux vous confier) Lucette n'est pas ma fille.

— Ah !

— Je l'ai adoptée au cours d'un voyage en Italie.

— A Messine ?

— Non à Naples, il y a une quinzaine d'années. Son père, un pauvre musicien phthisique, la laissait orpheline avec une grand'mère très misérable, à qui je l'ai achetée pour une petite rente.

Gerardi murmura sourdement :

« Mon Dieu ! »

Comme jadis, lorsque toute une ville s'écroulait autour de lui, il sentait le sol trembler et regardait le docteur d'un oeil égaré.

La fille d'un pauvre musicien....

Naples....

Quinze ans...

Une grand'mère ...

Tous ces mots si simples étaient des coups de massue !

De nouveau il n'avait étreint qu'une

décevante chimère...

Ce n'était pas sa fille !

Érasé, anéanti, il distinguait à peine le sens des paroles prononcées.

“Étrangers par le sang, j'aime cette enfant comme si elle était mienne ; c'est une nature exquise, voyez-vous ? si droite, si ferme, si tendre ! Vous ne pouvez deviner ce qu'elle a été pour moi, dans mes heures de pire détresse ! quel soutien, quelle consolation !... Enfin, pour moi, c'est une fille, une vraie fille, dont je comptais régulariser l'adoption au premier jour. J'ai un peu reculé à cause de cet aven qui me coûte... je voulais attendre sa majorité... mais c'est une précaution nécessaire, je verrai mon notaire à Paris... Lucette se croit notre enfant, lui dire que je ne suis pas son père, serait pour moi un cruel déchirement, mais pour elle ! S'il m'arrivait un malheur, je compte sur vous pour lui épargner une révélation trop brutale.

— Sur moi !

Il eut un saut de révolte.

“Ah ! non, par exemple.

— Vous me refusez ? dit le docteur étonné, pourquoi ?

Cherchant ses mots il s'excusait tant bien que mal, ses préoccupations... son pupille... la nécessité de s'absenter lui aussi.

Mais son accent sonnait faux, son regard fuyait celui de son interlocuteur qui se leva, déçu et chagrin.

“J'ai été indiscret, pardonnez-moi, je croyais pouvoir compter sur votre amitié comme vous pouviez compter sur la mienne. N'en parlons plus.

Il s'éloigna avec un adieu assez froid, sans que Gerardi fit rien pour le retenir.

Il étouffait.

Demeuré seul, il eut un geste de colère, tendit le poing vers le ciel qui se jouait ainsi de lui. Quelle dérision !

Il haussa les épaules, essaya de réagir, alluma une cigarette, la rejeta, ouvrit un

livre, le referma.

Ses oreilles bourdonnaient ; des centaines de cloches sonnaient le glas de ses espérances. Debout à la fenêtre, il regardait sans voir la montagne fleurie sur laquelle le crépuscule étendait lentement son voile funèbre.

C'était fini.

Et il pleura sa fille pour la seconde fois.

NIV

PARIS DANS L'EAU

SUR le quai de la petite gare, encombré de paniers de fleurs, à l'ombre d'un mimosa tout criblé de taches d'or, le père et la fille attendaient le passage du premier train.

À cette heure matinale, ils étaient presque seuls ; Mme Sauvière avait reçu à l'hôtel les adieux de son mari. D'ailleurs, elle lui en voulait un peu de sa résolution. Avant de penser à ses malades, il devait penser à elle et ne pas l'abandonner dans un pareil moment.

“Tu gardes le docteur Frantz qui te soigne mieux que moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Conseillerais-tu à un soldat de désertir son poste ?

— Oh ! je sais bien ; je n'ai aucune influence ! Si c'était Lucette !...”

Mais Lucette n'insistait pas. Elle comprenait et admirait trop son père pour l'inciter à une faiblesse et, le cœur déchiré, elle faisait effort pour sourire.

“Je te confie ta maman, chérie, je suis tranquille, mais toi, j'aurais voulu te laisser un protecteur le cas échéant.

— C'est bien inutile, père, je me protège bien moi-même et nous ne sommes pas séparée pour longtemps, j'espère.

— Qui sait ! murmura-t-il.

Le train stoppait, quelques voyageurs descendirent.

— Alors, adieu, mon enfant chérie.

— Non, au revoir, père.

— Oui, tu vas t'en retourner toute seule.

— Avec moi, s'il vous plaît, docteur.

Gerardi était sauté lestement d'un wagon de première.

— Prenez ma place, je prends la vôtre, et vous pouvez compter sur moi, comme sur vous-même.

— Ah ! mon cher ami ! quel poids vous m'ôtez de l'esprit ! je me demandais...

— Ne cherchez pas. J'avais fait un mauvais rêve. Maintenant je suis bien réveillé et je suis venu exprès du Lavandou pour vous le dire.

Ils se serrèrent la main chaleureusement et le docteur monta dans son compartiment plus tranquille. De la portière il sourit encore au petit groupe, toute mignonne Lucette à côté de ce protecteur viril ! D'un geste paternel, il lui avait pris le bras et elle s'appuyait confiante. M. Sauvière soupira. La reverrait-il ?

Un coup de sifflet, un jet de vapeur, un mouchoir qui s'agite... puis... plus rien.

Oh ! la tristesse de ce retour solitaire à travers les plaines, les bois, les villages inondés ! Les routes effacées se devinaient seulement aux lignes de peupliers, de platanes, de marronniers ; des arbres déracinés s'en allaient à la dérive ; des meubles, des cabanes, des tonneaux, des bancs étaient charriés par le courant. A partir de Laroche, la voie était dans l'eau. Des maisons noyées jusqu'au toit étaient abandonnées, d'autres, dont le premier était transformé en rez-de-chaussée avaient gardé leurs habitants qui attendaient au balcon la distribution des vivres, apportées par de méchants bateaux.

La gare de Lyon émergeait comme un flot des rues adjacentes devenues des canaux ; Grenelle semblait un quartier de Venise. Le docteur fut accueilli en sauveur, car tout le monde commençait à perdre la tête. La situation était très criti-

que, les caves inondées, les calorifères étouffés, les salles envahies, les malades et le personnel affolés. Tout de suite M. Sauvière organisa les secours, stimulant les uns, réconfortant les autres, se prodiguant sans compter, avec toute l'ardeur de sa généreuse nature ; payant de sa personne se portant aux points les plus menacés, au milieu de l'eau clapotante, des égouts infects, oubliant son âge, ses rhumatismes, la fatigue, les siens même, pour se donner et se dévouer à tous.

Au reste c'était dans tous les rangs de la société une émulation comparable à celle de la guerre ; riches, pauvres, nobles, plébéiens, radicaux, socialistes, catholiques, athées, étaient emportées par le même élan de solidarité et l'abnégation.

Un jour l'illustre savant aidait lui-même à descendre par la fenêtre un malheureux paralytique. Une barque vint effleurer la sienne. C'était celle de l'Archevêque en tournée pastorale.

— Le bon pasteur ! messieurs, dit le professeur, en se découvrant respectueusement.

— Et le bon Samaritain ! répliqua le prélat avec son fin sourire.

Une épidémie de rougeole éclata parmi les petits enfants recueillis dans sa maison de Grenelle ; il en fut atteint. Plus grave chez les adultes, elle eût exigé plus de précautions ; il n'en prit aucune. Grelottant de fièvre on ne put l'empêcher d'assister au transbordement des malades chassés de leur asile et, comme un capitaine, il ne consentit à abandonner son navire que le dernier.

Il était trop tard.

L'éruption était rentrée, provoquant une congestion cérébrale et, en trois jours il fut enlevé sans que l'interruption des communications permit d'aviser sa famille qui apprit en même temps sa maladie et sa mort.

La dépêche annonçant la fatale nouvelle arriva le jour même de l'enterrement ;

par prudence on l'avait adressée à miss Lovel, mais elle perdit la tête et le coup porté sans préparation fut mortel pour Mme Sauvière déjà si affaiblie, qui succomba à une attaque de paralysie dans les bras de sa fille éplorée.

Et Lucette demeura seule entre deux tombes.

XV

ILLUSION PATERNELLE

“MADEMOISELLE votre fille n'est pas encore descendue, monsieur.

Gerardi ne protesta pas et traversa le hall, le sourire aux lèvres.

Mademoiselle votre fille...

Illusion ! ô divin mensonge.

Il en humait la douceur comme le parfum des roses qu'il tenait à la main, et chevauchait encore l'éternelle chimère bien qu'emportée par un prosaïque ascenseur.

Sa fille !

Elle l'était presque, devenue, par son double deuil, son isolement, son abandon.

Au second étage, il s'arrêta, enfila un large couloir, frappa à une porte.

“Entrez, dit une voix musicale dont le timbre un peu voilé lui faisait toujours battre le coeur.

Lucette était au balcon donnant sur la place d'Espagne, où “son rêve” se déroulait sous ses yeux avec la moisson de roses croulantes et le grand escalier de la Trinité des Monts.

Elle se retourna souriante, plus jolie encore dans ses voiles, et le rayon doré auréolant sa tête blonde.

“Vous me gêtez trop ! gronda-t-elle gentiment.

— Jamais autant que lui.

— Pauvre père ! Vous me le feriez oublier si c'était possible... Vous le rem-

placez si bien !... Que serais-je devenue sans vous ?

C'était vrai ! et elle seule pouvait mesurer ce qu'il avait été pour elle dans ces heures de détresse ! Mais elle ignorait ce qu'il lui en avait coûté !

Tombé de toute la hauteur de son rêve, il était resté meurtri de sa chute et il lui avait fallu un véritable effort de volonté pour affronter de nouveau la chère présence qui avivait encore la plaie secrète.

Avec un illogisme très humain, il lui en voulait presque de sa cruelle déception et lui pardonnait difficilement de n'être pas sa fille.

Mais tout s'effaça au souffle de la tempête.

Devant Lucette orpheline, malheureuse, il sentit son coeur se fondre. Elle n'était pas son enfant, mais une pauvre petite enfant sans père, sans mère, sans soutien, sans nom, sans ressources.

Car la mort imprévue avait réduit à néant le projet d'adoption remis de jour en jour ; des parents éloignés avaient revendiqué la succession et la riche héritière de la veille était sans dot le lendemain.

Ce n'était rien à côté de la révélation brutale.

Elle n'était pas la fille du docteur Sauvière !

Atteinte à la fois dans son amour et son orgueil filial, la chute eût pu être mortelle, sans la protection virile et tendre qui s'était efforcée de lui amortir le terrible choc.

Qu'étaient les liens du sang à côté des liens du coeur ? et quelle tendresse pouvait l'emporter sur celle dont elle avait reçu tant de preuves ? N'était-elle pas, pour le cher disparu, la fille d'élection dont il avait formé l'esprit, le jugement, les idées, à sa propre image, et n'était-ce pas, après tout, la vraie paternité ?

Elle secouait la tête.

Non ; elle comprenait maintenant la puissance du lien naturel, ignoré mais vi-

vace ; les aspirations confuses, les sentiments vagues qui troublaient secrètement son être moral, lui donnant parfois l'angoisse d'une sorte de dualité ; germes réfractaires, appels sourds du père inconnu, en lutte contre le père adoptif. Celui-ci avait modelé son cerveau ; il ne l'avait pas créé et peut-être celui-là, plus humble y avait-il semé le meilleur grain, celui qui lève sous la rosée des larmes.

Peu à peu, les fleurs mystiques, rejetées pour les fruits stériles de l'arbre de science, se redressaient sur leur tige flétrie et versaient, en son âme, l'apaisement de leurs suaves parfums.

Peu à peu aussi, la figure falote du pauvre musicien se dégageait de l'ombre épaisse sur ses premiers souvenirs ; elle se rappelait vaguement sa grosse moustache, ses bons yeux caressants, le nom qu'il lui donnait :

Stella mia.

“Ça veut dire : “mon étoile”, expliqua Gerardi d'une voix un peu altérée, c'est un prénom très usité en Italie.

A sa prière, il lui donnait des leçons d'italien et elle retrouvait aisément les mots l'accent familier à ses jeunes années.

“Au moins ma pauvre grand'mère ne me prendra pas pour une étrangère et je pourrai causer avec elle.”

En effet, la grand'mère de Naples vivait encore et elle avait fait écrire par l'homme d'affaires chargé de lui verser sa petite pension, pour réclamer sa petite-fille.

C'avait été désagréable surprise pour Gerardi, qui prenait son rôle paternel au sérieux et se flattait de conserver la tutelle de l'orpheline. Il eût même prêté les mains à son mariage avec Frantz si le jeune docteur eût renouvelé sa déclaration. Mais avec son esprit pratique, s'il voulait bien être le gendre d'un médecin influent et le mari d'une héritière, il ne souciait pas d'épouser une femme sans dot et le dit tout crûment à son tuteur in-

digné.

“Tu te trompes mon gargon ; elle a cent mille francs qui ne doivent rien à personne ; mais il ne seront pas pour toi.

Le jeune homme se mordit les lèvres, il devait tout aux bontés de son protecteur et les escomptait encore dans l'avenir. S'il allait se coiffer de cette orpheline, l'adopter, lui laisser sa fortune ?

C'était là menace inquiétante.

Frantz était garçon de ressources, il avait mis la gouvernante dans ses intérêts en lui cherchant une place lucrative, car sa fidélité et son attachement n'avaient pas résisté à la ruine de son élève.

Par elle, il parvint à savoir l'adresse de la dernière parente de Lucette et à se procurer des renseignements utiles, dont il s'empressa de faire son profit.

A son instigation, la vieille, dont il avait su réveiller la cupidité, fit écrire à l'orpheline une lettre pathétique, protestant qu'elle s'était sacrifiée jadis pour assurer son bonheur et sa fortune mais qu'à cette heure, devant la mort de ses parents adoptifs, elle revendiquait ses droits d'aïeule et suppliait sa chère petite-fille de venir lui fermer les yeux. Lucette n'avait aucun souvenir de l'affreuse mégère qui avait terrorisé son enfance, aussi se laissa-t-elle prendre à cet appel touchant et, malgré les objections du commandant, navré, se décida-t-elle à l'aller rejoindre au plus tôt.

“Je n'ai plus d'autres parents ; elle est seule, âgée, infirme, mon devoir est près d'elle et je ne crains pas la pauvreté.

— Vous n'avez pas à la craindre, ma chère petite ; votre père m'a laissé, entre les mains, une somme suffisante pour assurer votre indépendance et votre dignité ; mais pour vous seule, et vous ne pourrez disposer du capital qu'à votre majorité ou votre mariage.

Puis pour plus de sûreté, il lui avait proposé de l'accompagner, afin de juger

de ses propres yeux dans quel milieu elle allait tomber et de l'en arracher au besoin.

Elle avait accepté avec reconnaissance. N'était-ce pas le dernier lien qui la rattachait au passé d'hier ?

On s'arrêta d'abord à Gênes, dont les rues étroites, biscornues, pittoresques et sales offrent un avant-goût de la cité napolitaine et contrastent avec les palais de marbre qui lui ont mérité le nom de "Superbe" puis à Pise où cathédrale, baptistère, Campo Santo, Tour penchée semblent jetés au hasard, comme un jeu de jonchets sur un tapis vert; à Siennè dont l'imposante basilique, les passages voûtés, les maisons crénelées évoquent les siècles rudes et croyants, la foi profonde les luttes intestines, sainte Catherine, les Guelfes, les Gibelins...

La veille, on était arrivé à Rome.

C'était la première fois que Gerardi revoyait sa patrie depuis son deuil.

Ce voyage, tant redouté, lui était un enchantement. Au contact de cette enfant blonde appuyée confiante à son bras, il éprouvait une illusion délicieuse et se berçait de son rêve, sans vouloir songer au réveil.

XVI

SOUVENIR FILIAL

C'EST aujourd'hui ton anniversaire père chéri, et je ne puis te le souhaiter même par une visite à ta tombe...

"Je suis loin, bien loin, et comme si nous étions seulement séparés par la distance, je prends machinalement la plume... Qui sait !.. tu lis peut-être pardessus mon épaule,

"Depuis que tu es parti, l'idée du néant me révolte ! je ne puis croire que tout soit fini ! qu'il me resté rien de cette paternelle tendresse qui m'avait prise toute petite ! que tes yeux fermés ne voient

plus ton enfant d'adoption et qu'elle soit seule à jamais". Je ne devrais pas écrire ce mot-là. Non ! je ne suis pas seule ! ta sollicitude m'a laissé un protecteur digne de toi et parfois je vous confonds dans le même sentiment.

"N'est-ce pas de l'ingratitude ? Tu m'as donné quinze ans de ta vie ; lui je ne le connais que depuis quelques mois... Mais que te dirai-je ? Il me semble mêlé à tous mes souvenirs, je m'étonne qu'il puisse en être absent et, parfois, je croirais qu'il m'aime autant que toi. Peut-être lui as-tu passé un peu de ton âme ! Je n'ai jamais tant regretté ton absence. A chaque instant, dans ce pays de rêve, je pense : Si père était là !..

"Je serais si heureuse entre vous deux !

"Nous sommes à Rome ; nous devions y rester deux jours ; nous y sommes déjà depuis deux semaines !

"Oh ! cette emprise de la Ville Eternelle !

"Je l'ai ressenti tout de suite et mon cher compagnon en jouissait avec l'orgueil d'un fils qui voit honorer sa mère. Savais-tu qu'il était Romain ?

"Aussi, c'est le meilleur des cicerones, parce que pas cicerone du tout. Avec lui, je n'ai pas la sensation de l'étranger. Nous ne visitons pas Rome, nous y flânons et les merveilles rencontrées au hasard apparaissent plus en beauté que lorsqu'on les cherche le Joanne à la main.

"Nous sommes descendus à l'hôtel d'Espagne, sur cette place dont j'ai tant rêvé ; ressouvenance de mon enfance misérable, sans doute ! et je cherche mon image dans une de ces petites mendiantes, au costume pittoresque, qui, d'un geste joli, fleurissent la jaquette des passants, avec un sourire de leurs grands yeux noirs.

"Notre première visite a été pour Saint-Pierre, naturellement, et mon cher compagnon, aussi artiste que croyant, à

su ajouter encore à cette impression inouïable.

“ Dans le fin matin ensoleillé, il m'emmena, sans me prévenir, jusqu'au pont Saint-Ange ; là, nous nous arrêtas, contemplant le Tibre, qui coulait à nos pieds ; la masse formidable de la forteresse plantée sur ses bords, avec l'ange victorieux, prêt à s'envoler sur le monde vision grandiose du passé, évocation synthétique de deux civilisations superposées dans le tombeau d'Adrien, devenu le château des Papes. Tout en causant, nous enfilâmes le Borgo Vecchio, très étroit, qui débouche sur la place immense et rend le contraste plus saisissant.

“ A cette heure, elle était presque déserte. Seuls, quelques fidèles ^{napolitains} descendaient les larges degrés ; quelques robes brunes, quelques cornettes blanches erraient sous la colonnade et l'uniforme éclatant d'un garde suisse mettait une tache rouge sur la Porte de bronze qui sépare “ le monde noir ” du “ monde blanc.

“ L'obélisque, tel un grand cierge, fier de son isolement, écoutait le murmure cristallin des fontaines ; le soleil semblait un vaste ostensorio d'or, suspendu à la voûte azurée ; un rayon lumineux se jouait sur la pierre grise ; à droite, des échappées de verdure, des coins du ciel se détachaient entre les piliers ; à gauche se dressaient les vastes bâtiments du Vatican ; dans le fond : Saint-Pierre !

“ Avec ses lignes pures, sa large façade, son dôme un peu écrasé par le manque de perspective ; c'est bien la Basilique universelle, le temple de tous les chrétiens, le symbole même de la divinité.

“ Mais le dehors n'est rien à côté du dedans ! Au milieu de cet immense vaisseau, sous ces voûtes d'une hauteur effarante, sous cette coupole hardie, en face de la Confession, où brûlent des centaines de lampes, sous l'oeil du prince des apôtres, dont le pouce est usé par les bai-

sers des pèlerins, devant ces saints, ces martyrs, ces anges de proportion colossale et d'une telle harmonie que rien ne détonne, l'on demeure confondu, anéanti, en proie à une sorte de vertige sacré.

“ Ceux qui cherchent Dieu doivent le trouver là. Moi, je l'ai retrouvé, et j'ai prié comme je ne l'avais pas fait depuis le jour lointain de ma première communion.

“ J'ai prié avec une foi profonde, et une profonde confiance, pour toi, père chéri, et aussi pour celui qui m'a donné la vie et a peut-être mis en moi cette petite lueur, qui éclaire aujourd'hui ma route sombre et me donne le ferme espoir de vous retrouver au bout.

“ En sortant, je cherchais mes mots pour remercier mon cher compagnon, lui dire ce que je ressentais.

“ Il mit son doigt sur ses lèvres, en souriant. C'est vrai ! les paroles sont impuissantes à traduire certains états d'âme : l'on se comprend mieux sans se parler, lorsqu'il y a communion. Et elle existe avec lui comme avec toi.

“ Si les morts savent tout, tu sais ce qui se passe dans mon coeur ; quelle place tu y tiendras toujours !... Est-ce ma faute, si tu n'y es plus seul ; si ma pitié filiale se partage sans s'amoindrir ; si je me blottis entre vos deux tendresses comme un oiseau tombé du nid et si je ne puis penser à l'un sans penser à l'autre.

“ Quelle part reste-il pour celui qui dort là-bas, tout seul, et dont j'espère retrouver le reflet chez cette pauvre grand'mère, que je ne reconnaitrai même pas ?

“ J'ai hâte de partir, de renouer la chaîne brisée qui nous rattache aux générations disparues, de prier sur la tombe de mes humbles ascendants.

“ Et je redoute ce départ, prélude de la séparation. Il a été si bon pour moi, il m'a témoigné tant de paternelle sollicitude qu'en le quittant, je croirai perdre mon père pour la seconde fois.

XVII

MEMENTO

LE lendemain, on devait quitter Rome. Pour tous deux, c'était un arrachement, la fin de ce rêve délicieux dans ils se bergeaient sans se l'avouer, dans l'illusion d'être vraiment père et fille, l'un à l'autre, l'un pour l'autre, oublieux de tout le reste.

Ils s'étaient si bien pénétrés pendant ce voyage ; ils avaient si bien confondu leurs impressions, leurs enthousiasmes ; ils avaient tant de fois communiqué dans l'amour du Beau ; ils s'étaient découvert tant d'affinités de pensées, de goût, de sentiments !

Comment leurs deux âmes, séparées dans le passé, pourraient-elles être séparées dans l'avenir ?

A travers la campagne romaine, ils s'en allaient dans la joie du matin et la paix du soir, évoquant les générations disparues qui se lèvent au long de la Voie Appienne ou dans les ténèbres des catacombes. A travers les ruines de la Rome antique, ils suivaient la toge des Césars ou le voile flottant des Vestales. A travers les salles des musées, ils remontaient vers les sources de l'art, de la Renaissance aux primitifs, de l'Italie à la Grèce.

A travers les palais fameux, ils goûtaient les jouissances d'un luxe raffiné où se complaisaient les " magnifiques seigneurs " de jadis, un peu cousins de Laurent de Médicis ; généreux Mécènes aussi nécessaires aux artistes que les artistes aux Mécènes, et dont l'élégante oisiveté (si la richesse est jamais oisive) a travaillé à entasser des trésors pour le plaisir de nos yeux. A travers les innombrables églises, ils cherchaient la trace des apôtres, des saints, des martyrs et à Saint Paul-hors-les-Murs, à Saint-Pierre-in-Montorio, ils saluaient la dernière étape de ceux dont le sang allait féconder le

monde.

Lucette regardait, écoutait, recueillie, subjuguée. Comme jadis, son premier guide lui avait révélé les merveilles de la science ; le second, aujourd'hui, lui révélait les merveilles de la foi où se retrempeait mieux encore son âme éprise d'idéal.

Gerardi avait les convictions fortes et sereines des grands artistes chrétiens des siècles passés, qui voyaient Dieu partout et lui rapportaient toutes les formes de la beauté. Son esprit élevé, sa haute culture en faisaient le meilleur et le plus éclairé des maîtres. Il avait vécu dans la familiarité de tous les nobles esprits, qui par le pinceau, la plume, l'ébauchoir ont exalté l'oeuvre du créateur. Grâce à lui, les yeux de la jeune fille s'ouvraient à tout un côté obscur, mis subitement en pleine lumière et elle avait la vision éblouissante de perspectives insoupçonnées.

Son âme vibrante en était imprégnée toute ; il lui semblait parfois qu'elle s'éveillait d'un long sommeil et qu'à Rome seulement elle avait pris conscience d'elle-même.

A la veille de la quitter, elle feuilletait avec une mélancolie profonde le petit carnet où elle notait brièvement l'emploi de chaque journée.

Comme ce mois avait passé vite ! Que de choses tenaient dans ces quelques pages ! Que d'impressions fugitives, inoubliables, évoquées par un simple mot :

"Le Colisée."

C'était le soir. Il avait dirigé leurs pas de ce côté sans la prévenir, selon sa coutume ; soudain, sous la pâle clarté lunaire, le géant était apparu. Lentement, ils avaient fait le tour des épaisses murailles, aux ouvertures béantes, qui font penser à un peuple de Titans ; puis ils avaient pénétré dans le vaste cirque, envahi par l'herbe et la mousse.

Là, devant les gradins où s'entassaient jadis quarante mille spectateurs, il avait fait revivre, pour elle, dans son langage

sobre et imagé, toute une civilisation disparue, avec sa barbarie, ses raffinements : sénats, empereurs, patriciens, vestales, gladiateurs, chrétiens, jeux, supplices, cris furieux de la foule rugissements sourds des fauves, cantiques des martyrs, extase des vierges, joie féroce de Néron.

Et devant l'évocation de cette formidable puissance romaine, couvrant le monde de son ombre, étouffant la liberté sous sa toge, courbant rois et peuples sous sa loi, elle avait mieux compris le néant des choses humaines et la belle parole de Bossuet :

“Deu seul est grand, mes frères.”

L'audience du Saint-Père.

Il la lui avait annoncée d'avance pour que, d'avance, elle pût en savourer la religieuse émotion, et, dès la veille, elle était toute frémissante. C'était pour midi. A neuf heures, elle était déjà sous les armes, ou plutôt sous la mantille.

Quel trouble en franchissant la Porte de Bronze, barrière bien faible contre l'assaut de toute une ville, de tout un peuple déchaîné, mais protestation vivante du Droit contre la Force, de l'Esprit contre la Matière.

En haut du grand escalier, menant à une cour intérieure, elle s'était trouvée en face d'un carrosse attelé qui semblait tombée du ciel et elle avait éclaté de rire au nez des chevaux. Malgré l'explication très simple — une rampe en pente douce amenait les voitures à cette hauteur, — l'impression baroque avait persisté.

Au dernier étage conduisant aux appartements, elle s'était cru transportée à plusieurs siècles en arrière : les majestueux hallebardiers montaient la garde sur le palier ; les camériers, vêtus de satin cerise, attendaient dans l'antichambre ; les pourpoints de velours eussent été mieux dans la note que les habits de drap, mais les mantilles, noires ou blanches, évitaient la cacophonie des chapeaux et atténuaient la vulgarité de certains visages.

Dans la salle d'audience, la vue du trône vide l'avait hypnotisée et, oubliant tous ceux qui l'entouraient, elle était demeurée absorbée par la pensée de celui qui allait venir.

Et il était apparu, tout blanc, simple et paternel, sans bruit, sans faste, sans cortège. Il avait fait le tour de la vaste pièce, s'arrêtant devant chaque fidèle agenouillée pour le baise-main ; écoutant toutes les requêtes, répondant un mot français ou italien.

“Oui !... si !..”

Et toute l'âme de Lucette avait vibré quand il avait béni son jeune front.

“Le Pincio.” Souvenir de la veille, pas le moins émouvant.

Il l'avait emmenée à la Villa Médicis, pour une audition musicale et l'ouverture de l'exposition annuelle des envois de l'Ecole de Rome. Un peu fébrile, il lui avait fait visiter les salons, les jardins, souriant aux oeuvres nouvelles, aux artistes chevelus, aux discussions véhémentes, évocation de sa jeunesse. Il lui avait nommé les anciens prix de Rome, qu'il avait connus, à leur passage dans la Ville Eternelle, ceux qui étaient devenus célèbres, ceux qui étaient tombés en route.

Puis il lui avait offert à goûter au Pincio.

“J'y venais avec ma petite Stella et sa mère, toute fière de la voir trotter sur la terrasse !... J'oubliais le panorama grandiose pour les regarder toutes deux !

Et cédant à la douceur amollissante du crépuscule, à la tristesse mélancolique des adieux tout proches, son âme fermée s'était un peu ouverte ; entraîné par ce besoin d'épanchement auquel ne résistent pas les plus concentrés, à certaines heures de leur vie, il avait laissé déborder son coeur et couler le secret de son deuil éternel.

Elle l'écoutait attentive, émue. Simple-ment, il disait les années heureuses trop courtes, hélas ! entre sa femme, son en-

fant, puis la catastrophe qui l'avait foudroyé en plein bonheur ; son affolement sauvage dans la nuit d'épouvante ; le châtement atroce au réveil ; son désespoir ses révoltes, sa résignation et les années lourdes, lourdes.

Puis la vision radieuse qui lui était apparue dans la montagne en feu ; son émoi en constatant sa ressemblance avec la mère de sa petite Stella, dont il lui montra le portrait ; le trouble qui s'était emparée de lui lorsqu'il l'avait tenue dans ses bras, son espoir chimérique, sa joie insensée, sa morne désolation, lorsque, sans même s'en douter M. Sauvière avait brisé les ailes à son rêve.

Il lui avait avoué sa rancune, sa colère contre le destin cruel qui lui infligeait encore cette souffrance ; puis la pitié balayant ces mauvais ferments ; le souci de bien remplir la tâche acceptée ; la pensée de son bonheur à elle l'emportant sur celle de son malheur à lui, la douceur apaisante du sacrifice.

Il l'avait remerciée en termes émus et touchants du bien qu'elle lui avait fait, des heures lumineuses éclairant sa nuit sombre ; de l'affection filiale "dorant son crépuscule d'un rayon du matin."

"Si vous êtes heureuse près de la parente qui vous reste, oubliez-moi, j'y consens ; mais si vous éprouviez la moindre déception, le moindre chagrin, souvenez-vous que vous avez en moi un second père qui serait trop heureux de vous consacrer ses derniers jours.

Et, pour toute réponse, elle lui avait tendu son front.

XVIII

"DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT"

"Mademoiselle.

J'AI le regret de vous annoncer la mort de votre grand'mère..."

La lettre lui tomba des mains.

"Et je ne l'ai pas embrassée !

Pendant qu'elle s'attardait dans un rêve égoïste, la réalité brutale la réveillait soudain avec un poignant remords.

Sa grand'mère était morte, seule, comme elle avait vécu, dans le bien-être matériel, sans doute, grâce à la générosité de M. Sauvière, mais dans l'isolement moral, si pénible à l'heure suprême, sans une parole affectueuse, un baiser, une caresse.

Et sa petite-fille était là, tout près ; en moins d'un jour, elle pouvait être à Naples.

"Je veux au moins assister à l'enterrement."

Hélas ! la lettre renvoyée de France ne lui parvenait qu'après un long retard ; tout était fini !

"Je ne me pardonnerai jamais ! gémissait-elle.

Gerardi cherchait vainement à la consoler : ce n'était pas sa faute, rien ne faisait prévoir ce brusque dénouement, on ne savait même pas la pauvre grand'mère malade.

"Je savais qu'elle était vieille, j'aurais dû me hâter!... c'est mal!... Elle aura cru que je la dédaignais parce que c'était une humble femme... et je ne sais rien de ses derniers moments.

Pour la calmer un peu, il télégraphia au curé de la paroisse lui demandant les détails de cette triste fin, propres à intéresser l'orpheline, glacée par la froideur de l'avis officiel.

La réponse arriva bientôt.

La mère du pauvre Beppo aurait fini ses jours plus heureuse que lui, dans une modeste aisance, sans un vice hideux, l'ivrognerie, qui lui faisait boire sa pension à peine reçue. C'était pitié que Dieu eût épargné ce spectacle lamentable à la signorina, dont elle n'eût jamais réclamé sa présence, sans les manigances d'un monsieur de Paris, qui devait y avoir intérêt et lui avait écrit dans ce sens. Témoin la lettre ci-jointe.

Elle n'était pas signée mais Gerardi reconnut avec indignation l'écriture de son pupille.

La pauvre vieille y avait ajouté une confession dictée à son lit de mort qu'il s'empressa de remettre à l'orpheline, avec un petit carton contenant sans doute quelques modestes reliques.

Sans entrer dans ces détails répugnants il lui dit simplement.

“ Dieu fait bien ce qu'il fait, ma chère petite ; il nous le prouve une fois de plus, confions-nous à sa providence. ”

Et se retirant discrètement, il rentra dans sa chambre, mit sous enveloppe la preuve du délit, y joignit un chèque sur son banquier, avec sa carte P. P. C. et adressa le tout à Frantz Lôcher. Cette exécution terminée, il s'accouda au balcon et contempla la Ville Eternelle.

Baignée de lumière, débordante de vie heureuse, dans le soleil et les fleurs, il communiait avec elle dans une sorte d'algèresse.

Il lui semblait que l'aube se levait sur les ruines, dissipait le cauchemar d'une nuit trop longue.

Lucette ne lui serait pas ravie ; elle remplacerait Stella, il l'adopterait pour fille, la marierait, se verrait revivre dans ses petits-enfants.

Et il s'abandonnait à ce nouveau rêve !

Demeurée seule, Lucette avait d'abord ouvert le petit paquet. Il contenait un hochet brisé, une médaille noircie mais d'un travail très fin, avec son nom gravé : Stella et une date.

Pauvre grand'mère ! elle pensait donc à sa petite-fille qui pensait si peu à elle !

Essuyant ses yeux, elle déchira l'enveloppe et lut :

“ Prête à paraître devant Dieu, je ne veux pas garder sur la conscience un péché dont on me fait sentir le poids. Pous-sée par la misère et la cupidité j'ai abusé de la bonne foi du docteur Sauvière, en lui cédant comme ma petite-fille une

enfant qui ne m'était rien et que mon fils Beppo avait simplement recueillie dans les ruines de Messine.

“ Mon Dieu qu'avez-vous ? ”

Au cri de la jeune fille, Gerardi était accouru bouleversé.

Elle ne pouvait parler, son bonheur l'étouffait, elle riait, pleurait.

Epouvanté, il se mit à genoux devant elle.

“ Lucette, ma petite Lucette ! je vous en prie qu'avez-vous ? Pourquoi vous désoler ainsi ? Oubliez cette horrible vieille qui ne mérite que votre pitié... Vous n'êtes pas seule !... vous le savez bien !.. et vous savez bien aussi que je n'aimerais pas davantage ma propre fille. Voulez-vous que je sois votre père pour remplacer tout ceux que vous pleurez ?

Cette fois, le joli sourire malicieux reparut à travers ses larmes et prenant dans ses petites mains la chère tête grise qu'elle contemplait avec adoration :

“ Vous ne devinez pas ? murmura-t-elle.

Il la regardait hésitant, n'osant plus écouter la voix de la chimère.

Du doigt elle lui désigna la lettre, le hochet, la médaille.

Il eut un éblouissement :

“ Stella mia ! ” balbutia-t-il éperdu.

Et elle répondit ;

“ Si ! ”

FIN



AUPRES D'UN BERCEAU !

Profondément tu dors, ô mon chérubin rose,
 Et ton air souriant dit que ton rêve est beau!
 Le sommeil infantin est une grande chose...
 Puisque l'homme toujours regrette son berceau!

Souris à ton bel ange... à l'exquise chimère
 Qui pose sur tes traits comme un reflet divin!
 Quand tes yeux s'ouvriront, va... souris à ta mère,
 Cet être de bonté qui te veille si bien!

Tu ne sais pas, mon doux chérubin, que ton rêve
 Puéril et charmant bientôt voudra finir!
 Non! tu ne comprends pas que la jeunesse est brève
 Et que demain déjà les peines vont venir!

Les jours ensoleillés font place aux nuits d'orage,
 Aux nuits lugubres, quand le vent devient rageur...
 Ainsi sur les clartés de la vie un nuage
 Est poussé par un vent qui souffle sur le coeur!

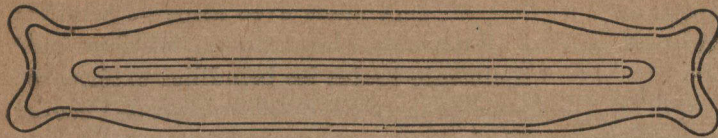
Ce vent des passions, sournois et redoutable,
 Se forme avec l'envie, avec les trahisons,
 Avec la haine encor, ce venin exécrationnel
 Qui cherche à pénétrer dans toutes les maisons!

Puis l'homme a la misère aussi qui le terrasse...
 Vois-tu, les malheureux ont souvent faim et froid,
 Car l'hiver est ingrat à qui n'a pas sa place
 Marquée au coin du feu, sous l'abri d'un bon toit!

... Mais s'il possède, hélas! amour, gloire ou richesse,
 L'homme recherche encore un idéal nouveau!
 Son coeur insatiable est rempli de détresse...
 Dors, ô mon chérubin... ton rêve seul est beau!

RENE TROUVE.





QUELQUES OISEAUX RAPACES ET LEURS DEMEURES

— o —
par Louis Roland



COMME on fait son lit on se couche, dit un proverbe; on pourrait ajouter que l'examen de ce lit pourrait donner une idée du caractère de celui qui s'en sert. A de très rares exceptions près, l'homme délicat ou efféminé recherchera une couche moelleuse tandis que le robuste travailleur, le chasseur, le guerrier, l'aventurier, se contenteront volontiers d'un lit rembourré avec "des noyaux de pêche" ce qui ne les empêchera pas d'y faire un excellent somme.

Ce qui est vrai pour les hommes ne l'est pas moins pour les oiseaux; ordinairement les gracieux chanteurs qui peuplent nos bocages se construisent des nids artistiques et d'un travail parfois réellement déconcertant; par contre, les oiseaux de proie, les rapaces ne font pas tant de manières; ils reposent volontiers sur une branche où d'ailleurs— en bons braconniers—ils ne dorment que d'un œil et

quand ils leur arrivent de se bâtir un domicile, celui-ci est réduit à sa plus simple expression.

Pour couverture, le ciel, pour matelas quelques branches et c'est tout. Avant nos braves bûcheurs canadiens, ils ont inventé le "bed" en plumes de sapin.

Parmi les oiseaux les plus connus qui agissent ainsi, il y en a un dont tous ceux qui ont quelque peu connu le bois connaissent bien le cri moqueur et désagréable: le geai.

Cet oiseau, bien que très joli avec son plumage mélangé de bleu est un piètre gibier pour le chasseur, il ne vaut certes pas sa cartouche et si on lui fait parfois l'honneur d'un coup de carabine c'est plutôt

par dépit lorsqu'avec ses piailllements il a signalé votre présence au chevreuil patiemment guetté.



Le geai et son nid.

Comme ouvrier, le geai n'est qu'un paresseux; il bavarde tellement au cours de la journée qu'il n'a plus le temps de se construire une maison confortable et son nid, hâtivement fait de brindilles entrelacées n'a certainement pas si bel aspect que lui-même.

Un autre fabricant de nids rudimentaires, qui possède un cri aussi discordant que le geai et n'a pas son plumage coloré, c'est le corbeau vulgaire, également bien connu.

Ah! celui-là ne se met pas non plus en frais de construction pour son palais! Il

le bâtit cependant avec assez de solidité; à l'intérieur il tasse des herbes fines puis il cimente toutes les brindilles extérieures avec de la terre, de la mousse, de l'écorce d'arbre.

Le total pèse parfois jusqu'à deux livres et demie et résiste fort bien au vent; sa largeur moyenne est d'un pied et demi.

Voyons maintenant comment se logent les véritables rapaces; ces apaches de l'air redoutés du petit gibier; des troupeaux et parfois des hommes.

A tout seigneur tout honneur; commençons par un des plus vigoureux: l'Aigle. Cet oiseau a la vue perçante, le vol très rapide et atteint parfois une très grande taille; certains d'entre eux ont jusqu'à 9 pieds d'envergure, c'est-à-dire de largeur



Nids de corbeaux.

mesurée les ailes étant déployées.

Cette espèce comprend l'aigle royal, d'une couleur fauve avec du jaune à la

tête et aux pattes. Ce terrible oiseau attaque volontiers les chèvres, les chamois, les bouquetins, les moutons et enlève même à l'occasion les enfants.

L'aigle impérial est plus petit, son bec est bleuâtre et son plumage marqué de blanc; quant à ses mœurs elles sont aussi douces que celles de son congénère ci-dessus. Que voulez-vous, c'est de la même famille!

Ces gigantesques oiseaux choisissent de préférence, pour se loger, les endroits

Le vautour, lui, se met peut-être encore moins en frais que l'aigle pour meubler son domicile.

Nichant au hasard de ses déplacements dans un creux de rocher ou sur le sommet d'une montagne élevée, il paraît aimer la solitude et ce n'est qu'assez rarement qu'il établit son nid sur les grands arbres.

C'est un oiseau dont l'aspect n'a rien de séduisant; son crâne dénudé, ses ailes énormes et ses lourdes pattes ne prévien-



Aigle apportant un mouton à ses petits.

inaccessibles, les crevasses de rochers surplombant les abîmes et là, ils amassent quelques branchages et y déposent leurs œufs.

Quand les petits naîtront, ce sera le va-et-vient continu du père et de la mère pour nourrir ces jeunes affamés et les ossements d'animaux se mélangeront aux branchages du nid. L'aire de l'aigle se transformera en charnier.

Il n'est guère en sa faveur; c'est d'ailleurs un triste "individu" d'oiseau dont le moral répond parfaitement au physique.

Le vautour est lâche autant que prudent et ne s'attaque jamais, comme l'aigle, à ce qui vit; il préfère les cadavres corrompus qu'il aperçoit de fort loin grâce à sa vue perçante. Ce gaillard—comme certains chasseurs—aime surtout le gibier quand il est faisandé...

Son vol n'est pas très rapide mais il est



Un mangeur de poulets. L'Épervier.



Le vautour; un vilain coco qui mange les cadavres.



Un grand chasseur. Le Faucon.



puissant et cet oiseau atteint des hauteurs presque invraisemblables.

Leur nombre tend à diminuer car on leur fait une chasse acharnée à cause de leurs plumes qui représentent une certaine valeur industrielle.

Jadis, on employait, en pharmacopée, la graisse de vautour comme médicament pour combattre les maladies nerveuses.

Il est à espérer que ce médicament était externe et ne s'administrerait pas au patient sous forme de friture quelconque...

Pour terminer, je citerai deux autres rapaces de moindre envergure mais de férocité au moins équivalente: l'épervier et le faucon.

L'épervier est, à proprement parler, un petit faucon qui fut même employé jadis pour la chasse; il est assez commun, on en connaît, en effet, une quarantaine d'espèces réparties un peu sur tout le globe; on le chasse comme un animal nuisible car il ne se fait pas scrupule de faire des petites visites désastreuses dans les cours des fermes.

C'est un gaillard qui aime le poulet et ne demande pas qu'il soit rôti pour cela.

Le faucon est plus gros que le précédent; au moyen-âge ce fut un précieux auxiliaire pour la chasse dite "fauconnerie" qui atteignit son apogée sous Louis XIII et prit fin avec Louis XV.

C'est un des oiseaux les plus rapides comme vol que l'on connaisse et l'un des plus à redouter, par conséquent, pour les basses-cours.

Comme tous ceux que nous avons cités dans cet article, il se construit une demeure

en brindilles hâtivement assemblées et paraît peu se soucier du confortable.

Comme leurs collègues des villes, les apaches de l'air n'habitent point les châteaux.

—o—

Pelorus Jack

TOUTE personne qui a navigué dans les eaux de la Nouvelle-Zélande, a entendu parler du fameux dauphin blanc qui, depuis près d'un demi-siècle, suit pendant une vingtaine de milles tout steamer qui se rend du détroit de Cook à la French Pass.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le cas de Pelorus Jack, le "Dauphin Pilote" de Nouvelle-Zélande, comme l'appellent les marins. Depuis plus de quarante ans, aucun navire de fort tonnage ne s'est engagé dans la dangereuse passe qui sépare la Nouvelle-Zélande du Sud de la Nouvelle-Zélande du Nord, sans avoir vu venir à sa rencontre le fidèle cétacé qui va le précéder pendant quelques heures, comme pour lui montrer la route à suivre.

Il se tient ordinairement auprès des Pelorus Rocks, au sud-ouest d'Admiralty Bay, comme à un poste d'observation. Aux approches de l'endroit susnommé, tout le monde, passagers et matelots, monte sur le pont. On entend un cri:

"Le voilà!" Et, en effet, on aperçoit à quelque distance, s'avancant à toute vitesse, le dauphin sympathique, tout blanc, avec sa nageoire dorsale dominant légèrement la crête des vagues, bondissant en dehors de l'eau, comme pour manifester sa joie.

A première vue, il semble qu'il y ait quelque exagération dans l'histoire de Jack. On assimile volontiers le dauphin néo-zélandais à ses confrères méditerranéens.

Les dauphins sont célèbres par leur vélocité, par les fables dont on a chargé leur histoire, et par l'espèce de culte religieux dont ils étaient l'objet chez les Grecs. Ceux-ci avaient déjà observé la singulière tendance qu'ont ces animaux à suivre un vaisseau pendant une longue traversée.

Ils avaient remarqué l'intelligence des dauphins, bien supérieure à celle des poissons, et là-dessus s'était établie leur antique réputation de sociabilité, d'attachement pour l'homme. Voilà pourquoi les Grecs placèrent l'image des dauphins dans leurs temples, sur leurs monnaies, sur leurs médailles, et en firent le symbole ou l'attribut du dieu de la mer.

Nous avons été élevés dans ces souvenirs classiques. Mais bien peu d'entre nous ont pris ces histoires au sérieux.

N'est-il pas singulier que, de Nouvelle-Zélande, un pays peu soupçonné de culture antique, nous parvienne précisément une fable analogue?

Le mot fable est exagéré. Rien de plus authentique que l'existence de Pelorus Jack et que ses exploits. Ils sont relatés sur les livres de bord de plus de trois

cents navires. Et le dauphin susnommé a reçu la protection officielle du gouvernement de la Nouvelle-Zélande qui, par un "order in Council", daté d'il y a une dizaine d'années, a recommandé à tout capitaine de respecter la vie du fameux dauphin.

On sait que les dauphins vivent très vieux. Jack n'a jamais été aperçu en compagnie d'un autre dauphin. En fait, on n'a jamais aperçu qu'un dauphin blanc dans ces régions.

Il ne s'agit donc pas d'un dauphin quelconque qui viendrait accidentellement à la rencontre des bateaux, mais d'un seul et même individu. Mais voici mieux. Jack a été photographié plus de vingt fois et il nous a été donné de voir un de ces instantanés.

nous a été de voir un de ces instantanés.

Reste à savoir pourquoi Jack éprouve tant d'affection pour les navigateurs? Une raison assez plausible est qu'il trouve une proie facile dans les pieuvres et les sépias qui sont frappées et étourdies par l'étrave des grands navires en marche. En outre, et personne ne discutera cette assertion, les dauphins, comme les marsouins, aiment la société. Il est évident qu'ils jouent avec plaisir autour des bateaux. Ainsi, Pelorus Jack joindrait du même coup l'utile à l'agréable.





La Pianiste de la rue Dorchester

Histoire Canadienne

Par Auguste Fortier

I

PARMI les jeunes gens qui faisaient partie de la haute société canadienne-française de Montréal, aucun n'était plus populaire qu'Achille Pelletier. Il avait vingt-trois ans, était assez élégant, d'une moyenne grandeur, plutôt gros que mince et possédait une épaisse chevelure d'un beau noir d'ébène. Avec son visage toujours frais rasé, et sa démarche énergique, il ressemblait un peu à ce grand guerrier qui fut Napoléon Premier.

Achille Pelletier le savait, et dans les mascarades, il aimait à s'habiller en Petit Caporal, puis il mettait tant d'entrain à faire glisser les jolies patineuses, leur disait de si douces choses, leur parlait si poétiquement, qu'il passait pour un Bonaparte tout-à-fait charmant, et plus d'une de nos gentilles Montréalaises eut volontiers consenti à porter son nom, à s'unir à lui par les liens sacrés du mariage, à partager sa destinée, et même à s'exiler avec lui sur un rocher solitaire.

Le jeune homme était intelligent, bien élevé, et instruit, ayant fait son cours classique, et obtenu son titre de "bachelier-ès-arts." Pendant longtemps on avait cru qu'il ferait un avocat, ou un médecin, ou un curé,—un curé! oh non, les demoiselles ne voulaient pas cela.—Mais Achille Pelletier, après un voyage en Europe, était revenu à Montréal, et là, il avait annoncé qu'il se ferait père... Que de frâis minois avaient uâli! Achille allait se faire père; pensez donc!...

—Père Jésuite, ou frère Dominicain ? avait-on voulu savoir au moins.

—Oh! non, simplement père de famille,... avait répondu le jeune homme.

Donc Achille, au lieu d'embrasser l'état ecclésiastique, au lieu d'endosser la robe noire des fils de Saint-Ignace de Loyola, ou la robe blanche des disciples de Saint-Dominique, avait tout bonnement embrassé la carrière de ses ancêtres.

Depuis deux ou trois générations, les Pelletier exploitaient une importante manufacture de "tweeds" du pays, à Hoche-

laga. L'affaire rapportait plus que beaucoup de mines du Klondyke, et Achille était né riche. Il prenait la vie bien tranquillement et ses habitudes étaient modestes; ce n'était pas un "teetotaler". Mais jamais on ne le voyait ivre, ni même émêché. Un de ces jours, il ferait comme la plupart de ses amis, il épouserait une de ces ravissantes Canadiennes-françaises, comme il en rencontrait souvent; il se disait: "C'est à une jeune fille de mon pays que j'offrirai mon nom. Après avoir parcouru l'Europe, et vu les séduisantes Françaises, les suaves Allemandes, les exubérantes Italiennes, et les pétulantes Espagnoles, je suis plus que jamais décidé à épouser une Canadienne-française." Mais Achille ne se pressait pas; il n'avait que vingt-trois ans.

Un soir qu'il passait rue Dorchester, à l'est de la rue Saint-Denis, il entendit des accords mélodieux; on y jouait une barcarolle; machinalement, il ralentit sa marche, puis s'arrêta tout à fait. On était au commencement de septembre; les fenêtres des maisons restaient encore ouvertes, et du trottoir où il se trouvait, Achille entendait très bien.

La barcarolle terminée, une valse commença, entraînante, langoureuse, suivie d'une mélodie de Chopin, après quoi l'on se mit à chanter. C'était une voix fraîche de jeune fille, une voix douce, harmonieuse qui transportait Achille Pelletier au pays des songes. Il passa une soirée délicieuse, comme il n'en avait jamais passé dans aucun théâtre de Montréal, avouait-il plus tard en riant.

Le concert cessa; le jeune homme regarda l'heure:

—Neuf heures! fit-il. Comment! si tard! Est-ce possible que j'aie stationné une heure sous cette fenêtre?...

Il s'éloigna à grands pas. En marchant,

il se demandait quelle était cette demoiselle qui jouait si bien du piano et qui chantait encore mieux. Jeune, elle l'était assurément; elle ne devait pas avoir plus de vingt ans, sa voix le disait. Elle devait être charmante.

—Est-elle blonde comme les blés? A-t-elle les yeux bleus, se demanda Achille, ou est-ce une brune aux yeux noirs et perçants, comme ces Italiennes que je vis à Rome et qui me plurent tant? Je ne sais que penser. Dans tous les cas, avec un "doigté" aussi souple, avec une voix aussi "hypnotisante", cette demoiselle ne peut être que très aimable.

A quelques jours de là, le soir, Achille passa encore au même endroit, rue Dorchester, il n'entendit pas, comme la fois précédente, ni une grisante barcarolle, ni une entraînante valse, mais à travers les persiennes closes, il perçut de la lumière, et à ses oreilles parvinrent le rire argentin d'une jeune fille, et la voix d'un jeune homme. Achille fut un peu désappointé, mais soudainement, se frappant le front, il pensa:

—Cela est bien simple: aujourd'hui, c'est jeudi, et la demoiselle reçoit son amoureux. Pas nécessaire d'être clairvoyant, ni magicien, ni pythoïsse pour deviner pourquoi il n'y a pas concert...

Un tantinet jaloux, il se mit à faire les cent pas.

—Attendons un instant, ricana-t-il, ce cavalier doit aimer la musique ou le chant, il va se faire jouer ou chanter quelque chose et j'en profiterai...

Il patienta en vain, car durant toute la soirée, ce ne fut que conversations, entrecoupées de rires discrets. Achille Pelletier dut quitter les lieux en pensant combien cet inconnu, combien ce cavalier, devait s'estimer heureux d'être admis à courtiser une Canadienne aussi attrayante.

Le lundi de la semaine suivante le jeune Montréalais repassait sous les mêmes fenêtres; il était huit heures du soir, et, involontairement, de loin, Achille tendit l'oreille.

—Ah! oui, s'exclama-t-il, ce soir, il n'y a pas de cavalier, aussi le concert bat-il son plein...

En effet, un extrait d'opéra succédait à une sonate de Mozart, et la sonate était suivie d'une marche populaire.

Cet endroit de la rue Dorchester était devenu une des promenades favorites du jeune manufacturier, et il s'y rendait fréquemment, excepté le dimanche et le jeudi. A quoi bon y aller ces jours-là? Pourquoi être témoin du bonheur d'un autre? Achille Pelletier brûlait du désir de faire la connaissance de cette musicienne qui chantait si bien. Qui était-elle? Quelles étaient ses amies? Avait-elle des frères? Quelle société fréquentait-elle?

L'automne était arrivé, déjà le froid qui précède la neige, se faisait sentir. On était revenu de Sainte-Agathe, de Vaudreuil, de Cacouna; on ne parlait plus qu'en grelottant de ces riants villages. La saison des soirées, des bals et des réunions mondaines, recommençait. Le jeune manufacturier sortait beaucoup; on le rencontrait dans plusieurs fêtes, et il faisait nombre de conquêtes.

Cet automne cependant, il semblait distrait, indifférent, il était taciturne, lui ordinairement si gai, si expansif. A un souper aux huitres, donné au profit d'une bonne œuvre, la toute belle demoiselle Caroline Rhéault n'avait pu s'empêcher d'en faire la remarque. Elle avait dit au jeune mondain:

—Que vous êtes triste! Que vous êtes devenu rêveur! Je me demande si c'est bien vous qui, il y a six mois à peine, semiez tant de gaieté dans les salons à Sain-

te-Agathe, par les bons mots que, sans interruption, vous laissiez tomber de vos lèvres... Vous étiez alors le boute-en-train de nos soirées, tandis qu'à présent, vous êtes le plus bizarre des jeunes gens...

Sur ces entrefaites, Achille se rendit à nu grand bal que l'on donnait chez les Demers, pour fêter la nomination de ce distingué financier Canadien-français, à la haute position de sénateur. Les invités, quoiqu'assez nombreux, avaient tous été triés sur le volet. On y voyait des juges, des avocats, des médecins, des notaires, des financiers, des industriels et des négociants, avec leurs femmes et leurs demoiselles. Tout ce que Montréal comptait de distingué, d'élégant, de beau, s'y était rendu.

Là se trouvait une jeune fille dans les dix-neuf ans, grande amie de Mlle Alice Demers, dont elle avait été la compagne de classe au couvent du Sacré-Coeur au Sault-aux-Récollets. Elle était châtain, très jolie de figure, très belle de taille, et surtout très aimable. Sa beauté n'était pas de celles qui vous magnétisent ou vous font tomber en pamoison, mais ses grands yeux bleus si limpides, et son petit air si sympathique vous faisaient du bien au coeur. C'était Mlle Juliette Minguy, fille du notaire Léon Minguy, qui était à la tête d'un des plus importants bureaux de la rue Notre-Dame.

Achille Pelletier fut présenté à la gentille invitée puis dansa avec elle; et le quadrille n'était pas encore fini qu'il avait déjà pu constater que sa compagne causait avec une rare amabilité. Malgré lui, le jeune manufacturier pensa à "l'autre demoiselle", à celle de la rue Dorchester, à la pianiste, à la délicieuse chanteuse qu'il aimait tant à entendre, dont il désirait tant faire la connaissance. Laquelle de ces

deux demoiselles était la plus jolie, la plus belle, la plus accomplie ?

II

Le dimanche qui suivit le bal chez les Demers, Achille était très occupé. Après la basse messe, entendue à l'église d'Hoche-laga—tout près de chez lui,—le jeune manufacturier s'était mis à copier la liste des demoiselles présentes au bal et à qui il devait aller faire visite dans l'après-midi. Au premier rang était le nom de Mlle Juliette Minguy; le notaire résidait au Numéro 75a rue Berri.

Vers trois heures de l'après-midi, Achille, tiré à quatre épingles et jouant élégamment avec une riche canne à pommeau d'argent, remportée de Paris, sortit de chez lui en se dandinant, et après avoir fait quelques visites tout auprès, prit la rue Sainte-Catherine et descendit vers cinq heures la rue Berri, et s'arrêta au numéro 75a. Sur la porte, il lut "Léon Minguy, notaire." La maison indiquait que les occupants, sans être millionnaires étaient dans une certaine aisance.

Mlle Juliette fut d'une grâce exquise. Dans son salon, elle avait ce sans-gêne, si plein de tact, qui fait le charme de nos Canadiennes-françaises bien élevées, et que le jeune manufacturier avait déjà cru remarquer au bal des Demers. Dans un coin du salon, il vit un piano, et encore une fois il pensa à "l'autre", à sa musicienne, à sa chanteuse, à son inconnue de la rue Dorchester, à celle qui jouait, qui chantait si divinement bien.

—Vous êtes musicienne, mademoiselle ? demanda-t-il à la fille du notaire.

—Mais oui, monsieur, avoua l'aimable Juliette. Souvent je joue du piano, et parfois même, il m'arrive de chanter... pour endormir les enfants.

Puis la fille du notaire fit entendre un petit rire cristallin qui résonna aux oreilles d'Achille, doucement, suavement, et après une dizaine de minutes de conversation, le visiteur quitta Mlle Juliette Minguy; mais à peine avait-il tourné le coin de la rue Dorchester pour se diriger vers l'ouest, qu'il se trouva sous les fenêtres où il s'était arrêté plusieurs fois pour entendre de mélodieux accords et d'harmonieuses notes.

Il s'arrêta et examine la maison. Il constate qu'il n'y a pas de porte rue Dorchester; il retourne rue Berri et c'est là qu'il trouve l'entrée. Mais comment ? C'est de cette maison qu'il sort; c'est celle habitée par le notaire Minguy. Cette jeune fille si gracieuse, si aimable, avec qui il vient de causer durant une dizaine de minutes, ne serait-ce pas, par hasard, l'excellente pianiste, la poétique chanteuse qu'il aime tant à entendre, qui l'a fait rêver plus d'une fois ? De nouveau, il examine la maison; il n'y a pas à s'y tromper; elle n'a qu'une seule porte qui donne rue Berri, et c'est par cette porte qu'il vient de passer. Il se rappelle qu'il a vu un piano dans un coin du salon et que Mlle Juliette lui a avoué qu'elle en jouait quelquefois et aussi qu'il lui arrivait de chanter "pour endormir les enfants", a-t-elle ajouté.

—Ça vous donne envie de redevenir enfant ! soupire le jeune manufacturier.

Dix fois Achille Pelletier tourne le coin, étudie l'architecture de la maison, et il en arrive toujours aux mêmes conclusions : Cette maison est celle sous les fenêtres de laquelle il a passé des heures si agréables, et cette demoiselle qui, d'après lui, joue du piano infiniment mieux que Paderewski, et qui chante cent fois mieux qu'Albani, ne peut être autre que la charmante demoiselle Juliette Minguy.

Si au lieu de se rendre chez le notaire par les rues Ste-Catherine et Berri, il s'y était rendu par la rue Dorchester, il aurait vu cela avant d'entrer.

Arrêté, au coin des deux rues, immobile comme un poteau de lumière électrique, il ne sait quel parti prendre. Il voudrait retourner chez la jeune fille, sous prétexte qu'il a perdu quelque chose, et petit à petit, lui déclarer tout ce qu'il ressent pour elle. Mais non, dans le moment, il ne pourrait rien dire de bien, il est trop bouleversé par cette étonnante découverte. Se rappelant qu'il a d'autres visites à faire, il se calme, et continue sa marche vers l'ouest, en marmottant :

—Dimanche prochain nous éclaircirons cette question... mais c'est bien loin encore, dimanche prochain...

La semaine parut longue à Achille, cependant le dimanche suivant, il poussa un cri de joyeuse émotion quand il sut, à n'en point douter, que la captivante musicienne et chanteuse de la rue Dorchester et l'exquise demoiselle Juliette Minguy, n'étaient qu'une seule et même jeune fille. Lorsqu'il eut raconté son histoire la belle Montréalaise, avec un sourire, où perçait une légère pointe de malice, lui dit :

—Puisque vous aimez tant mes concerts, monsieur Pelletier, vous n'avez pas besoin de les entendre dehors ; les soirées sont vraiment trop froides. Maintenant que vous me connaissez, vous entrerez, j'espère. Vous vous assierez dans ce grand fauteuil, et je crois que vous ne serez pas trop mal.

Achille regarda la jeune fille timidement puis il bredouille des paroles incompréhensibles. Il a perdu sa gaieté de tout à l'heure et se contente de répéter :

—Vous jouez bien... Vous avez une voix admirable !

Comme un autre visiteur arrive au sa-

lon, Achille articule un faible : "Au Revoir", salue la séduisante hôtesse et s'en va.

"Vous vous assierez dans ce grand fauteuil et je crois que vous ne serez pas trop mal", lui a dit Mlle Juliette. Non, il ne sera pas trop mal, il le sait, il sera même fort bien. Cette invitation est la plus agréable de toutes celles qu'il a reçues depuis qu'il sort dans le monde. Il n'ose pas encore en profiter, il craint d'être indiscret. Cependant l'amour l'emporte, et le mercredi suivant, comme il y avait de la lumière dans le salon du notaire Minguy et qu'on y faisait de la musique et du chant, il entra, et s'assit dans le grand fauteuil. Il faut croire qu'en effet, il ne fut pas trop mal, car il y retourna plusieurs fois.

Un dimanche de décembre que le jeune manufacturier allait rendre visite à Mlle Juliette, il fut étonné de voir celle-ci venir lui ouvrir la porte elle-même. "La servante est malade", expliqua la fille du notaire. Elle fit entrer son admirateur au salon, mais à peine ce dernier était assis qu'une pluie torrentielle, froide et très désagréable, comme nous en avons parfois à l'approche de Noël, se mit à tomber. Mlle Juliette fit de son mieux pour intéresser le visiteur et elle y réussit très bien.

Cinq heures vont sonner ; il est temps de commencer à préparer le souper ; la pluie au lieu de cesser ne fait qu'augmenter, et le visiteur ne doit pas penser à s'en aller maintenant ; d'ailleurs Mlle Minguy le lui défend. Cependant, vu la maladie de la servante, il faut que l'aînée de la famille aide sa mère dans les préparatifs du souper, aussi la jeune fille prie-t-elle Achille de venir s'asseoir dans la salle à diner, puis, ayant revêtu un grand tablier blanc, elle commence, secondée par sa soeur cadette, à mettre la table pour le repas du

soir. Tout en plaçant les assiettes et les verres, elle cause à son ami, vient de temps à autres, s'asseoir à ses côtés, lui offre une tasse de thé bien chaud et bien sucré, et lui apporte un morceau de gâteau :

—Goûtez ce gâteau, monsieur, fait-elle ; je ne sais trop si vous l'aimerez ; je l'ai préparé moi-même hier. C'est une recette nouvelle que j'ai prise dans "Le Samedi" de la semaine dernière.

Ce gâteau, Achille le trouve de beaucoup supérieur à tous ceux qu'il achète chez les confiseurs à la mode de la rue Sainte-Catherine Ouest.

Lorsque la pluie cesse, le visiteur est peiné d'avoir à quitter cet intérieur si agréable. Il est littéralement fasciné par les vertus domestiques, le caractère et les manières de Mlle Juliette. Il la compare à d'autres jeunes filles de Montréal, qui, pourtant n'occupent pas la position qu'occupe la fille du notaire Minguy, et qui, cependant, aimeraient mieux se passer de manger, plutôt que de brasser elles-mêmes un ragoût ou de faire cuire un morceau de viande. Mlle Juliette est réellement modeste, sans prétention aucune. Et pourtant, avec autant de qualités, avec autant de talents, ne serait-elle pas, droit d'en avoir ?

On voudrait garder le visiteur pour le souper ; mais il n'ose accepter, il s'excuse, on l'attend chez lui. Il quitte la maison du notaire, agréablement impressionné par ce qu'il a vu. Il marche comme un aveugle, saute d'une flaque d'eau dans une autre, mais ne s'en aperçoit pas, son esprit est ailleurs. Comme il est trop tard pour faire d'autres visites, il rentre chez lui à la hâte, et, seul dans sa chambre, se met à songer.

—J'aime Mlle Juliette Minguy, se déclare-t-il à lui-même. La vie doit être si

douce avec une compagne semblable !... Pourquoi ne deviendrait-elle pas ma femme?... Elle appartient à une excellente famille, et moi-même, je ne suis pas un trop mauvais parti, il me semble... J'ai devant moi un avenir assez séduisant... Si je ne fais pas de sottises, je succéderai à mon père, et certes, la position de chef de la manufacture de "tweeds" Pelletier, vaut bien, je crois, la position de n'importe quel homme de profession de la cité de Montréal...

Achille passe en revue ses camarades de collège. Leur situation sociale, financière, mondaine, est-elle supérieure à la sienne ? Non, pense-t-il, car ceux de ses condisciples qui ont choisi des professions libérales, en sont encore à faire leur cléricature, tandis que lui, il gagne déjà à la manufacture de son père, un salaire suffisant pour se marier et vivre confortablement.

—La preuve que je suis un parti d'une certaine valeur, se dit le jeune homme, c'est que j'ai cru m'apercevoir à maintes reprises que quelques mamans appartenant à l'aristocratie de la rue Sherbrooke ou de la rue Saint-Denis cherchent à me pousser leurs filles...

III

Achille Pelletier commence un nouveau chapitre dans le livre de sa vie ; il est devenu éperdûment amoureux. Continuellement apparaît devant lui la physionomie si pure, si belle, si souriante, de l'exquise fille du notaire ; continuellement, il pense à la gentille Juliette Minguy. Il y pense en travaillant, il y pense en mangeant, il y rêve en dormant.

Durant tout l'hiver, durant tout le printemps, il lui fit une cour assidue, luttant loyalement contre d'autres prétendants, et après de longues méditations, après de

mûres réflexions, il résolut d'offrir son nom à celle qu'il considérait comme la plus aimable, la plus accomplie, la mieux douée, de toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées, soit à Paris, soit à Londres, soit à New-York, soit à Montréal.

—Je demanderai la main de cette demoiselle, se jura-t-il, un soir de juin, de cette demoiselle qui non seulement est musicienne et chante à ravir, mais qui peut aussi préparer du thé qui ferait les délices d'un mandarin de Pékin, et qui cuit des gâteaux que l'on ne serait pas en peine de vendre une piastre la livre. Il n'y a que parmi les Canadiennes-françaises que l'on trouve des jeunes filles de cette valeur, Mlle Juliette incarne mon idéal et je n'en aimerai jamais d'autre... Demain je consulterai mes parents; sûrement qu'ils n'auront pas d'objections, et dimanche prochain, je ferai la grande demande.

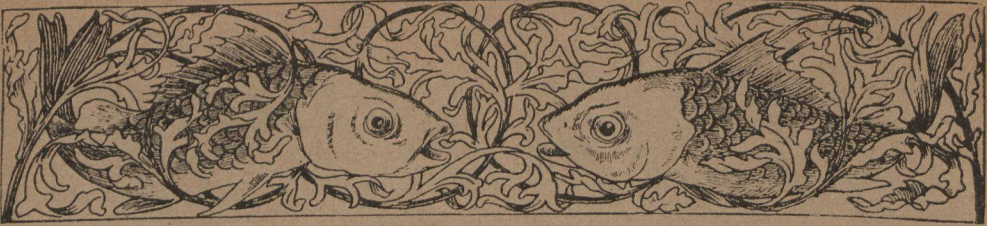
Soudain le front de l'amoureux s'assombrit; s'il était refusé.

—Si je suis refusé, balbutie-t-il, j'irai faire un second voyage en Europe; j'irai demander aux pimpantes Parisiennes, l'oubli de ma vertueuse Montréalaise. Si je suis agréé, je ferai quand même ce voyage, mais j'amènerai ma femme avec moi; ça sera notre voyage de noces...

Parmi les quatre ou cinq soupirants sérieux qui aspiraient à entrer dans la famille Minguy, Achille Pelletier était sans nul doute le mieux vu, le plus estimé, et surtout le plus sincèrement aimé, aussi sa demande en mariage n'étonna personne, elle fut accueillie favorablement par tous les membres de la famille et surtout par la principale intéressée, Mlle Juliette. Les autres prétendants furent bien tristes quand ils apprirent que le jeune manufacturier était l'heureux vainqueur. Les uns après les autres, ils allèrent tendre leurs batteries ailleurs.

Six mois plus tard, parmi les noms inscrits au Commissariat du Canada à Paris, on lisait ceux de: "M. Achille Pelletier, et madame Pelletier (née Juliette Minguy), de Montréal." Le jeune couple était en **voyage de noces**. Une après-midi que les deux époux se promenaient sur les grands boulevards de la Ville Lumière, et qu'ils rencontraient d'élégantes Parisiennes, fameuses par leur beauté et leur grâce, et dont les noms et les gestes défrayaient chaque matin la chronique des journaux du "high-life", Achille regardait sa femme à la dérobée, et semblait se dire d'un air vainqueur:

—Ma femme à moi, ma petite Juliette, n'est pas le point de mire des chroniqueurs; elle ne se fait pas habiller chez les couturiers de la rue de la Paix; jamais elle ne paierait cinq cents piastres pour une robe, cependant combien je la préfère, ma petite femme, combien je la trouve plus gracieuse, plus désirable, **que toutes** ces actrices, que toutes ces mondaines, que nous rencontrons à chaque pas... Ma Juliette n'est pas couverte de diamants, ni de pierreries, ni de bijoux, mais ses dents ne sont-elles pas de nacre, ses lèvres ne sont-elles pas de corail, ses yeux ne sont-ils pas de turquoises, et les éclairs qui s'échappent ne sont-ils pas plus fascinants pour moi que l'éclat du diamant? Les traits de la jeune fille des bords du Saint-Laurent seront toujours ses plus belles parures, car il y a en elle un écrin tout plein de joyaux; elle en a la nuance, la rareté et le charme. Ah! ces Canadiennes-françaises! Ah! ces Montréalaises!...



Quelques Mots sur les Sardines Comestibles

— o —

Comment les reconnaître Précautions à prendre.
Un royal amateur,

— o —

ON traiterait facilement aujourd'hui de "phénomène" la personne qui prétendrait ignorer la sardine au point de vue comestible. Sa renommée est universelle, et sur toutes les tables d'hôtels ou de familles sa place est marquée parmi les nombreux hors d'œuvre qui précèdent les plats de résistance. Qu'elles soient préparées à l'huile, aux tomates, en purée, en boîtes, en pots ou en barils, les sardines sont appréciées dans les quatre coins du monde, et rendent d'appréciables services aux artistes culinaires.

Au point de vue scientifique, on désigne la sardine en ces termes "poisson du genre alose" (*alosa sardina*) famille des Clupeidés.

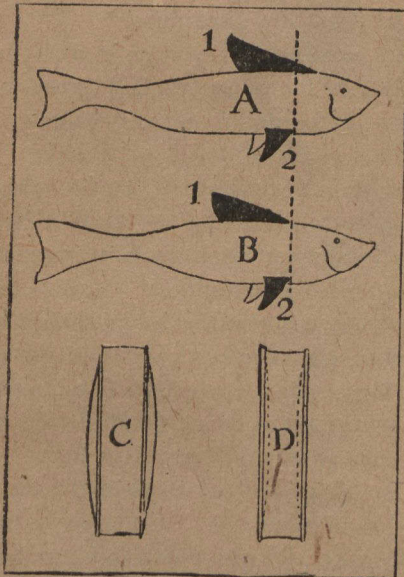
La sardine, nous dit Larousse, atteint jusqu'à 25 centimètres de long, est couverte de grandes écailles minces et caduques et affecte une coloration verdâtre en dessus avec une bande bleue sur le dos ; les flancs et le ventre sont blancs et argen-

tés. Très répandue dans l'Atlantique, la mer du Nord et la Baltique et dans la Méditerranée, la sardine hiverne entre 50 et 600 sous la zone à température constante et dans la Méditerranée par des fonds de 500 à 600 mètres. C'est en mars qu'elle se rapproche des côtes pour frayer jusqu'en octobre, mais elle varie beaucoup dans ses migrations.

La pêche de la sardine se fait de juin à octobre et même novembre surtout en Vendée, en Bretagne, à l'embouchure de la Loire, dans la baie de Morlaix, dans le Morbihan, le Finistère et la baie de Douarnenez. On appâte avec de la roque. Dans la Méditerranée la pêche se fait sans appât. La pêche se fait avec des yoles pontées ou non pontées avec un grand filet traînant à l'arrière. Quand le filet est plein on le vide dans le bateau sans toucher au poisson, qui sans cela ne se conserverait pas.

La consommation considérable de la sar-

dine tant en Europe qu'en Amérique, a déterminé la création sur les deux continents d'usines immenses qui la préparent, la conservent et la mettent en boîtes sous différentes préparations, pour être par la suite livrés plus facilement à la consommation. Toutefois il arrive assez fréquemment que par suite de ses émigrations continues, la sardine déserte les parages habituels et dans ces conditions la pêche ne produit pas la quantité de poissons suffisantes pour alimenter les usines de con-



serves alimentaires. On a aussitôt trouvé le moyen de remédier à cet inconvénient, en substituant à la sardine un de ces succédanés, tel que le "Sprat."

Comme la mise en conserves exige la section de la tête, il est assez difficile de distinguer la véritable sardine de son imitation, surtout lorsqu'elle a mariné pendant assez longtemps dans l'huile. Il est cependant fort intéressant de pouvoir opérer la distinction, car si la sardine possède un goût spécial et qui flatte agréa-

blement le palais des dégustateurs, il n'en est pas toujours de même de ses imitations. Souvent les remplaçants sont des poissons dont la chair est de qualité inférieure, et qui ne justifie pas le prix relativement élevé qu'en demandent les commerçants.

Malheureusement la plupart des gens sont dans l'absolue incapacité de faire la différence et c'est sur ce point que nous appuierons le plus volontiers. Quelques remarques fort simples permettront de se créer une opinion à ce sujet et il sera certainement fort agréable pour les maîtresses de maison en débouchant une boîte, de pouvoir être fixées sur le degré de confiance qu'elles pourront apporter dans les assertions de leurs fournisseurs.

D'abord, s'inquiéter de la disposition des nageoires, la sardine en possède deux, une sur le dos et une autre sous le ventre, la première est dénommée nageoire dorsale, la seconde nageoire ventrale. Les nageoires dorsales sont plus grandes que celles du ventre et la peau qui les entoure présente une ligne rugueuse, alors que la peau du dos est lisse et bleuâtre. Cette sorte de crête ventrale n'existe pas dans le "Sprat", dont les nageoires sont sensiblement de dimensions égales.

Lorsque vous choisirez vos boîtes de sardines, exigez que les deux côtés soient absolument plats ou concaves, au contraire, refusez-les nettement si elles présentent la plus petite trace de convexité. Dans ce dernier cas, la sardine aurait été mise en boîte dans de mauvaises conditions, et les gaz produits par la décomposition du poisson seraient la cause du soulèvement des deux faces opposées.

Entre deux boîtes de sardines dont l'une sera fermée à la soudure, et l'autre au moyen de crochets, n'hésitez pas, prenez la seconde marque. Une simple négligence

du soudeur qui aurait laissé tomber une goutte de métal dans la boîte, l'aurait immédiatement gâtée, et d'un autre côté l'absorption de ce corps dur par un consommateur, pourrait avoir pour lui de graves conséquences dont la moindre pourrait être une attaque d'appendicite.

Un moyen pratique de s'assurer de la bonne qualité des boîtes de sardines à la maison, c'est de les ouvrir dans un vase plein d'eau, si aucune bulle de gaz ne s'échappe, la boîte devra être détruite.

La vogue des sardines à l'huile ne s'est pas arrêtée aux deux grands continents, elle a franchi les frontières les plus éloignées et l'anecdote suivante qui nous vient du fond de l'Asie, sera la meilleure preuve que la renommée de ces petits poissons est pour ainsi dire universelle.

Un jeune Français, hanté par le démon des voyages, s'étant mis un jour en tête de faire du négoce dans les pays inconnus, échoua un beau matin à Kaboul, capitale du royaume de Kandahar. Par quelles successions d'aventures, notre homme était-il venu se perdre dans cette province d'Afghanistan, serait trop long à raconter, toujours est-il que ses affaires n'avaient pas produit le résultat espéré, et que, encombré de sa pacotille il se trouvait dans une situation voisine de la misère.

Désespéré, à bout de ressources, le malheureux Français dut chercher un emploi dans le pays. Un émir lui proposa de parler au roi en sa faveur pour le faire

agréer comme professeur d'anglais et de français auprès de l'héritier de la couronne.

Deux jours plus tard, il était reçu par le roi lui-même, Abibulah-Khan entendit avec intérêt le récit de ses infortunes et demanda des renseignements sur les marchandises qu'il avait apportées.

Au mot "conserves", il parut très intéressé.

—Quelles sortes de conserves, demanda-t-il.

—Mais! des viandes fumées, des petits pois, du thon, des sardines...

—Des sardines!... Que ne le disiez-vous plus tôt! Je les adore, mais j'éprouve de grandes difficultés à m'en procurer. En avez-vous beaucoup?

Le jeune homme n'en avait apporté qu'une centaine de boîtes, mais e'étaient d'excellentes sardines de Bretagne et le monarque fut enchanté.

Sans même demander le prix, il payait... turquoise sur l'ongle si l'on veut bien me permettre cette expression. C'est en effet avec une pierre bleue magnifique, qu'il solda son achat au jeune français.

Notre ami, devenu professeur du fils d'Abibulah-Khan, se vit en outre glorifier d'un emploi qui n'existait pas encore à la cour, fournisseur de sardines à l'huile de Sa Majesté.

Il paraît même que le métier offrait des avantages, puisqu'il y fit fortune.

A. RIOM.





Au Palais des Singes

—o—
Par Touche-à-Tout
—o—

PARMI les animaux les plus curieux à étudier, on peut mettre au premier rang les singes qui nous amusent si fort par leurs grimaces, leurs attitudes et parfois leurs travaux lorsqu'ils ont reçu une instruction spéciale.

La facilité avec laquelle ils imitent l'homme dans toutes ses actions a même suggéré à certains philosophes d'un goût douteux que ces animaux plus drôles que jolis n'étaient rien moins que nos ancêtres; ce n'est pas très flatteur! Il est vrai que tant d'hommes se conduisent comme de vrais singes...

Les diverses espèces de singes sont nombreuses, aussi nous n'entreprendrons pas de les passer toutes en revue; nous ne parlerons que de deux ou trois d'entre elles, en choisissant les singes qui se rapprochent le plus de l'homme. Nous donnerons ainsi satisfaction à ceux qui prétendent descendre de cette race distinguée; ils pourront établir le point de comparaison et voir s'ils peuvent reconnaître certains traits de famille.

J'ai néanmoins l'absolue certitude que tel n'est pas le cas des lecteurs de la "Revue Populaire".

L'orang-outan tire son nom du langage malais et ce nom signifie exactement "homme des bois."

On a parlé bien à tort de la férocité de ce genre de singes au contraire timides. Ils vivent au plus profond des forêts, principalement dans les îles de Sumatra et de Bornéo et se nourrissent de fruits.



L'orang-outan. Ce n'est pas précisément un Adonis.

On les apprivoise assez facilement sans toutefois pouvoir leur faire perdre leur caractère triste et méfiant.



Un chimpanzé. Il ne faut pas être fier pour considérer cet animal comme un grand-père.

Malgré leur apparence endormie, ils ont une rapidité de mouvements qui déconcerte et les rend parfois dangereux en captivité. Ce sont des sournois.

Le Chimpanzé, lui, est un animal assez intelligent; on le trouve surtout dans l'Afrique Centrale, à l'embouchure du Congo et dans la région des grands lacs où il vit par troupes.

Il se dresse en captivité beaucoup mieux que le précédent et peut même rendre à l'occasion les mêmes services qu'un domestique; il saura même aussi bien vous voler en votre absence et boire vos liqueurs fines. C'est déjà presque un homme...

Le dernier que nous représentons n'est pas le plus beau mais c'est le plus grand et le plus vigoureux; sa taille dépasse celle de l'homme et sa force est colossale.

Le gorille, tel est son nom, n'attaque

pendant jamais l'homme, mais quand il est blessé, il se défend avec une rare énergie qui en fait un adversaire redoutable.

Peu intelligent, il n'est pas beau non plus; son allure est massive, sa poitrine large, ses bras très longs et ses jambes très courtes: deux pouces de jambes et... les reins tout de suite comme on dit vulgairement.

C'est un rustre en un mot, un singe paysan et mal léché qui tend heureusement à disparaître de la circulation. Bientôt, si l'on continue les massacres que l'on en fait, on n'en verra plus que de rares



Un singe des plus redoutables: le Gorille.

exemplaires dans les ménageries et ce ne sera pas un mal.

Ce jour-là, les "darwinistes" mettront un crêpe à leur chapeau...



L'ILLUSION AU THEATRE

— o —

La morte vivante. La femme de feu
L'évasion fantastique.

— o —

Par A. Riou.

Il n'en est pas un seul parmi les nombreux lecteurs de la "Revue Populaire" qui n'ait au moins une fois dans sa vie assisté à ces transformations ahurissantes, exécutées sur les scènes de théâtre et qui font passer entre chair et peau ce petit frisson involontaire vulgairement dénommé "Chair de poule". En ce qui me concerne, j'ai encore très présent à la mémoire une certaine représentation de Macbeth au cours de laquelle, l'artiste armé d'une épée, pourfendait infructueusement un fantôme sanglant. J'en avais eu le cauchemar pendant plusieurs nuits, et lorsque je me réveillais au milieu des ténèbres, je revoyais danser au travers de mes rideaux la forme fantastique que l'épée impuissante traversait sans qu'elle parût s'en soucier le moins du monde. Il est vrai que j'étais jeune à cette époque et que depuis bien d'autres illusions se sont envolées de mon cerveau.

Dans toutes les baraques foraines qui courent les fêtes provinciales et surtout sous les tentes luxueusement installées de la foire du Trône à Paris, on assiste pour quelques cents à la décapitation d'un individu, lequel, le plus tranquillement du



monde, ramasse sa tête, place dans la bouche une cigarette et dépose le tout sur un plateau.

Le décapité tout en humant délicieusement la fumée, vous explique qu'il ne souffre pas du tout, et sourit gracieusement à la "société" toute secouée par l'horreur de la scène.

Que de fois à l'issue de ces spectacles n'ai-je pas entendu les réflexions étonnées de braves gens extasiés, qui se demandaient avec angoisse "Comment ça pouvait se faire!"

Nous allons si vous le voulez bien, pénétrer dans les coulisses de l'ancre diabolique, et soulever ensemble un coin du voile qui dérober aux profanes les arcanes secrètes de cet angoissant mystère. Malheureusement, là encore nous perdrons une "illusion", mais ne sont-elles pas créées pour être effeuillées à tour de rôle, et d'ailleurs celle-là ne nous laissera aucune meurtrissure.

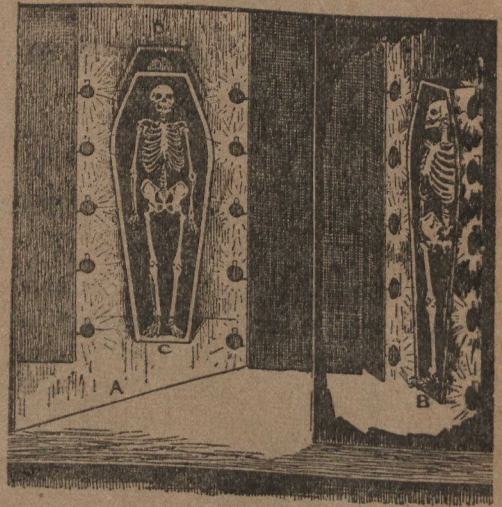
Done, alléchés par l'enseigne rutilante qui flamboie sur la boutique, nous pénétrons dans le palais de la "Morte vivante", et nous nous installons sur les banquettes plus ou moins rudimentaires pompeusement dénommées "premières". Le rideau vient de se lever.

Sur une estrade au fond de la scène tendue de draperies noires, s'érige un cercueil placé debout, dont l'intérieur également drapé de voiles funèbres, est éclairé par cinq lampes électriques disposées sur chacun des côtés du panneau. Après un boniment assez court sur la fragilité de la vie humaine, le manager conclut par la phrase célèbre: "Nous ne sommes que poussière et nous retournerons à la poussière." Il disparaît ensuite, pour réapparaître conduisant par la main une jeune femme charmante, enveloppée d'une robe immaculée, dont la blancheur contraste

avec les funèbres préparatifs.

La jeune personne gravit doucement les degrés de l'estrade, s'installe dans le cercueil, envoie au public un ultime baiser, puis prenant une pose rigide, semble attendre l'événement fatidique.

Brusquement les lampes s'éteignent et la victime apparaît dans une pénombre pourtant fort distincte, peu à peu les traits s'effacent, s'estompent, puis se creusent, les étoffes de la robe s'évanouissent et une forme squelettique s'accuse de plus



en plus, jusqu'à ce que la silhouette hideuse s'affirme nettement, à la place de la jeune et riante beauté du début. Une voix cavernueuse retentit alors et réédite quelques maximes bien senties, un frisson parcourt le public, on se sent mal à l'aise, lorsque soudain, nouveau miracle, le squelette se fond peu à peu, les lumières s'avivent, de nouvelles formes se dessinent et la "jeune personne" sortant de son lit funèbre adresse à la salle son plus gracieux sourire et en profite... pour faire une petite quête à son bénéfice. Le spectacle est fini et vous sortez émerveillé.

Evidemment nous avons été les jouets d'une "illusion", mais comment a-t-elle été conçue? C'est fort simple et notre seconde vignette vous donnera la clef du mystère.

Le cercueil se trouve placé contre un panneau mobile ayant forme de paravent dont les deux ailes sont peintes en noir. Derrière l'une de ces cloisons à angle droit, se trouve un second cercueil exactement semblable au premier et contenant un squelette, des lampes identiques encadrent la boîte funèbre. De plus, une glace sans tain placée dans un angle de 45° et que le public ne peut apercevoir est disposée de façon à réfléchir l'image du second cercueil dans l'emplacement même du premier; il suffira pour cela d'éteindre les lumières de la caisse contenant la jeune fille, et d'allumer celles du squelette pour que la glace, étant donnée son inclinaison réfléchisse l'image et la superpose à celle qui est noyée dans l'obscurité. En réalité la jeune fille ne bouge pas dans sa boîte, elle se contente de conserver une immobilité absolue, ne se rend compte de rien de ce qui se passe et n'est avertie de la fin de la comédie, que par le subit éclairage de sa lugubre demeure.

paravent en étoffe dite "plissé accordéon" qui permettra de dissimuler au public un sujet placé sur l'escabeau.

Une jeune femme vêtue à l'antique grimpe sur la table, prend une pose plastique et explique aux spectateurs qu'elle va se faire incinérer vivante sous leurs yeux, et cela "sans douleur", et "toujours le sourire sur les lèvres."

On descend en effet le paravent suspendu au plafond, lequel dissimule pour un instant la jeune femme aux yeux du pu-



La baraque la plus proche dans laquelle nous nous rendons porte cette enseigne bizarre "Elle?", qui n'a pas manqué de capter notre attention. Comme dans le théâtre précédent, la scène est également tendue de draperies noires, mais au lieu et place du cercueil, nous apercevons une sorte de tabouret, éclairé par en dessous, au moyen de quatre becs électriques. Au-dessus de cette table est suspendu un

blic. Quelques secondes s'écoulent, au cours desquelles une fumée assez épaisse filtre par les fentes de l'étoffe, et lorsque le voile est remonté, on aperçoit sur la table une tête de mort et quelques os calcinés encore fumants. Quant à l'artiste elle a totalement disparu.

Nouvelle illusion qui ne demande qu'un peu d'adresse et de dextérité. Le tabouret que nous supposons avoir quatre pieds, n'en a en réalité que deux, de même qu'il n'y a au-dessous de son plateau que deux

bees électriques. Deux glaces disposées en angle aigu dont l'arête est fixée exactement au centre de la partie inférieure du guéridon, et qui touchent le plancher, permettent aux deux pieds, aux deux lumières, et à une partie du sol de se refléter grâce à leur inclinaison spéciale, et de donner l'illusion du vide. De plus, les pans coupés formés par le miroir formeront une excellente cachette dans laquelle le sujet se dissimulera en se laissant glisser par une trappe ouverte sur le plateau du guéridon et qui se commande avec le pied. Une fois le voile tombé, la jeune femme se blottit derrière les miroirs et place sur le tabouret les os préparés dans la cachette, enduits à l'avance d'une matière inflammable qu'elle allume à l'aide d'une allumette. Lorsque l'écran se relève elle demeure invisible, seuls les restes en flamme peuvent être aperçus.

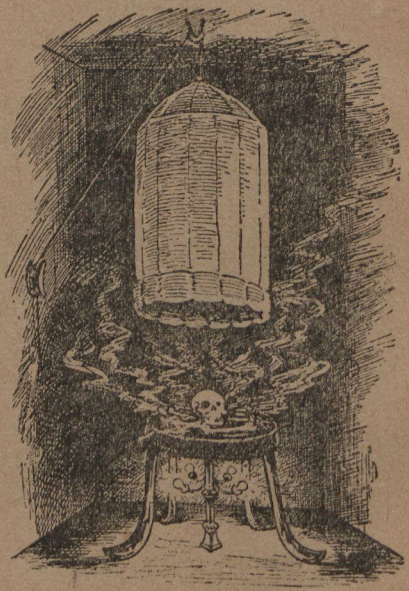
Passons à la dernière performance de l'illusion fort connue sous le nom du "Prisonnier de Zenda". Dans cette expérience qui a fait fureur dans la plupart des casinos, music halls et théâtres du monde entier, il y a deux combinaisons distinctes dont l'une, comme nous le verrons tout à l'heure, tient de l'escamotage et de la prestidigitation et l'autre tout simplement basée sur un jeu de glaces. Il n'en est pas moins vrai que l'ensemble de cette attraction donne une impression saisissante d'autant plus vive que nombre de spectateurs ignorent complètement ce qui se passe dans les coulisses.

Sur le milieu de la scène, s'élève une cabane représentant la cellule d'un prisonnier. Assis sur un banc, un homme semble plongé dans les réflexions les plus amères, soigneusement gardé à vue par un geolier.

Sa fiancée obtient l'autorisation de lui rendre visite, et dans un entretien émo-

tionnant, le prisonnier arrive à convaincre son amie de sa parfaite innocence. Celle-ci jure solennellement qu'elle parviendra à le faire évader, et s'il le faut, qu'elle n'hésitera pas à prendre sa place.

Le gardien a pu saisir la conversation entre les deux jeunes gens et le projet d'évasion est éventé. Par surcroît de précautions on ligotte soigneusement le prisonnier à des fers scellés dans le mur de son cachot et pour plus de sûreté, de façon à dégager toute sa responsabilité, le gardien

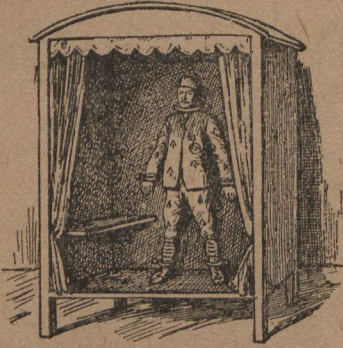


exige que des scellés, marqués au sceau du juge, soient apposés sur chaque croisement des fers. Les spectateurs sont invités à s'approcher pour se rendre compte de l'opération de façon à ce qu'aucune supercherie ne puisse être suspectée.

Le prisonnier une fois bien ficelé et attaché à des anneaux, semble dans l'impossibilité absolue d'opérer un mouvement. Le géolier se réjouit et tire alors un rideau qui masque la cellule.

Environ deux secondes après il relève

le rideau, et reste stupéfait en apercevant la jeune fille au lieu et place de son ami. A la question, "mais où donc a pu passer



le prisonnier?" une voix partant du milieu des spectateurs répond: "Présent", et le fantastique évadé monte sur la scène au milieu de l'ahurissement général.

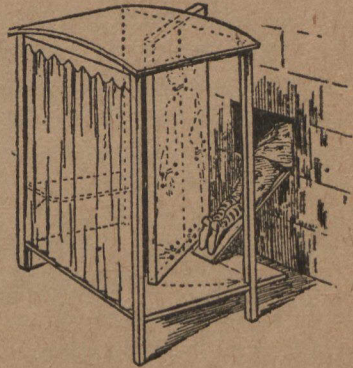
On invite alors les spectateurs à venir s'assurer que les cachets de cire sont bien intacts ce dont ils peuvent aisément se convaincre.

En ce qui concerne l'escamotage des fers, il se produit par un système fixé à l'arrière de la planche contre lequel est attaché le prisonnier, qui, une fois libéré, passe par une trappe à ressort (fig. 2) et reconquiert sa liberté. Quant à la jeune

filles qui se trouve fixée à l'arrière du panneau lequel pivote sur lui-même, elle n'a qu'à tendre les bras et les pieds, pour que les bracelets l'enserrent de la même façon que son prédécesseur.

Cette opération qui se fait d'une façon absolument mécanique, est extrêmement rapide et l'illusion est complète.

Nous pourrions citer des quantités de faits semblables au point de vue "illusion". Il nous paraît inutile d'insister davantage sur ce point, nous terminerons simplement en disant qu'il faut toujours



considérer comme éternellement vraie la vieille maxime, qui recommande de ne "jamais se fier aux apparences", elles sont en effet le plus souvent trompeuses.





La Transformation des Armes de Guerre

Du fusil à pierre au fusil à répétition

Il est à remarquer que le génie humain n'a cessé d'accomplir de prodigieux efforts dans le but de perfectionner les moyens de destruction. La fabrication des armes, dont le but initial dans la genèse préhistorique, ne visait que la protection individuelle, a peu à peu dérivé pour devenir aujourd'hui, le corollaire indispensable de toute puissance qui se targue de tenir la tête de la civilisation.

Dans ces conditions le summum de cette fameuse civilisation contemporaine, consiste à posséder le moyen de détruire en quelques heures des milliers d'hommes, à ravager par le fer et le feu, des pays qui ont demandé des siècles d'efforts et d'énergie pour prendre place dans le monde, enfin à semer la terreur, et faire couler les larmes de milliers de malheureuses innocentes. Devant ce tableau merveilleux, on a certainement le droit d'être fier du chemin parcouru, et on peut se féliciter hautement de se montrer supérieur aux sauvages par le coeur et l'esprit.

Mais, nous répondra-t-on, la guerre est une nécessité sociale. De tout temps les peuples se sont unis les uns contre les autres, et tant que le monde sera monde

Pierre cherchera le moyen de manger Paul. La guerre c'est la soupape de sûreté de la société actuelle, sans les carnages sanglants, contre lesquels vous fulminez, sans ces prodigieuses hécatombes, il y aurait pléthore d'individus et les différents pays ne pourraient suffire à entretenir et à nourrir leurs nationaux.

Peut-être, mais dans tous les cas, j'estime qu'il y aurait sûrement un moyen moins radical pour assurer cette balance d'une façon équitable, que d'en arriver à cette horrible boucherie; le monde est grand, il existe sur nos cartes des régions immenses inexplorées, et sacrifiée pour sacrifiée je m'inclinerais plus volontiers devant celui qui consisterait à exposer des vies humaines dans le noble but d'assurer à tous ceux qui restent une existence meilleure et des débouchés considérables.

Evidemment, ces idées-là pourraient peut-être se soutenir, si vous ne partiez d'un principe fondamental qui est absolument faux. Souvenez-vous du vieux proverbe: "Si vis pacem, para bellum" si vous désirez la paix, soyez prêt à la guerre. Votre théorie serait bonne si vous aviez le droit de considérer le genre humain

comme l'idéal de bonté, or c'est tout le contraire qu'il faut penser! Et puis, quelque paradoxale que vous paraîtra ma réflexion, j'ajouterai que ce perfectionnement à outrance des moyens de destruction est encore un gage puissant de paix et de tranquillité.

A mesure que s'augmentent les effectifs de guerre, plus les armes deviennent meurtrières plus les responsabilités se font grandes. Les chefs d'Etat s'arrêtent rêveurs sur le seuil du redoutable abîme, frémissants d'angoisse à la pensée d'assumer devant l'histoire de si redoutables aléas. Perfectionnons donc de plus en plus les engins déjà si terribles que nous possédons et nous arriverons certainement à rendre tout contact impossible.

Cette digression m'a entraîné un peu loin de mon sujet, mais j'ai tenu à ouvrir

A cette époque qui n'est pourtant pas extrêmement éloignée de nous, les belligérants s'avançaient les uns contre les autres à quelques centaines de mètres, et sauf de rares exceptions, l'arme blanche, sabre ou baïonnette, avait le dernier mot dans ces collisions où le corps à corps devenait inévitable. Le fusil à pierre, lourd, massif, d'un maniement difficile et qui ne se chargeait qu'après l'exécution de manœuvres compliquées, fut cependant le moyen d'attaque et de défense de ces grognards, qui portèrent aux quatre coins de l'Europe terrorisée, la renommée du César moderne.

Pour charger leurs fusils, les soldats de la Révolution et de l'Empire, déchiraient d'abord avec les dents un petit sachet de poudre qu'ils versaient dans le canon, ils poussaient ensuite une bourre pour la



cette parenthèse pour tenter de démontrer que la marche en avant dans la création des armes de combat est une nécessité du siècle et peut-être le plus sûr moyen de résoudre le merveilleux problème de la Concorde universelle.

L'épopée Napoléonienne nous a offert en spectacle, les batailles les plus meurtrières que l'Histoire ait eu à enregistrer, et on se demande avec anxiété quels en eussent été les résultats, si le grand Empereur avait eu à sa disposition les terribles engins que nous possédons aujourd'hui.

maintenir, et glissaient une balle sur la bourre; quelques grains de poudre dans la lumière étaient nécessaire pour s'enflammer au contact du silex, et le coup partait... ou ne partait pas. En ce temps-là on était loin des feux à répétition.

Sous la Restauration, la pierre fut supprimée et on s'avisa de placer sur une cheminée en communication avec la poudre, une capsule au fulminate; mais la capsule est de maniement incommode, échappe aux doigts transis et cause des déceptions. C'est alors en 1827, que Brunel, arquebusier à la mode, conçut le plan de la première cartouche, c'est-à-dire la réunion intime des différentes parties de la charge.

Tout est réuni dans une enveloppe de

papier, la balle coiffée d'une rondelle de liège creusée d'un logement pour la capsule, le tout dans un étui collé.

En 1840 on reprend le système de la capsule indépendante, mais les bords sont entaillés et crénelés, de façon à ce qu'elle ne glisse pas entre les doigts.

La balle, de ronde qu'elle était, devient cylindro conique et présente à l'arrière une cuvette destinée sous l'expansion des gaz à produire un forçement dans le canon. Mais il faut tenir compte de la déflagration et trouver l'obturateur hermétique qui protégera le visage du tireur. C'est l'Allemagne qui résout le problème en 1841, avec le fusil Dreyse. A ce moment la cartouche est complète, elle contient tout, elle est enveloppée de papier et recouverte d'une gaze de soie, elle se consume entièrement, mais elle craint l'humidité, et encrasse l'arme, de plus elle rate fréquemment. C'est cette cartouche qu'employèrent les Allemands en 1870.

Les Français avaient le chassepot, dont la cartouche également combustible, est entourée de papier graissé et ne craint pas l'humidité. Toutefois l'encrassage subsiste.

Enfin, avec le fusil Gras, en 1874, nous arrivons au culot métallique avec une cartouche plus longue, plus étroite, et par conséquent à une portée et à une pénétration supérieures.

Le summum sembla réalisé avec la cartouche Lebel en 1886, qui est construite sur le principe suivant: "C'est une balle de 15 grammes, cylindro conique en plomb et antimoine avec chemise de nickel ou de maillechort; 2 ou 3 grammes de poudre sans fumée, n'encrassant pas l'arme, un étui en laiton serré autour d'une balle, une amorce engagée dans le culot et un couvre amorce destinée à protéger le fulminate contre l'humidité. Une couche de vernis

laqué rend le culot imperméable.

Depuis son invention la cartouche a subi des modifications, notamment en ce qui concerne la balle dont on a augmenté la portée. Le dernier modèle D, n'a pas encore résolu au point de vue balistique, le problème de la force de pénétration par la tension de la trajectoire, et on parle sérieusement de la remplacer par la balle Derguesse, dont les essais ont été des plus concluants.

Changer l'arme complètement, aurait représenté la formidable dépense de 600 millions! on comprendra qu'une nation hésite devant un pareil chiffre, mais la balle Derguesse s'adaptant au modèle actuel, déterminera des avantages appréciables avec une dépense relativement restreinte.

La nouvelle balle ne produira aucune dégradation dans le canon et sa force de pénétration sera nettement supérieure à la balle D. A 1000 mètres, elle traverse des plaques de blindage qui formaient protection à 600 mètres contre la balle précédente. Des murs en brique et en meulière sont traversés de part en part; des mannequins placés derrière des remparts de sacs chargés de terre sont criblés de balles. Le tir est donc plus meurtrier; et partant plus efficace qu'avec la balle Lebel.

Allons! les prochaines guerres nous réservent d'impressionnantes surprises, mais à quoi pourra-t-on arriver, si les progrès de la "civilisation", se poursuivent encore pendant quelques années?

— 0 —



LE CANAL DE SUEZ

UNE ligne jaunâtre à l'horizon, limite imprécise, dans la brume du matin, entre l'eau et la terre: c'est l'Égypte. On l'a cherchée longtemps pour atterrir; aucun relief du sol ne la décèle au navigateur. Elle ne lui apparaît pas comme elle est apparue sous la nuée de feu du poète :

L'Égypte!—Elle étalait, toute blonde d'é-
[pis,
Ses champs, bariolés comme un riche ta-
[pis,
Plaines que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le
[sable ardent
Se disputent l'Égypte; elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

L'Égypte "présent du Nil", laborieuse et riche, convoitée par tous les peuples et dans tous les temps, se laisse à peine deviner derrière la façade de sable qu'elle présente, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. Si on la sait et on la sent proche, ce n'est pas Port-Saïd, où tous les navires qui traversent le canal s'arrêtent, qui peut la révéler. Les fleuves créent les villes aux points caractéristiques ou singuliers de leur cours. Le canal

de Suez, fleuve artificiel, a créé Port-Saïd, ville artificielle comme lui. C'est une gare de bifurcation, une gare de la circulation maritime, où tout a été établi pour les bateaux qui passent. La seule originalité vient de la multiplicité des échantillons de races humaines juxtaposées. L'Europe, l'Europe méridionale et orientale surtout, la moitié occidentale de l'Asie, presque toute l'Afrique sont représentées à Port-Saïd. Des Français, des Anglais et des Allemands, en petit nombre, dans les situations les plus élevées; beaucoup d'Italiens, de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, d'Arabes; des fellahs au teint de cuivre; des nègres de toutes les espèces et de toutes les nuances de peau; beaucoup de maisons de commerce honorables et pas mal d'établissements louches; tout ce qu'il faut pour exploiter le voyageur, dans l'acception la meilleure et la pire du mot, tel est Port-Saïd, la première escale des courriers de Chine.

C'est l'entrée même du canal de Suez. Pendant plusieurs heures, lentement, à la vitesse réglementaire très réduite, le bateau va avancer dans le canal, au milieu d'un désert de sable. Il paraît bien naturel et bien simple aujourd'hui qu'on ait coupé cette langue de terre qui rattachait



LE CANAL DE SUEZ

L'Afrique à l'Asie, mais qui, en fait, sépare deux mondes, le monde européen, dans lequel la côte septentrionale de l'Afrique et l'Asie méditerranéenne sont comprises, et le monde asiatique des Indes et de l'Extrême-Orient. Le canal de Suez les a réunis. Le creusement du canal n'a pas été pourtant une entreprise banale, et il a fallu à ceux qui l'ont menée à bien, avec beaucoup de science, avec des moyens puissants, une clairvoyance et une ténacité peu communes. La construction du canal de Suez est une victoire de l'homme sur la nature, et c'est une victoire française. Un grand peuple peut avoir dans le monde des succès de divers ordres qui tous concourent pour une part à sa grandeur. Avoir fait le canal de Suez ne contribua pas peu au renom de la France et, par là, à sa prospérité. On va aux victorieux.

Pourquoi faut-il que la période des défaites soit venue, et que l'une d'elles ait été subie sur le terrain même où nous avions triomphé à Suez? L'abandon des travaux de Panama a fait autant de mal à la réputation des Français que le creusement du canal de Suez lui avait fait de bien. Pour une nation, se laisser battre à la guerre, ne pas agir quand ses intérêts et ses droits les plus certains sont en jeu, échouer dans de grandes entreprises pour avoir mal calculé ses moyens d'action ou son crédit, pour s'être mal organisée ou avoir manqué d'énergie, reculer devant l'injonction et la menace brutale d'une rivale,— tout cela constitue des défaites réelles, dangereuses par leurs conséquences, et dont l'effet persiste tant que des succès, réels aussi, ne les ont pas effacées ou tout au moins atténuées. Les vaines manifestations, où l'amour-propre national et les vanités individuelles seules trouvent leur compte, n'y changent malheu-

reusement rien.

Ce qui a fait de tout temps le prix de l'Egypte, ce n'est pas sa valeur propre, quelque grande qu'elle soit, c'est son admirable position, au point de jonction et de passage des routes de tout le vieux continent, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il est difficile de dire si elle a perdu ou gagné, à ce point de vue, au percement du canal de Suez. Il ne semble pas qu'elle puisse avoir perdu, puisque le canal est sous sa dépendance: qui tient l'Egypte tient le canal, et réciproquement. Aussi ne peut-on que déplorer l'aveuglement de ceux qui, partisans d'une France grande, agissante, jouant dans le monde le rôle que son histoire et son génie lui assignent, ont contribué à faire repousser, en 1882, la solution de la crise égyptienne que le ministère de Freycinet proposait. Parce qu'ils n'avaient pas la combinaison meilleure, la seule vraiment bonne peut-être, d'une occupation à deux de l'Egypte, les amis de Gambetta combattirent le compromis qui abandonnait la vallée du Nil aux troupes anglaises, mais confiait la garde du canal de Suez à une division de l'armée française. Ils se rencontrèrent, pour faire rejeter le projet, avec les adversaires de toute intervention, avec les trembleurs, les "flasques", petits hommes qui, s'ils étaient maîtres du pays, réduiraient la France à leur taille. Si les soldats français avaient occupé le canal de Suez pendant que les Anglais occupaient Alexandrie et le Caire, nous étions à deux de jeu. Les possesseurs du Nil n'étaient pas plus maîtres de l'Egypte que les possesseurs du canal, et ils devaient s'entendre ensemble pour établir un état de choses permanent.

Au lieu de cela, c'est du soldat qui est au Caire que dépend le canal de Suez aujourd'hui. S'il ne nous a pas complète-

ment échappé quant à son exploitation, si le Président de la Compagnie et les principaux chefs de service sont Français, c'est que nos rivaux ont eu la sagesse de ne pas tenter d'aller jusqu'au bout de leur force, c'est que le service rendu, la grande œuvre accomplie par les constructeurs du canal profite encore à leurs descendants. Le souvenir du passé a, ici, quelque peu garanti le présent. Saurons-nous bientôt renouer l'avenir à ce passé glorieux, reprendre nos traditions d'initiative, de ténacité, de vaillance? Il le faut à tout prix, si nous ne voulons pas mourir ou accepter une déchéance pire que la mort.

Au sortir du canal, un temps d'arrêt devant Suez. La ville apparaît au loin, assez coquette, dans une couronne de verdure: une oasis entre le désert plat que le canal traverse et les montagnes arides de la mer Rouge. Au bord du canal sont les établissements de la Compagnie, les maisons d'habitation, les écoles, l'hôpital, beaux de propreté et d'ordre. Des enfants courent le long de la rive, à notre passage, en agitant de petits drapeaux tricolores. Cela réjouit les yeux et fait chaud au cœur.

La température de la mer Rouge, au mois de janvier, est très supportable. Nous la connaissons tout autre, en août.

Cette fois, nous la passons avec un vent frais qui progressivement croît en violence. Le second jour, la mer est devenue dure, plus agitée qu'on ne le croirait possible "a priori" dans ce long et étroit couloir. Il paraît qu'au contraire le gros temps n'y est pas chose rare. La plupart des passagers ont disparu du pont et de la salle à manger. La nuit, la mer grossit encore, et sur la passerelle où je suis allé, pour mon plaisir et mon éducation personnelle, rejoindre le commandant et le second obligés de veiller, on voit les vagues montant à l'assaut du navire, balayant son avant et lançant de gros embruns sur la passerelle. Malgré la toile qui la protège de tous côtés et malgré les précautions qu'on se prend de se défiler lorsque les paquets de mer sont trop gros, nous sommes mouillés des pieds à la tête. Nous trouvons un navire qui n'a pu lutter contre le temps, et s'est mis "à la cape". La manoeuvre inquiète le commandant et le second demande avec humeur ce que fait là "cet apôtre" au milieu de la route.

Avec le jour le vent et la mer mollissent; le bateau est toujours fortement secoué et nous ne reverrons nos compagnons de route qu'au calme du mouillage de Djibouti.





OBJETS D'ART et TABLEAUX

Dans les musées. Beaucoup d'objets authentiques et
beaucoup d'autres aussi Quelques farceurs

Par Touche-à-Tout

Il paraît qu'on a retrouvé la "Joconde", le fameux tableau de Léonard de Vinci volé au Musée du Louvre à Paris il y a deux ans ce qui fit tant de bruit à l'époque.

Je dis "il paraît" car, s'il faut vous l'avouer, ces allées et venues de tableaux qui se balladent tout comme de braves agents, ces vols et ces restitutions, tout cela me laisse quelque peu sceptique et je ne crois pas être le seul dans ce cas.

Je n'irai pas jusqu'à dire avec Shakespeare: "Much ado for nothing" et prétendre que la Joconde n'avait pas quitté sa place habituelle au Louvre mais où était-elle allée? On nous affirme que la jolie mystérieuse s'était—tout comme une jeune mariée—senti un peu de vague à l'âme et avait voulu faire une excursion dans le beau pays d'Italie, son berceau d'origine; du moment qu'on nous l'affirme, ça doit être vrai...

Enfin, la voici de retour au bercail... pardon à la muraille où les curieux vont

de nouveau affluer, pour la contempler, lui envoyer des baisers, lui "faire de l'œil" la trouver, les uns, vieillie et les autres, rajeunie, ce en quoi tout le monde peut-être aura tort... à moins d'avoir raison.

"Est-ce bien la Joconde? la vraie?" diront en effet avec angoisse ceux qui auront cru à sa fuite réelle et qui ne croiront pas aujourd'hui à son retour sincère!

Les uns affirmeront:

—C'est bien elle! Elle est authentique...

—Que toc, répondront les incrédules.

—Bah! si elle est fausse, elle n'en tiendra pas moins sa place et ce n'est pas cela qui fera baisser le prix des loyers, opineront quantité de "je m'enfichistes" beaucoup plus pratiques et au nombre desquels je me proclame sans vergogne, dût cet article m'attirer les foudres de tous les snobs venus et à venir et me faire traiter par eux de philistin rétrograde...

Et puis, après tout, la vraie était pas mal antique, si celle-là est "en toc", ça la

rajeunira et elle sera, de plus, en bonne compagnie.

✱

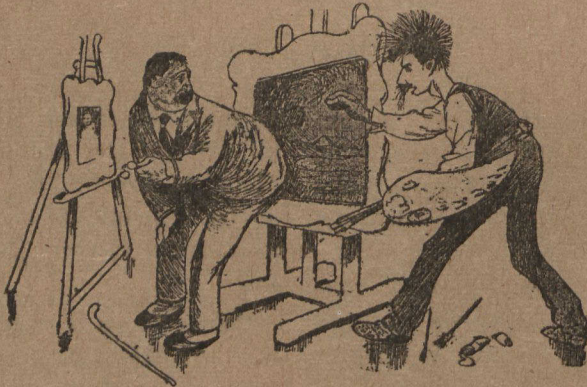
Il ne faut pas croire, en effet, que les Musées dont s'enorgueillissent les grandes villes ne contiennent que des raretés d'une valeur aussi indiscutable que leur origine. Tant s'en faut!

A propos de la susdite Joconde, quelques personnes, possédant des copies du chef-d'œuvre disparu, ont supplié qu'on acceptât leur tableau, aux lieu et place de la peinture célèbre. L'une d'elles ajoutait:

au Muséum d'Histoire naturelle. Du fin fond des campagnes arrivent les lettres les plus stupéfiantes. Des paysans offrent le veau sans tête ou la chèvre à cinq pattes qui vient de naître dans leur ferme, ou quelque autre monstruosité.

Dernièrement, un paysan irlandais écrivait au British Museum qu'il était prêt à céder un poulet conservé dans l'alcool, et qui avait une tête humaine. On refusa de faire cette emplette. Mais on voulut bien examiner le phénomène.

On se trouva simplement en face d'un poulet, dont l'organisme, pour une raison inconnue, avait négligé de sécréter la



“Je mets qui que ce soit au défi de prouver que ma Joconde n'est pas l'originale. Prenez-la donc et publiez que vous êtes rentré en possession du tableau volé. Je fais cette offre à titre gracieux, demandant seulement qu'une inscription sur le cadre commémore mon noble désintéressement”.

On pourrait jeter au panier ces lettres aussitôt reçues. Mais l'extrême conscience des conservateurs les conduit souvent au vain espoir de découvrir quelque chose d'intéressant. Et cela exige une grande dépense d'activité.

Semblable chose arrive quotidiennement

substance cornée qui forme le bec et les griffes.

Un éclat de rire traversa l'Allemagne, il y a quelques années, quand le conservateur du Musée de Munich reçut une lettre l'informant que son signataire pouvait disposer de la véritable pomme qu'Eve avait offerte à Adam. Elle avait été mordue en deux endroits. Le reste du fruit, pétrifié, était encore intact.

Le National Museum de Washington se vit proposer, il y a quelques années, le moulage de la tête de Lord Palmerston. Le correspondant ajoutait, comme preuve de l'authenticité du moulage: “Quelques

poils de la barbe du grand homme d'Etat sont restés fixés dans le plâtre. Je suis prêt à faire serment que ces poils ont poussé depuis que le masque est en ma possession''.

Il y a, à la Bibliothèque Nationale, dans la galerie des Médailles, un siège connu sous le nom de Trône du Roi Dagobert. Des centaines de personnes entrent dans la galerie, rien que pour voir ce trône qu'elles croient avoir été forgé par saint Eloi. On les affigerait beaucoup si on leur affirmait que ce n'est là qu'une légende.

Il se trouva même un jour une personne pour faire à l'Administration l'offre d'un second trône, "absolument identique". Et elle ajoutait: "Mon trône de Dagobert est tout pareil à celui de la galerie. Je pense que vous voyez d'ici l'immense avantage qu'il y aurait, pour votre Musée, à posséder en double cette pièce unique (sic).

Une des offres les plus naïves fut celle

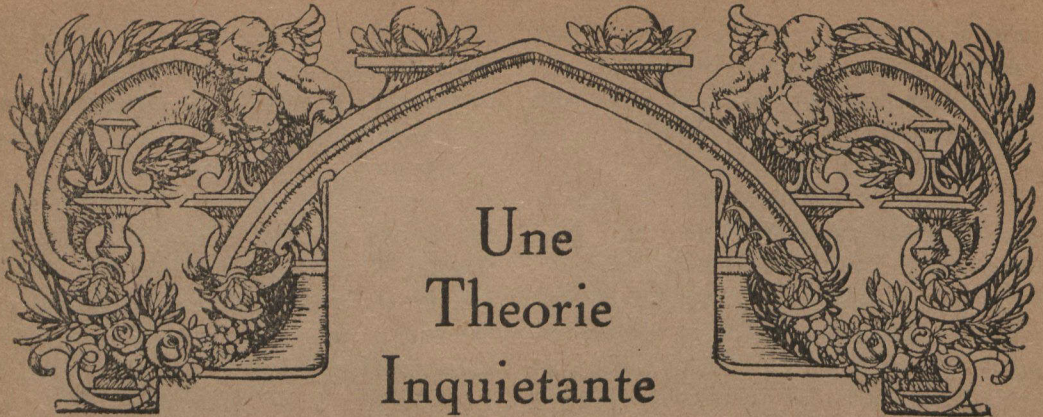
faite au British Museum d'un canon qui avait été coulé en l'an 4115 avant J.-C. Le possesseur de cette arme rarissime était un ancien épiciier qui avait fait un voyage en Egypte.

Ayant entendu dire qu'un canon avait été trouvé dans les sables, au cours des fouilles, il ne douta pas un seul instant que ce canon ne fut contemporain des constructeurs des Pyramides. Il se rendit chez l'antiquaire qui possédait l'arme. Et il développa à ce commerçant de si curieuses théories sur la fabrication de la poudre à canon, que l'antiquaire, par plaisanterie, fit marquer au poinçon, après le chiffre 4115, qui se trouvait sur la bouche à feu, les deux lettres "B. C." (Before Christus).

L'épiciier, ravi de voir ses théories confirmées, acheta la pièce. Depuis cette époque, il l'a vainement proposée à tous les musées d'Europe.

Et nunc erudimini...





— o —

La formation du système planétaire par la "Collision" et la "Capture"

— o —

Par A. Riou.

GALLIÉE écrivait un jour à son ami Kepler: "Combien je voudrais que vous fussiez à côté de moi en ce moment. Quels bons instants nous passerions ensemble. Depuis que je suis à Padoue, je suis en lutttes continuelles avec le principal professeur de philosophie de la ville, qui se refuse avec une frayeur des plus comique à examiner au travers de mes lunettes le plus petit comme le plus gros des astres du firmament!" Ce qui équivalait à dire qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre, pire aveugle que celui qui se refuse à voir.

Aujourd'hui encore, malgré tous les progrès de la science, certains savants se refusaient à adopter le système du professeur A. W. Bickerton en ce qui concerne la formation du système planétaire. Hypnotisés par les théories de Darwin, Laplace et lord Kelvin, ils se refusaient à envi-

sager la formation du soleil et des étoiles par le système des nébuleuses, que nous pourrions dénommer théorie de la collision et de la capture.

En principe, aucune de ces théories n'explique, ou même ne tend à expliquer la formation de la matière, elles fournissent simplement une explication raisonnable sur les conditions au cours desquelles auraient pu prendre naissance le soleil, la lune et les étoiles.

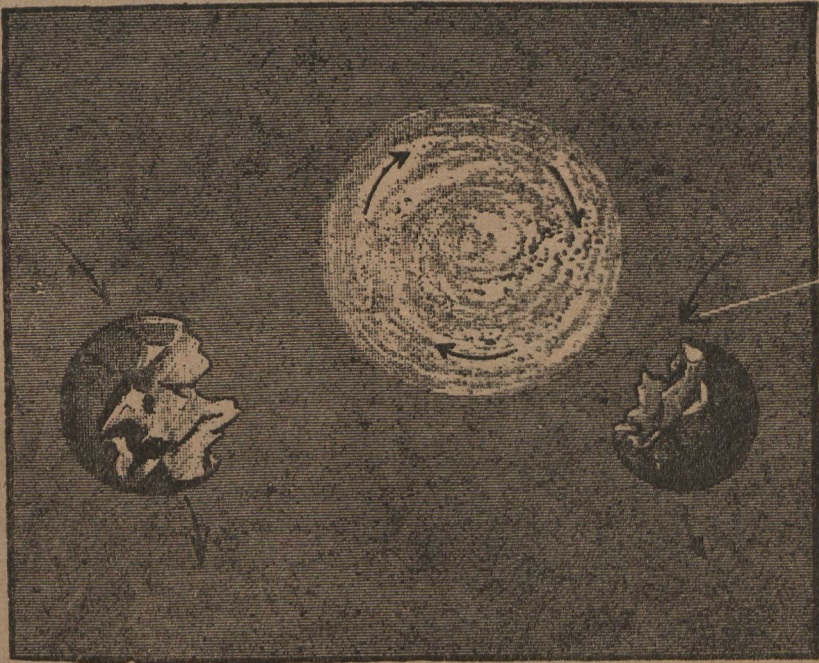
Si l'on en croit le professeur Lee, de Californie, le soleil a d'abord commencé à capturer les planètes qui lui servent de satellites et à leur tour ces planètes ont également saisi au passage d'autres étoiles. Celles-ci n'auraient pû être au début que des débris flottants dans l'espace comme des météores, lesquels se soudant les uns aux autres auraient progressivement augmenté leur volume, en s'attirant mu-

tuellement par le simple phénomène de la gravitation universelle.

Il est en effet prouvé en physique qu'un corps animé d'un mouvement de rotation déterminé, entraînera fatalement dans son orbite des corps plus légers. La démonstration pratique en est excessivement simple. On prend une sphère d'acier traversée en son milieu par un axe, lequel repose sur un mouvement d'horlogerie qui lui

de la sphère. Supposez cette dernière beaucoup plus grande et plus pesante, les balles de sureau subiront une loi attractive beaucoup plus considérable et viendront se coller contre la sphère, avec une adhérence en rapport avec son mouvement de giration.

Partant de ce principe, le professeur Bickerton, alors professeur de chimie à l'Université de Canterbury, (Nouvelle-



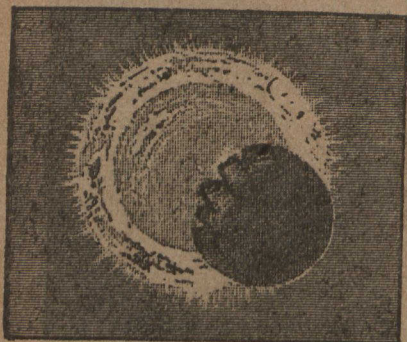
Détournés de leur course par suite d'un choc violent les deux corps brisés engendrent une nébuleuse qui subit forcément les lois de l'attraction.

imprime un mouvement giratoire très accentué. Il est de toute évidence, qu'un déplacement d'air proportionnel à la grosseur de la sphère se produira dans son ambiance intime. Lâchez alors près de l'appareil en mouvement des boules composées de mœlle de sureau, matière essentiellement légère, et vous verrez les boules dont s'agit, tourbillonner à toute allure autour

Zélande) proposa l'idée des collisions célestes. L'énoncé de cette théorie ne fit que soulever une tempête de rires dans les milieux astronomiques. Les savants crièrent à l'impossibilité, tout en déclarant que les collisions célestes n'étaient que des accidents, d'ailleurs extrêmement rares, et que c'était résoudre par l'"absurde" le problème de la formation successive. La

réponse du professeur Bickerton fut que les collisions célestes n'étaient nullement accidentelles et que loin d'être aussi rares qu'on voulait bien le dire, elles se produisaient au contraire très fréquemment dans l'espace. Il apporta à l'appui de ses dires, de nombreuses preuves, et se proposa si on voulait l'aider, à faire des démonstrations pratiques qui lui permettraient d'établir plus solidement ses théories.

Ce qui devait arriver arriva, M. Bickerton, ne faisait pas partie de la phalange des savants en vedette, c'était un inconnu réduit à travailler pour gagner sa vie, les rires s'accrochèrent et on sembla l'ignorer.



La partie brisée de chaque corps se transforme en gaz incandescents.

Cependant, depuis quelques années, certains astronomes consciencieux, exhumèrent les théories dédaignées par leurs devanciers; le modeste professeur fut invité à en faire la lecture et la démonstration et aujourd'hui elles semblent prendre place parmi les arguments décisifs, et offrent matière à des études approfondies comme à de sérieuses discussions.

Ce fut l'apparition en 1877 d'une nouvelle étoile dénommée "Le Cygne" qui fut la cause de la reprise d'une théorie

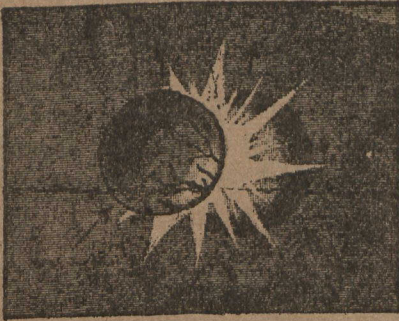
que l'on semblait avoir définitivement abandonnée. Les travaux du prof. Bickerton semblèrent alors donner lieu à des hypothèses plausibles et les savants s'y intéressèrent d'autant plus que les explications paraissaient devenir plus rares. Voici en deux mots sur quelles bases reposent les idées du savant astronome.

Il y a dans les espaces célestes, dit-il, sept fois autant d'étoiles ou de planètes obscures qu'il y en a de brillantes. D'après la gravitation universelle tout ce monde planétaire évolue dans l'espace à une allure plus moins rapide, et par conséquent, on se voit forcé d'admettre que des collisions sont inévitables. Que se passera-t-il lorsque deux corps semblables viendront à se rencontrer? Il se peut que pendant des centaines d'années ils aient pérégriné l'un autour de l'autre, mais par suite d'une dérivation il se peut aussi qu'ils arrivent à se couper dans un angle qui nécessitera leur rencontre comme par exemple deux boules de billard roulant sur un tapis autour d'un but. Il est évident que si nous tenons compte de leur vitesse et de leur force de propulsion, le choc sera terrible et qu'ils vont immédiatement se transformer en gaz incandescents, lesquels fusionneront ensemble et détermineront une nouvelle étoile ou "nébuleuse."

Si d'un autre côté, l'angle sous lequel seront placés les deux corps entrés en collision ne détermine qu'une fragmentation partielle et qu'un troisième corps s'en dégage, celui-ci sera également formé de gaz incandescents et sera isolé de ses parents; lui-même prendra une marche personnelle en tournant autour d'une étoile plus grande, et formera dans ces conditions une étoile nouvelle.

À la suite de semblable explosion dans les espaces célestes il ne faut pas s'ima-

giner que les astronomes pourront enregistrer immédiatement sur leurs cartes la naissance d'une constellation nouvelle. On sait que la lumière met des siècles à parcourir les distances colossales qui séparent les planètes de la terre, et dans ces



**Deux planètes obscures en marche l'une
Au moment du choc, l'énergie des deux
corps se confond.**

conditions, il nous sera impossible de déterminer d'une façon exacte le moment précis de la formation de l'astre nouveau.

Toutefois, il se passera quelque chose de bizarre entre ces trois corps séparés se mouvant dans l'espace, c'est qu'étant soumis tous les trois aux règles imperturbables de la gravitation universelle, le plus grand entraînera le plus petit. Il se produira donc ce phénomène assez curieux, c'est que les deux masses sombres plus ou moins brisées étant plus lourdes que la masse gazeuse incandescente, cette dernière flottera en équilibre entre les corps qui l'auront engendrée. Dans ces conditions, puisque la masse brillante ne peut rester immobile, elle opérera sa gravitation dans un mouvement giratoire en spirale.

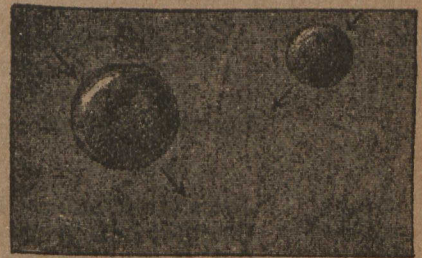
C'est de cette thèse que part l'assertion du professeur Bickerton, lequel prétend que la plupart des nébuleuses qui paraissent doubles, sont en réalité uniques, mais

doivent cette perspective de dualité au mouvement en spirale qui leur est propre. C'est ainsi qu'il prétend que la "Voie lactée" que nous ne pouvons apercevoir qu'à une distance énorme, ne serait en réalité qu'une nébuleuse animée d'un double mouvement de spirale donnant l'illusion d'une traînée d'étoiles lumineuses.

En étudiant la grande spirale nébuleuse d'Andromède, il est induit à penser que c'est là "un système stellaire dans un stage d'évolution beaucoup plus récent que la Voie Lactée", en d'autres termes il est porté à supposer que ce n'est qu'une masse de nébuleuses flamboyantes, aussi nombreuses sinon même plus nombreuses, que les étoiles qui brillent la nuit dans un ciel extrêmement pur.

Le spectroscopie viendrait appuyer cette opinion, car il appert que l'analyse de ces étoiles prouve qu'elles sont formées de différents corps dont la composition varie énormément. En conséquence Bickerton en conclut que ce ne peut être qu'un système stellaire en processus de formation.

Si les théories du prof. Bickerton ont mis un temps aussi long à se faire accrédi-



vers l'autre.

ter, il est de toute évidence qu'il y avait à cela une raison, et nous ne pouvons la trouver que dans la négligence coupable de certains astronomes, lesquels, de parti pris, négligeaient la chimie, la spectroscopie,

pie et la physique. A maintes reprises, Herbert Spencer s'est plu à démontrer le défaut de cet oubli volontaire, mais sans succès d'ailleurs et dans ces conditions on comprendra aisément avec quelle facilité tous ces savants avaient détourné la tête, devant les théories basées sur des sciences pour lesquelles ils n'affectaient qu'un dédain ridicule.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les déductions de Bickerton, c'est qu'il arrive à donner une explication plausible des faits qui jusqu'à ce jour étaient restés indéchiffrables. De plus, il appuie d'une façon absolue le système de Spencer, qui veut que les astres sans négliger leurs évo-

lutions constantes dans l'espace, ne cessent cependant pas de travailler à la formation d'un système planétaire nouveau, que nous ne parvenons à découvrir que peu à peu et partiellement.

Jusqu'à présent, il n'a pas été possible de mettre en doute les déductions de la théorie de Bickerton, échaffaudée minutieusement selon toutes les règles de la science et les plus récentes conceptions astronomiques. Il est de toute évidence que ces travaux lui font le plus grand honneur, car ils ont permis aux savants de faire un grand pas sur ce chemin de "l'Inconnu."

CHIMERE

Oh! trouver l'être pur qui mérite mon âme,
Celle dont la pensée ira toute vers moi;
Trouver l'être divin et la divine femme
En qui je placerais et ma vie et ma foi.

L'être qui comprendrait l'égoïste chimère
De ces vains compliments de l'infidélité,
Oh! trouver l'ange-femme aux baisers d'une mère
Ignorant pour son coeur l'inconstante beauté.

Je voudrais que cet être embelli par mon rêve
Comprenne la douceur de mon coeur amoureux...
Oui, je voudrais puiser dans ses yeux langoureux
Le bonheur de l'aimer sans espoir et sans trêve.

ERNEST MARTEL.

Montréal, 1913.

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse



A PROPOS D'ICEBERG

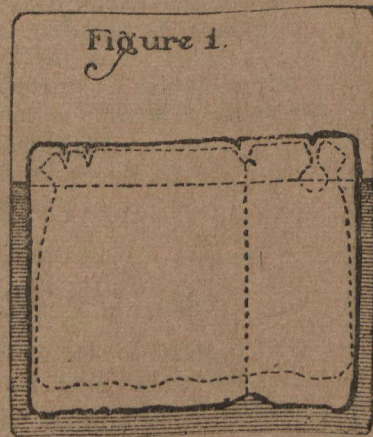
Pourquoi les iceberg sont dangereux

DE tous temps les glaces flottantes ou "icebergs" ont été considérées comme un des plus grands dangers pour la navigation, mais la terrible et toute récente catastrophe du "Titanic" a remis à l'ordre du jour cette question d'un intérêt poignant. Ce n'est pas sans un certain frisson d'angoisse, que le voyageur aperçoit du pont du paquebot, ces îles flottantes colossales qui forment autant d'écueils traîtres et sournois, et qui depuis des siècles, sont la cause de terribles accidents. Or chacun le sait, la ligne maritime qui relie le Canada au vieux continent est particulièrement fréquentée par les icebergs et partant extrêmement dangereuse à certaines périodes de l'année.

Cette question est donc d'actualité, aussi avons-nous cherché à nous documenter le plus possible sur les causes pour lesquelles les icebergs fréquentent plus particulièrement certains parages, et aussi sur les moments où les risques encourus par les voyageurs sont les plus nombreux.

Les icebergs ou glaces flottantes proviennent des glaciers polaires dont ils se détachent au moment de la débâcle et sont entraînés, selon l'endroit où ils se

trouvent être libérés, par des courants qui les font dériver dans certaines parties de l'Océan; en général jusqu'au 40e degré de latitude nord. La débâcle des glaces ne s'opère pas à époque fixe, elle est au con-



traire fort variable et soumise aux saisons et aux conditions atmosphériques. On sait que les glaces du pôle Sud sont beaucoup plus dangereuses que les glaces du pôle Nord.

Un éminent savant français, M. C. Janel, s'est complu à des études approfondies

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edt-Propriétaires,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

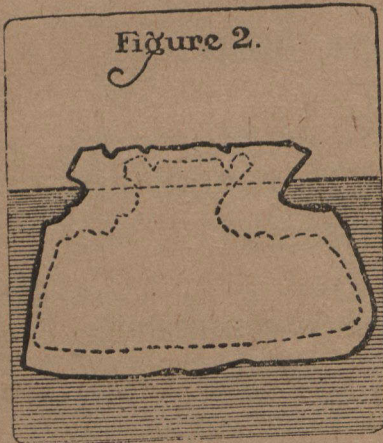
Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

dies sur ces gigantesques montagnes de glace, originaires du pôle Nord et du pôle Sud, et a présenté à ce sujet de très curieux commentaires dans certaines revues savantes d'Europe.

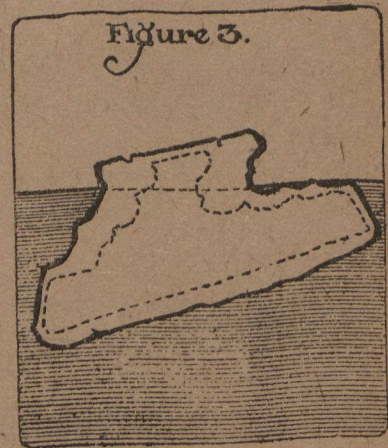


Nous nous permettrons simplement d'exposer une de ces théories, qui démontre péremptoirement que les icebergs sont d'autant plus dangereux qu'ils le paraissent moins, et que c'est au moment où ils semblent avoir dépouillé leur caractère offensif qu'ils sont en réalité le plus à craindre. Cet énoncé pourra paraître paradoxal à première vue, il n'en est pas moins scrupuleusement exact et sa démonstration permet de soutenir une thèse qui ne laissera pas d'être extrêmement profitable à tous les navigateurs.

M. Janel part de ce principe c'est que la fonte de l'iceberg parvenu en mer libre, ne s'effectue que suivant des règles données et plus à la surface qu'à l'intérieur d'où il conclut que si un capitaine de navire se fie simplement à la partie supérieure du glaçon, visible à l'œil, il court les plus grands risques, attendu qu'il pourra rencontrer à quelques mètres au-dessous du niveau de l'eau une véritable banquise, in-

visible et d'autant plus dangereuse.

Le volume de la partie visible d'un iceberg est parfois colossal, nous dit M. Janel, mais ce n'est rien en comparaison de la portion immergée qui peut être évaluée à neuf fois le volume extérieur; cette règle est basée sur la densité de l'eau de mer, par rapport au poids de l'iceberg. On comprendra facilement que la portion plongée dans le liquide et atteignant une profondeur neuf fois supérieure à celle de la surface libre se trouvera dans une ambiance dont la température variera très peu. Elle se désagrègera donc beaucoup plus lentement, et si elle remonte à la surface en vertu de la loi d'équilibre ce ne sera toujours que par affleurement. D'autre part, l'usure suivra la ligne horizontale et se produira de telle façon, que l'iceberg prendra la forme d'une proue de navire extrêmement coupante, susceptible de déterminer des déchirures graves à la coque des



vaisseaux avec lesquels elle se mettra en contact.

Généralement l'iceberg au moment où il se détache du glacier polaire, affecte une forme prismatique, mais après avoir

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

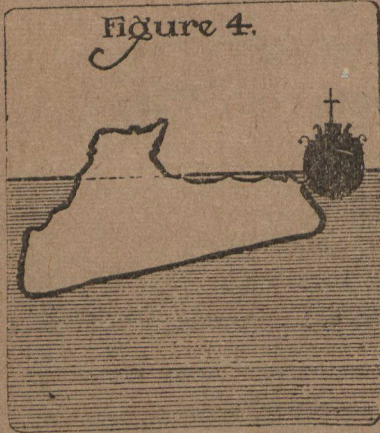
Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: M.M. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boui. St-Laurent, Montréal.

flotté et avoir subi l'action des courants, il est évident que sa masse subit des transformations successives et celle que nous venons de signaler est une des phases sur



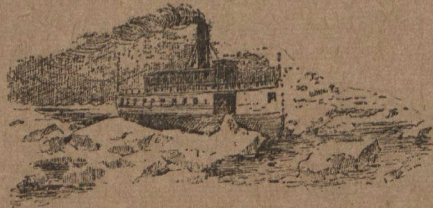
lesquelles l'attention doit plus particulièrement se porter.

Il peut cependant arriver que la partie postérieure subisse une déperdition à peu près égale à la partie supérieure; cela tient

à la température de certains fonds et aussi aux chocs répétés des vagues et des ressacs. Il arrive dans ces conditions qu'il se produit dans le glaçon des gorges assez profondes qui montent jusqu'à la partie supérieure et qui nuisent à son équilibre, en font un récif flottant, qui roule, tangue, et par là même devient on ne peut plus dangereux.

Nous donnons ici à nos lecteurs dans les gravures annexées à cet article, le processus habituel suivi par les icebergs, selon les données scientifiques et les calculs de M. Janel, on se rendra compte dans la figure 4, des dangers encourus par un navire qui heurterait à pleine allure une banquise sous-marine de cette envergure.

De tout ce que nous venons de dire, il est possible de tirer la conclusion suivante, c'est que l'attention des navigateurs doit se porter non seulement sur la partie de la masse flottante qui apparaît au-dessus de l'eau, mais surtout sur la surface immergée, qui huit fois sur dix, sera la cause déterminante des pires catastrophes.





LES OISEAUX ARCHITECTES

Construction de Maisons de Plaisance

LES curieux oiseaux dont nous allons parler, en outre de leurs nids ordinaires, construisent des édifices que l'on ne saurait mieux comparer qu'à des villas, à des maisons de plaisance, où les voisins viennent se réunir pour "potiner" et causer de choses et d'autres.

Plusieurs d'entre eux poussent même le luxe jusqu'à orner l'entrée de leurs villas d'ornements divers qui doivent les faire considérer comme de vrais collectionneurs, amoureux d'objets brillants. Ces faits, quelques bizarres qu'ils paraissent, sont rigoureusement exacts.



Le Chlamydère tacheté se construit des berceaux de plaisance, dont il orne l'entrée d'une manière fort singulière, et dont les dimensions peuvent atteindre un mètre de longueur.

L'intelligence inventive et réfléchie de cette espèce se manifeste dans l'édifice tout entier et dans la décoration, et surtout dans la manière dont les pierres sont disposées dans la construction, probablement pour que les herbes qui en relient la charpente ne puissent se désunir.

Des rangées de pierres, partant de l'entrée du berceau, s'en vont en divergeant de chaque côté, de manière à former un

petit sentier qui est le même aux deux bouts de la tonnelle. Au centre de l'avenue, à l'entrée du portique, s'élève une immense collection de matériaux de toute espèce, servant à décorer la place; ce sont des coquillages, des plumés, des crânes, des os de petits mammifères, etc., arrangement qui se répète à l'autre entrée.

Dans quelques-uns des plus grands berceaux, oeuvre évidemment de plusieurs années, il y a à chaque entrée plus d'un demi-boisseau de ces ornements.

On trouve souvent ces constructions à une distance considérable des rivières. Ce n'est cependant que sur les bords des courants que les petits architectes peuvent se procurer les coquillages et les petits cailloux ronds qu'ils emploient; jugez par conséquent des efforts et du travail qu'exigent leurs collections.

Comme ces oiseaux se nourrissent presque exclusivement de graines et de fruits, les coquillages et les os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs édifices; d'ailleurs ils ne prennent que ceux que le soleil a parfaitement blanchis ou que les naturels ont fait cuire, et qui, par suite, sont devenus blancs.

Encore plus remarquable est l'Amblyornis de la Nouvelle-Guinée, qui vit dans les

forêts vierges des monts Arfak.

En traversant une magnifique forêt située à 500 pieds environ d'altitude, un touriste se trouva tout à coup en présence d'une petite cabane précédée d'une sorte de pelouse parsemée de fleurs. Il recommanda à ses hommes de respecter cette petite construction qu'il revint observer à loisir et dont il prit un croquis très exact. Malheureusement, il ne parvint pas à savoir si la cabane était commune à plusieurs ménages, si elle était l'oeuvre d'un seul individu, ou du mâle et de la femelle travaillant ensemble; mais il recueillit de précieux renseignements sur la méthode que suit l'Amblyornis dans sa construction.

D'après ce qu'il a vu de ses propres yeux, comme d'après ce que lui ont rapporté les indigènes, l'Amblyornis choisit une petite clairière, au sol parfaitement uni, au centre de laquelle se dresse un arbrisseau de 4 pieds de hauteur environ.

Autour de cet arbrisseau l'oiseau entasse une certaine quantité de mousse;

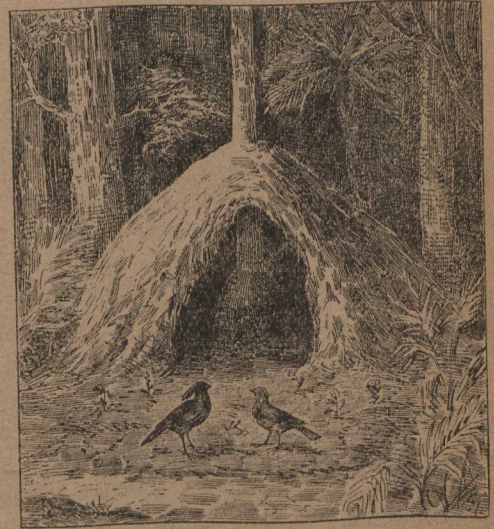


Maison de plaisance du Chalmydère tacheté.

puis il enfonce dans le sol, en les inclinant, des rameaux qui continuent à végéter et qui gardent leur verdure pendant assez longtemps, et sont assez rapprochés l'un de l'autre pour former les parois

d'une hutte conique.

Sur un côté ils s'écartent légèrement pour laisser une ouverture donnant accès dans la cabane et, en avant de cette porte, s'étend une belle pelouse faite de mousse soigneusement rapportée.



Cabane de l'Amblyornis (Oiseau-jardinier) de la Nouvelle-Guinée. Devant la porte l'oiseau établit une pelouse de mousse émaillée de fleurs.

Les éléments de cette pelouse, l'oiseau va les chercher touffe par touffe à une certaine distance, et il les débarrasse avec son bec de toute pierre, de tout morceau de bois, de toute herbe étrangère qui en altérerait la netteté. Puis, sur ce tapis de verdure, l'Amblyornis sème des fruits violets de "Garcinia" et des fleurs de "Vaccinium" qu'il va cueillir aux environs et qu'il renouvelle aussitôt qu'ils sont flétris.

En un mot, il dessine devant sa cabane un véritable parterre et l'entretient avec un zèle qui justifie pleinement le nom de Tukanbokan (oiseau-jardinier) que donnent à l'Amblyornis les chasseurs malais.



La Fabrication des Couteaux et des Ciseaux

Un coup d'oeil sur les industries utiles

Par A. Riou.

Il est un fait absolument indéniable, c'est que dans la vie ordinaire, tout le monde s'occupe, en général, des industries qui ont pour objet de créer et de répandre les objets d'art et de luxe. A celles-là vont toutes les sympathies, tous les intérêts, on se presse dans les galeries qui exposeront les figurines de Sèvres, les bibelots de Saxe, les bronzes de Barbedienne, les émaux de X et les mosaïques de Z, mais on s'inquiètera fort peu de cette industrie spéciale qui est chargée de nous fournir les premiers éléments de la vie ordinaire.

Quel est donc le mondain qui acceptera de pénétrer dans les ateliers où se confectionnent les objets vulgaires nécessaires cependant au ménage, où l'élégante qui acceptera de s'initier aux mystères compliqués de la création d'un ustensile de cuisine. Et pourtant, pour aussi vulgaires qu'ils soient, ces objets ne sont-ils pas de

première nécessité, et la marmite dans laquelle se cuit le pot au feu n'est-elle pas plus utile que la fine coupe de cristal dans laquelle se dessèchent quelques fleurs rares.

Evidemment il y a là une question de snobisme à laquelle nous ne devons pas nous arrêter, mais il n'en est pas moins vrai que les gens intelligents doivent être les premiers à reconnaître que certaines industries ont un droit acquis dans la classification des choses dites "utiles" et que par là même elles ne doivent nullement être négligées et bien au contraire elles doivent être mises en vedette et connues de tous.

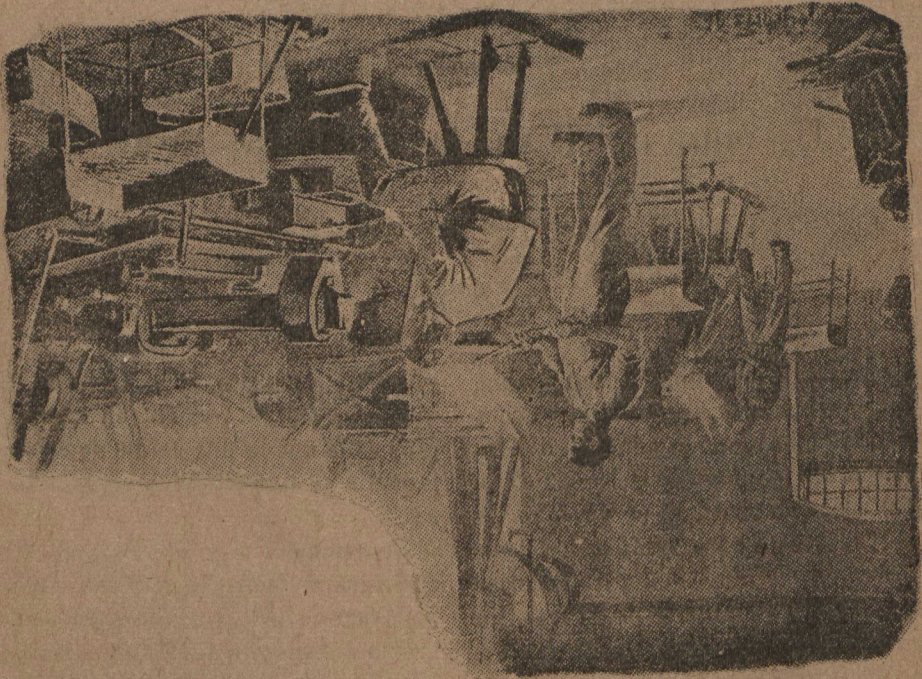
Qu'y a-t-il en effet de plus commun dans la vie que le couteau, plus ou moins luxueux que nous manions tous les jours à l'heure des repas, ou la paire de ciseaux qui trône aussi bien sur le bureau du journaliste que sur l'établi de l'humble

couturière. Et pourtant combien peu nombreux sont les gens qui pourraient nous expliquer par quelles métamorphoses successives sont passés ces deux objets avant de rendre les éminents services qui les rendent indispensables dans la vie ordinaire.

En fait d'industrie, la fabrication des objets usuels est peut-être ce qui peut nous causer le plus d'étonnement. On sera

Comment se fait l'aiguille, comment se fait l'épingle, et pourquoi le pêcheur a-t-il pour quelques centins plusieurs de ces hameçons qui sont à eux seuls une merveille d'ingéniosité, de finesse et de solidité?

Dans ce même ordre d'idée nous étudierons aujourd'hui la confection des couteaux et des ciseaux, et nous verrons dans quelles conditions ces objets de première



Forage et estampage des lames au marteau-pilon.

moins surpris de la perfection de certaines machines ou de certains instruments d'un prix considérable, parce que l'esprit en même temps qu'il les apprécie, soupèse avec facilité la somme de travail et de connaissance qu'il a fallu dépenser pour les obtenir.

Mais alors, descendons vers les menus accessoires de l'existence quotidienne et nous nous sentirons pris d'effarement.

nécessité peuvent arriver dans les mains du consommateur après avoir fait vivre une masse énorme de travailleurs tout en ne se vendant que quelques sous.

Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, les couteaux à \$8 ou \$10 la douzaine, et pour servir d'exemple à la théorie émise plus haut, nous nous occuperons des articles dits "à bon marché". Nous prendrons par exemple le couteau ordi

naire du paysan, ce couteau si commun dans la poche des "habitants" Canadiens, dont chacun se sert à chaque minute de la journée, ainsi que le ciseau très vulgaire en usage dans tous les ménages ouvriers. C'est à peine, et on le sait, si ces articles sont vendus plus de 20 ou 25 cents et parfois même bien moins cher. Comment peut-on arriver à produire à aussi bon marché!

Je répondrai par un seul mot: "la division du travail". C'est là le seul, l'unique secret de la manufacture économique, car, si le même ouvrier devait ébaucher et finir ce qui en fait lui passe toujours sous la même forme entre les mains, mille choses auxquelles nous sommes habitués seraient raient pour des raretés.

Plus que dans tout autre ouvrage la fa- considérées comme des raretés. du travail. Certains ouvriers n'ont fait et ne feront pendant toute leur vie que de tremper des pièces pendant que d'autres les auront découpées. Ne leur demandez pas autre chose, ils seraient incapables de vous satisfaire.

Entrons si vous le voulez dans une de ces immenses usines de Langres ou de Châtelleraut et voyons rapidement comment on arrive à fabriquer aussi rapidement les couteaux et pour un prix aussi modique.

D'abord nous remarquerons que l'acier destiné à la fabrication arrive à l'usine à l'état de billes. Ces billes sont des lamelles de métal ayant de 4 à 5 verges de longueur, un pouce de largeur environ sur un demi pouce d'épaisseur. Dès l'arrivée des billes les catégories et les classifications s'établissent. D'abord la fabrication à la main dans laquelle la bille est coupée de longueur et le morceau d'acier à obtenir est mis à la forge.

L'ouvrier s'en empare immédiatement et passe sur l'enclume et de suite lui don-

ne grossièrement la forme qu'il est destiné à avoir. La lame notamment est aplatie jusqu'à l'embase, de la mître ou garde qui permet de poser le couteau de table sans que la lame touche la nappe. L'autre extrémité, celle qui pénètre dans le manche, se nomme la soie. Les ouvriers se montrent d'une rare habileté. En quelques coups de marteaux la lame est prête à être attaquée à la lime et à la meule, opérations que nous verrons par la suite.

En ce qui concerne la mécanique le travail est plus grossier, mais il comporte toujours le découpage de l'acier qui, une fois porté au rouge est passé à la forge. Toutefois là au lieu de le marteler on pose le morceau d'acier dans une matrice et un lourd marteau pilon accomplit d'un seul coup le travail préalable qui aurait demandé un certain temps au forgeron soit la lame, la mître et la soie.

À partir de ce moment le travail devient le même avec plus ou moins de fini. Une fois ébauchées, les lames tombent dans un bac et sont transportées à l'ébarbeur par des manoeuvres. Celui-ci à l'aide d'une forte râpe enlève les bavures de la lame et ramène la mître à ses dimensions normales. Avec quelques coups de lime on arrive au degré voulu, puis les lames recommencent un nouveau voyage et s'en vont chez le marqueur. De la marque, elles s'acheminent vers les meules qui se subdivisent en nombreuses catégories depuis les plus dures jusqu'aux plus douces. De là elles sortiront prêtes à être montées.

Lorsqu'elles le seront, elles passeront encore sous d'autres meules les plus importantes, mais aussi les plus délicates, les "les meules de grès". Il est bon à ce sujet d'ouvrir une parenthèse, car le rôle de cette meule dans la coutellerie est considérable. Extrêmement friable et par conséquent cassante elle présente de sérieux

dangers pour l'ouvrier qui les actionne. En conséquence, dans le but de diminuer ses risques, le patron laisse l'ouvrier libre de faire son choix. La meule doit être épaisse et robuste car elle s'use rapidement et dans ces conditions elle demande à être assez fréquemment remplacée. De plus, elle ne doit présenter ni paille, ni point faible, car un éclatement est toujours à redouter et c'est un accident qui peut entraîner de véritables désastres. Une fois sa meule choisie, l'ouvrier en accepte toute la responsabilité et la monte lui-même de façon à s'assurer le maximum de garanties.

C'est avec cette meule que l'ouvrier procède à "l'emouture" de la lame. Travail pénible s'il en est qui affecte des formes spéciales suivant les conditions de travail de l'usine. Pour les machines mues à la vapeur où l'on se sert de meules épaisses, la pierre est enfermée dans une sorte de cage en fer, ce n'est que sur la partie apparente que l'ouvrier applique la planche contenant la lame; dans ces conditions l'ouvrier travaille assis ou plutôt à cheval sur un espèce d'escabeau en pente qui le pousse en quelque sorte vers la meule et fait que le poids de son corps s'ajoute à la force de ses bras pour appuyer la lame contre le grès.

Dans les usines plus anciennes qui sont de véritables moulins ou tout fonctionne par des chutes d'eau les ouvriers ont adopté une posture différente. Ils se servent de grandes meules à demi enfoncées dans le plancher de l'atelier et tournant au-dessus d'un courant d'eau où elles se mouillent constamment. Des planches horizontales découpées en plats à barbe à l'extrémité aboutissent au sommet des meules. L'ouvrier se couche à plat ventre tout de son long sur la planche le haut du corps surplombant la meule et c'est dans cette posi-

tion qu'il travaille pendant une journée entière.

Comme il n'existe naturellement dans ces ateliers aucun chauffage, les couteliers ont adopté un système qui ne manque pas de pittoresque.

Chaque ouvrier possède un chien dont la fonction est des plus surprenante. Sitôt qu'il est étendu l'homme siffle son chien du moins au début de son dressage, et l'animal vient se coucher sur les jambes et le dos de l'ouvrier pour lui tenir chaud, plus tard il prend sa place de son propre mouvement. Il n'y a pas pour cela de chiens spéciaux tous sont bons, pourvu toutefois qu'ils aient le dévouement nécessaire pour rester en place aussi longtemps qu'il le faut. Ces animaux s'habituent très vite à ce que l'on attend d'eux, font preuve d'une constance extraordinaire, témoignent une amitié inébranlable à leur maître et ont la conscience de leur utilité. Manque-t-il des chiens? Sur un ordre ils iront réchauffer tour à tour les ouvriers qui en auront besoin, sans songer à s'en aller promener comme les portes toujours ouvertes les y engageraient. Pas de batailles non plus, le chien du coutelier est un chien sérieux et complaisant.

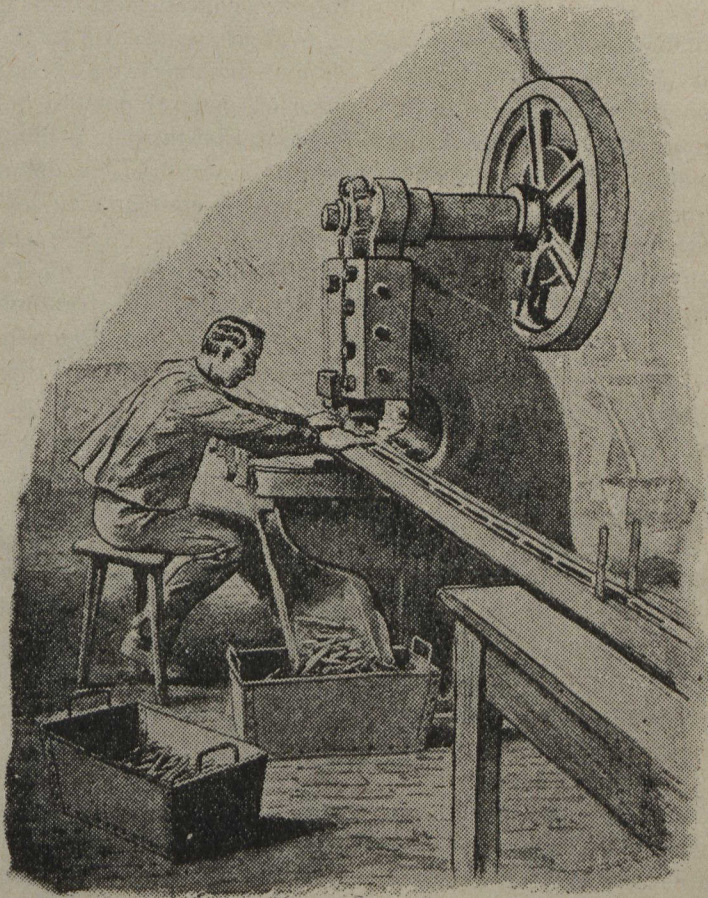
C'est un dur métier pour un ouvrier que celui qui consiste à tenir ferme toute la journée contre une meule mouillée une lame ébauchée. L'eau jaillit de toutes part et les éclaboussures continuelles ont tôt fait de le tremper complètement. Et pourtant le coutelier est un philosophe content de son sort, d'allures très libres, qui aime son travail mais qui ne l'admet cependant qu'avec certaines conditions sur lesquelles il ne transige jamais.

La lame est aiguisée sur deux faces, il faut maintenant perfectionner le dos et la mître. Ce sera le travail de la meule d'émeri, là plus d'eau, du feu, l'ouvrier tra-

vaille au milieu de gerbes d'étincelles.

Le couteau s'achève, il ne reste plus qu'à le tremper et à le monter. La trempe est le coin le plus sale de l'atelier, l'huile y joue un rôle prépondérant et comme bien on pense c'est là une cause du peu de

nacre, dans lequel la lame sera fixée au moyen de résine. Le couteau terminé passe au polissage qui s'obtient au moyen de meules, garnies de drap, de feutre, et de matières molles, puis s'achève à la peau et à la sciure de bois.



Découpage des lames.

propreté qui règne dans cet endroit. Une fois la lame rougie sur un grill spécial, elle est plongée dans un baquet d'huile et prend une flexibilité qui lui est indispensable.

De là elle est envoyée au monteur qui prépare le manche en ébène, en os ou en

Je note au passage les incrusteurs qui garnissent les manches des couteaux de poches de cuivre, d'émail, d'os ou de nacre, les peintres qui les enluminent, les graveurs qui impriment les devises sur les lames, devises rédigées dans toutes les langues car en France se fabriquent aussi

bien les "navajahs" espagnols que les "flissahs" arabes.

Tous ces métiers si bizarrement exercés ne donnent qu'une physionomie incomplète de l'industrie coutelière. Ce qu'il faut connaître, c'est la constitution qui régit ces travailleurs et qui est toute particulière.

En parlant d'usines, de manufactures, on est quelquefois dans le vrai. Il existe en effet, surtout à l'étranger, des établissements de ce genre où le patron dirige des ouvriers, et emploie des hommes qu'il rétribue. A Thiers, centre des plus importants pour la coutellerie, c'est tout le contraire. Chaque ouvrier travaille littéralement pour son compte, sauf quelques exceptions. Il y a bien de vastes bâtiments qu'on prendrait pour des usines ou des manufactures, mais l'organisation intérieure en diffère totalement. Le chef d'industrie, l'usinier, si l'on veut, possède bien des marques de fabrique ainsi que les bâtiments dans lesquels on opère, mais c'est plutôt un négociant qu'un industriel. Les ouvriers qu'il a chez lui, qui se servent de ses meules le payent! Ce sont ses locataires, et il n'est nullement étonnant de voir un homme qui a loué une place de meule, apporter, même dans une grande maison, faisant beaucoup d'affaires, de l'ouvrage du dehors, et le rapporter une fois fait. Le coutelier en gros a donc ses bâtiments, sa force motrice, son acier même, mais l'ouvrier conserve son libre arbitre, accepte ou n'accepte pas l'ouvrage

qu'on lui propose, travaille ou ne travaille pas, c'est son affaire. D'une part il paye sa place, d'autre part on lui paie tant la douzaine, tant le cent, ou tant le mille l'ouvrage qu'il fait. Aussi longtemps qu'il règle ponctuellement le prix de sa place on n'a rien à lui dire. Il faut ajouter que si l'ouvrier coutelier est épris d'indépendance, et tient à conserver sa liberté d'action, c'est un homme rangé, très attaché à son usine où généralement il habite dans des locaux qu'on lui loue à bon compte, et où neuf fois sur dix il a débuté gamin, en portant les couteaux ou les ciseaux d'un atelier à l'autre, où il a appris le métier sous l'oeil paternel, et où il reste pour son propre compte en attendant qu'il dresse ses gars à son tour. Des générations d'ouvriers se succèdent ainsi dans le même endroit et il n'est pas rare de voir un homme en montrant sa place, rappeler avec fierté que de père en fils on a travaillé là.

L'ouvrage se dissémine beaucoup aussi dans la campagne. La spécialisation y a aidé. Sur dix kilomètres de long, en suivant la route, on ne voit que petits moulins reproduisant à peu près ce qui se passe dans les grands, et des échopes, où on lime, où on monte, où on termine les couteaux que les femmes vont ensuite porter au marchand dans des hobbes de bois.

Il n'y a rien de particulier à dire des ciseaux, qui se fabriquent exactement dans les mêmes conditions et passent dans autant de mains avant d'être terminés et mis dans le commerce.





Les Grands Explorateurs du Continent Noir

Stanley dépeint par un de ses compagnons

STANLEY était ce qu'on est convenu d'appeler un homme fort, doué d'un cerveau remarquable, d'une grande puissance de décision, avec un dédain absolu des conséquences.

Il y avait en Stanley le voyageur africain et... l'autre, le Stanley européen. Je n'ai connu que le voyageur, que je vis pour la première fois en 1884, année où je pénétrais en Afrique sous ses auspices.

Il me fit l'impression d'un homme dont l'existence fut abreuvée d'amertume et il semblait croire que tout le monde était ligué contre lui.

Au cours d'une conversation, en Afrique, je m'enhardis à lui dire :

—On prétend que vous êtes dur, M. Stanley.

—Dur ! répliqua-t-il. Il faut bien l'être, sinon, on est faible, il n'y a pas de milieu !

On ne conçoit guère que quelqu'un d'autre ait pu accomplir avec succès les explo-

rations auxquelles s'attachent le nom de Stanley. Son indomptable volonté l'entraînait en avant, son physique robuste résistait à la maladie, sa diplomatie astucieuse transformait en amis ses adversaires, et sa chance ne l'abandonna jamais.

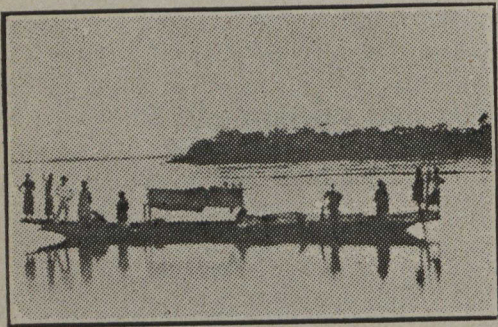
A coup sûr, son caractère avait été fortement influencé par la vie qu'il mena en Afrique. Sa longue expérience de l'Africain lui avait révélé d'une façon trop exclusive le côté faible de l'homme et de la vie. En conséquence, il était devenu méfiant et professait un mépris excessif de l'humanité en général.

Ses discours s'ornaient d'expressions idiomatiques, rappelant le langage fleuri des noirs. En toutes choses, il adoptait l'attitude d'un homme qui se tient pour supérieur à tout ce qui l'entoure, et pendant de longues années ses Zanzibaris l'avaient proclamé "le Grand Maître" et l'appelaient respectueusement "le Père".

Dans les relations avec l'Africain, l'au-

torité est un élément indispensable, et cette qualité était non seulement visible sur les traits de Stanley, mais aussi dans tous ses gestes. Il se montrait impitoyable dans ses critiques des hommes et de leurs actions, mais, dans la plupart des cas, il avait soin de borner ses jugements à des sujets qui rentraient dans le cadre de ses occupations habituelles et de son observation, et il s'efforçait toujours d'être juste.

La valeur de Stanley comme explora-



L'auteur sur sa pirogue, expédition Stanley.

teur était universellement reconnue, et l'on trouve sur les rayons de toutes les bibliothèques les volumes où sont narrés ses exploits et ses aventures. Mais combien la réalité est différente du froid récit de l'œuvre accomplie !

Après avoir, en 1871, retrouvé Livingstone, Stanley retourna en Afrique en 1874, pour résoudre la question du fleuve Loualaba, problème qui, quelques années avant qu'il mourût, avait absorbé l'attention et stimulé l'ambition du docteur Livingstone. Parti de Zanzibar, Stanley explora le lac Nyanza et fit un voyage de circumnavigation sur le lac Tanganyika. D'Oudjidji sur les bords de ce dernier lac, il s'avança vers Nyangwé, le quartier

général des Arabes trafiquants d'esclaves, situé sur le mystérieux fleuve Loualaba. Embarquant son monde dans des pirogues, il descendit le courant sur une distance de plus de deux mille milles, parvenant ainsi à identifier le Loualaba avec le Congo.

Le voyage, qui dura cent quatre-vingt-dix-neuf jours, fut une longue suite de privations et de souffrances. Stanley vit périr en grand nombre les noirs qui formaient sa caravane et il perdit même ses trois compagnons blancs, dont l'un, Franck Pocok se noya accidentellement, alors qu'ils n'étaient plus qu'à dix jours de marche de l'Atlantique.

Par cette audacieuse traversée du continent noir, Stanley avait pénétré l'un des plus obstinés mystères de l'Afrique. Pour la première fois, le cours du Congo était déterminé, le problème était résolu qui avait occupé tous les géographes depuis que Diego Cam avait, en 1482, relevé l'embouchure de ce fleuve.

Après un bref repos, Stanley se remit encore à son œuvre africaine et, sous le patronage de Léopold II, roi des Belges, il contribua à la fondation de l'Etat indépendant du Congo, immense territoire d'une superficie de plus de neuf cent mille milles carrés, avec une population approximative de vingt à trente millions d'indigènes.

Pour la quatrième et dernière fois, Stanley revint, en 1886, en Afrique, à la tête de l'expédition chargée de retrouver Eminpacha, gouverneur de l'Afrique équatoriale, dont la situation était devenue précaire. Stanley accomplit sa mission, mais en endurant des fatigues et des privations plus rudes qu'en aucune de ses précédentes explorations, et en perdant quatre cents hommes sur les six cent cinquante qu'il avait emmenés avec lui.

Neuf officiers anglais faisaient partie de

son personnel, dont aujourd'hui deux seulement survivent: M. John Rose Troup et moi-même (1).

Le voyage dura trois ans. Au nombre des résultats géographiques de l'expédition, on compte la découverte du mont Ruwenzori dont la hauteur est de dix-sept mille pieds; celle du lac Albert et de la partie sud-ouest du lac Victoria. Le lac Albert Edward forme la source première du Nil Blanc, et par le Semliki ses eaux communiquent avec celles du lac Albert Nyanza.

En gagnant l'intérieur, avec l'expédition Emin-pacha nous fîmes halte à Stanley Pool et les chefs indigènes eurent maints motifs de se plaindre du personnel noir de Stanley.

Un chef plus hardi que les autres, vint dénoncer les déprédations commises dans ses plantations et la façon dont l'harmonie domestique de son village avait été troublée.

L'attitude du chef était pleine de dignité et je fus grandement frappé de sa grâce naturelle et de son éloquence.

Assis sur un pliant, Stanley écoutait flegmatiquement l'interprète qui répétait les doléances, et il gardait ses yeux gris fixés sur le visage du chef. Si perçant et si puissamment hypnotique était son regard que le chef en manifesta bientôt un certain malaise.

(1) Voir "My Life with Stanley's Rear Guard, par Herbert Ward, Chatto and Windus, Londres.

Soudain Stanley ordonna à un clairon de sonner le rassemblement. Puis, accompagné de l'indigène, il passa sans hâte devant les six ou sept cents hommes qui s'étaient mis en rangs, et de temps en temps il disait:

—Est-ce celui qui t'a volé, ô chef? Est-ce celui-là qui a porté le trouble dans les foyers?

Complètement déconcerté, le chef secouait tristement la tête, et, à la fin, il murmura:

—Tous ces hommes se ressemblent! Comment reconnaîtrais-je les coupables?

Alors, sur un ton bienveillant, Stanley posant sa main sur l'épaule du chef lui dit:

—Si des méfaits de ce genre se reproduisent, ô chef, fais une marque au délinquant. "Marque-le". Ensuite on rassemblera tout le monde et nous pourrons facilement retrouver le coupable.

Pour tranquilliser les Arabes qui autrement auraient fait obstacle au projet de Stanley de remonter le Congo pour rejoindre Emin-pacha. Stanley conclut avec Tippo Tib un traité par lequel il l'instituait gouverneur de Stanley Falls.

Comme quelqu'un émettait un doute sur le fait de se fier à un trafiquant aussi sanguinaire que Tippo Tib, Stanley, avec son calme immuable, répondit avec la placidité d'un révérend missionnaire.

—Ne savez-vous pas qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent!...

A bord du vapeur de la mission qui partait de Stanley Pool pour remonter le

fleuve, j'eus la chance de faire route seul avec Stanley jusqu'à Bolobo. Et au début du voyage, un accident survint qui aurait pu nous être fatal à tous.

Nous étions depuis fort peu de temps en route, quand le gouvernail fut emporté par le courant très rapide contre lequel nous naviguions. Ce fut un instant critique d'autant plus que le courant nous entraî-

Attention! sur un ton qui en imposa à tout l'équipage. Les noirs, tremblants, attendirent sans bouger et nous finîmes, non sans de grandes difficultés, à tirer le navire de sa position périlleuse. En faisant tourner alternativement les deux hélices, nous avançâmes jusqu'au prochain poste, situé à un demi-mille du lieu où l'accident s'était produit et nous y demeurâmes jus-



Stanley Pool devant Brazza ville. Photographie de l'auteur.

nait rapidement contre un îlot rocheux. On laissa immédiatement tomber toutes les ancrs qui tout d'abord ne furent d'aucun secours; pourtant elles s'accrochèrent, enfin le petit vapeur vira complètement et manqua de chavirer.

Malgré le danger, il n'y eut aucune panique. Stanley debout à l'avant, surveillant l'effet de notre brusque arrêt, cria :

qu'au lendemain pour procéder aux réparations.

Ce même soir, en dépit de notre mésaventure, Stanley fut d'excellente humeur, et il raconta de façon très dramatique, divers incidents de ses rapports avec les Africains. Entre autres, il relata l'histoire de Barouti, un jeune nègre de Basoko, qui appartenait à une tribu cannibale.

Stanley se prit d'affection pour lui, l'emmena en Europe et l'attacha à son service. Les instincts sauvages du noir étaient indéracinables, et malgré l'affection avec laquelle on le traitait il conserva la plupart des instincts violents de sa race. Un soir, à Londres pendant une absence de Stanley, Barouti essaya d'obtenir de la femme de charge qu'elle lui donnât les restes d'un plat favori enfermé dans le garde-manger. Sur le refus qu'on lui opposa, Barouti se mit en colère, et, s'emparant du bébé de la femme de charge, il s'enfuit en grim pant l'escalier quatre à quatre. Parvenu au dernier palier, Barouti tint l'enfant suspendu au-dessus de la cage et menaçait de le lâcher si on ne lui accordait pas ce qu'il demandait.

Pendant ce voyage, un travail d'importance capitale se présentait quotidiennement. Pour alimenter de combustible la machine, il fallait chaque soir couper du bois, ce qui obligeait parfois de travailler fort avant dans la nuit. Et même, en certaines occasions, on passait la nuit entière dans la forêt à abattre des arbres et à couper les bûches de la longueur requise.

Une fois, la besogne fut particulièrement pénible, et pendant deux jours et deux nuits, consécutivement, je n'eus guère le temps de me reposer. A l'encontre de mon habitude, je passai ces quarante-huit heures sans me raser. A la fin d'une conversation que j'eus avec lui, Stanley jeta un regard sur mon menton et me dit :

—Vous savez que le docteur Livingstone ne manquait jamais de se raser chaque matin.

Un matin, à l'aube, Stanley appela ses Zanzibaris mais ceux-ci étaient absolument

épuisés par la veille et fort rares furent ceux qui répondirent.

Et Stanley alors, leur cria de toutes ses forces en kiswahili :

—Voulez-vous me suivre à la mort ?

Immédiatement, il lui fut répondu de toutes parts :

—Ewallah, bwana !... Oui, oui, nous te suivons, maître.

Je me souviens d'une autre soirée passée avec Stanley à bord du petit vapeur de la mission. C'était l'escabe. Sur la rive, les hommes, groupés autour des feux, dormaient. Le ciel nocturne était sans nuages et une paix profonde régnait.

Stanley était assis sur l'écouille, les jambes croisées, dans son attitude familière et caractéristique, et il y avait là aussi, avec nous, deux missionnaires, M. Darby et un autre, qui faisaient à bord l'office de mécaniciens.

Nous avions passé toute la soirée à parler de la Bible. Les missionnaires et Stanley paraissaient être parfaitement d'accord, et je prenais grand plaisir à leurs discussions théologiques.

Quand nous nous séparâmes pour la nuit, Stanley, à ma grande surprise, fit cette réflexion inopinée :

—Il y a un miracle que je n'ai jamais pu accepter littéralement. C'est quand l'ange Gabriel sonne de la trompette, et que s'écroulent les murs de Jéricho.

A bord du vapeur de la mission, je passais les après-midi assis, à l'avant, à côté de Stanley, tandis que nous avançons lentement contre le courant, entre des îles et des rives boisées. Le soleil accablant jetait des reflets aveuglants sur le fleuve. L'huile de ricin employée pour graisser la

machine répandait une odeur empestée qui se mêlait aux âcres relents des corps des nègres qui transpiraient serrés les uns contre les autres. Le bruit de l'hélice dans l'eau tourbillonnante accompagnait le murmure incessant des voix des hommes.

Stanley me questionnait longuement sur Bornéo où j'avais voyagé pendant un an seul dans l'intérieur et il prenait intérêt à comparer les développements possibles des deux pays ayant soin de n'omettre aucun trait favorable, qui pût être à l'avantage de l'Afrique centrale, cette immense contrée avec laquelle il s'était intimement identifié.

Un campement temporaire avait été établi à Bolobo, et j'en eus le commandement. Avant de partir, Stanley eut une entrevue avec les principaux chefs des environs. Assis comme de coutume sur un pliant, Stanley, les bras croisés, regardait s'approcher tour à tour chacun des chefs. L'un d'eux, un gaillard superbe, paré d'ornements indigènes, portait dans sa main droite une lance, et dans la gauche un long bouclier étroit. Il s'avança crânement devant Stanley la tête haute et le buste droit. Avec un geste majestueux, il souleva sa lance, la planta dans le sol, et jeta auprès son bouclier.

Il commença seul son discours, mais bientôt il eut recours à l'interprète.

Il protestait contre l'installation du camp de l'homme blanc à proximité de son village.

Stanley restait assis, immobile, les yeux fixés sur le visage du chef, et ne prononçait pas un mot. Peu après l'attitude du chef se modifia. Il semblait diminuer de stature. En vain portait-il ses regards

de droite à gauche. Le regard perçant des yeux gris de Stanley paraissait le déconcerter intolérablement.

Bientôt, tout penaud, le chef ramassa son bouclier, arracha sa lance, dont il laissait traîner le manche à terre en s'en allant.

Et, devant l'issue de l'incident, je remarquai sur le visage de Stanley un bizarre sourire.

Au cours d'une conversation avec Stanley, je fis allusion au mystère extraordinaire que devait paraître notre arrivée aux yeux des indigènes. J'essayai de décrire l'impression que nous devons produire sur les naturels, avec notre nombreuse escorte de Zanzibaris, de Soudanais et d'Arabes.

Sur un ton quelque peu impatienté, Stanley m'interrompit :

—Mon cher, en ce monde, nous ne pouvons nous attarder à songer aux impressions que nous produisons. On n'a pas le loisir de s'offrir cette sorte de fantaisie.

En quittant le camp de Bolobo, dont il me laissait la charge, Stanley me serra chaleureusement la main et me dit :

—Allons, Ward, surveillez bien vos hommes. Evitez toutes les hostilités. Restez en bons termes avec les gens d'alentour. Mais, notez bien ceci. S'il faut vous battre, "battez-vous". Au revoir et à la grâce de Dieu!

Pendant le transport des bagages de Stanley, une grande caisse suspendue à

une forte perche et nécessitant deux porteurs me causa toutes sortes de difficultés dans les villages que nous traversâmes.

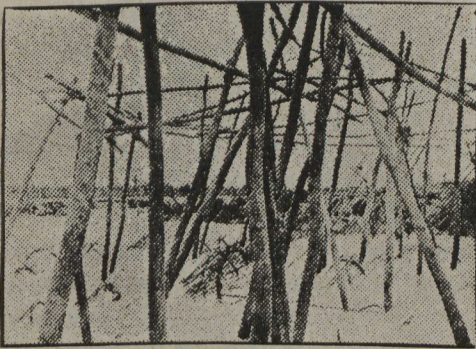
Chez les Africains, l'étiquette exige qu'on ne pose aucune question au visiteur sur ses occupations ou sur l'objet de sa visite. Cependant, en la circonstance, la curiosité l'emportait, et ils en arrivaient à se départir de la règle. Ils s'imaginaient que la grande caisse contenait un cadavre. En deux ou trois occasions, nous fûmes sur le point d'avoir à faire face à de

répondaient-ils. Quitte notre pays. Nous ne te permettons pas de passer par ici.

Aux premiers temps de la formation de l'Etat indépendant du Congo, quelques compagnons de Stanley se plaignirent à lui de manquer de nourriture convenable. Flegmatiquement, il leur répondit :

—J'en suis bien fâché, messieurs, mais les chèvres sont mal nourries depuis quel-ques temps.

A l'occasion d'une plainte du même genre faite par une délégation d'employés du quartier général, Stanley, après avoir écouté avec beaucoup d'attention, dit gravement : "Prions le Seigneur."



Pêcheries des Indigènes Wenya, Stanley Falls. Photographie de l'auteur.

grands ennuis, car, dans certains villages, des tentatives furent faites pour m'empêcher d'aller plus loin. Les indigènes refusaient de me vendre des aliments ou de me permettre de camper dans le voisinage. Je leur affirmai que la caisse ne contenait assurément rien qui ressemblât à un cadavre.

—Eh ! bien, alors, montre-nous ce qu'il y a dedans, disaient-ils.

La caisse était fermée et je n'avais pas la clef des serrures, je ne pouvais donc donner la preuve irréfutable de la vérité de mes assertions.

—Alors, va-t'en, retourne en arrière,

Au poste de la mission qu'avait établi Ingham, Stanley remarqua un gamin indigène, vif et épanoui. Il lui caressa la tête et dit au missionnaire :

—Je ne serais nullement surpris, Ingham, si quelque jour ce petit bonhomme devenait évêque.

—Je ne le pense pas, répliqua Ingham, car il est parfois très désagréable.

—Raison de plus, rétorqua Stanley.

La chasse au gros gibier ne paraît pas avoir eu d'attrait pour Stanley. S'entretenant de chasse avec Glave, Stanley observa :

—Supposons qu'on nous signale en ce moment un éléphant dans le voisinage, je resterais ici, confortablement et en sécurité et je vous dirais : "Glave, il y a un éléphant aux environs, pourquoi ne pre-

nez-vous pas votre fusil pour aller l'abattre?"

Pendant qu'on élevait les bâtiments de Vivi, le docteur Rolf Leslie, le major principal, mit, comme tout le monde, la main à la pâte et s'adonna particulièrement à la charpente.

—Vous voyez, dit-il un jour à Stanley qui passait, me voilà devenu charpentier.

—Pourquoi pas, répondit Stanley, notre Sauveur l'a bien été.

C'est en 1881, à Issanghila que Stanley reçut son surnom de Boula Matadi. A cette date, Stanley faisait transporter par terre les diverses parties d'une chaloupe à vapeur, et en certains endroits il fut nécessaire de faire sauter à la dynamite des blocs de roches qui obstruaient le passage. En 1884, le chef d'un petit village situé derrière Issanghila, me relata l'incident qui indique, selon toute évidence, l'origine de ce surnom fameux.

—Il y a longtemps, dit le chef, un ga-

min est accouru vers moi et il m'annonça que l'étrange homme blanc était en train de casser les roches.

L'esprit des indigènes fut impressionné par l'idée qu'un homme essayait de s'en prendre à la nature. Si un arbre choit en travers d'un sentier, ils en font le tour : "C'est la nature qui a voulu qu'il tombât, se disent-ils, et ce n'est pas notre affaire de nous en mêler."

La véritable orthographe du surnom de Stanley est "Boula Matadi", de "boula", briser, et "matadi", pierres (au singulier : Ntadi, une pierre dans le dialecte kikongo). Dans l'intérieur de l'Afrique et parmi les Zanzibaris, la lettre "r" est fréquemment substituée au "d", et cette particularité explique la différence d'orthographe: Boula Matari, au lieu de la forme originale Boula Matadi.

Stanley est mort le 10 mai 1904. Pendant que j'assistais au service funèbre, dans l'abbaye de Westminster, mon sentiment était le même que celui des noirs du Congo, qui, à l'annonce de la disparition du grand explorateur, disaient, jen suis certain:

—Ce n'est pas vrai! Boula Matadi n'est pas mort.



Le Langages des “Meteques”

C'EST particulièrement aux Roumains qu'a été donnée, en ces temps derniers, dans certains centres de la vie cosmopolite parisienne, l'appellation un peu dédaigneuse et souvent injustifiée de “mèteques”.

Les Roumains sont parmi les plus intelligents et les plus sympathiques des peuples des Balkans. Ils doivent beaucoup à la culture française. On a pu dire que Bucharest, comme Bruxelles, était une petite succursale de Paris: en fait, le français est la langue étrangère la plus en vogue dans la capitale roumaine.

On a pu dire encore, avec quelque raison, que si la première ambition d'un citoyen roumain était d'être élégamment habillé, le second souci de sa vie était d'être un lettré. On soupçonne mal, chez nous, cette élégance d'esprit chez ces hommes aux cheveux noirs et lustrés, un peu trop amis des bijoux voyants, et notre préjugé à leur égard vient sans doute de leur langage national, bizarre, abondant en cocaseries.

A première vue, le roumain semble être un mélange exaspérant d'espéranto et d'orthographe simplifiée. On croirait volontiers qu'il a été inventé par un écolier facétieux, en veine de malice, et qui aurait fait une salade de français et d'italien.

C'est, en effet, à peu près de cette façon qu'a été façonné le roumain. Mais, en dépit d'une certaine étrangeté barbare, on ne peut manquer de reconnaître l'origine latine de cette langue et sa parenté bien établie avec les langues indo-européennes. C'est précisément à cause de cet-

te communauté d'origine avec le français, que toute personne un peu familiarisée avec le latin se mettra aisément au roumain.

Tout le monde pourra traduire sans difficulté ces mots “vin alb” (singulier) et “vinuri albe”, pluriel de vin blanc.

On a écrit récemment, avec quelque apparence de vérité, que n'importe qui pouvait se mettre à improviser du roumain. Ce n'est pas là une des moindres curiosités de cet amusant dialecte. Prenez un substantif français ou italien, transposez la voyelle finale, ajoutez une consonne à la fin, de préférence un “l” et vous avez un mot “bien roumain”.

Voilà, par exemple, les mots: programul, teatruul, inventatoruul, restaurantuul, cafeuul, dans lesquels tout le monde reconnaîtra: programme, théâtre, restaurant, café.

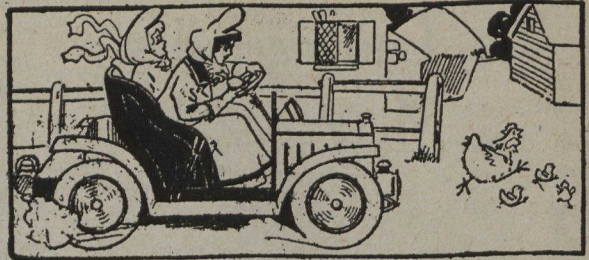
Autres altérations. Voici garaj, pour garage; coafar, pour coiffeur; bulevard, pour boulevard; antreprenor, pour entrepreneur; tous mots qui dérivent visiblement du français.

Si nous entrons dans un hôtel ou un restaurant de Bucharest, nous pourrions sans peine déchiffrer la carte et choisir sur le menu, entre le “rostbif englez”, la “supe, l'omlet, le ramstec, le biftec et la salada.”

Il reste un mot à ajouter. C'est que le langage roumain, en dépit de ses apparences bizarres, a enrichi la littérature européenne. Carmen Silva, poétesse et reine, l'a employé pour des œuvres qui resteront. Elle a agi ainsi par patriotisme et parce qu'elle aime sa langue nationale. Et pourtant, elle est assez cosmopolite de tendances, cette reine bas-bleu et chérie de son peuple, puisqu'elle est Allemande de naissance, Roumaine par naturalisation et—c'est elle qui s'est exprimée ainsi—Française de cœur.

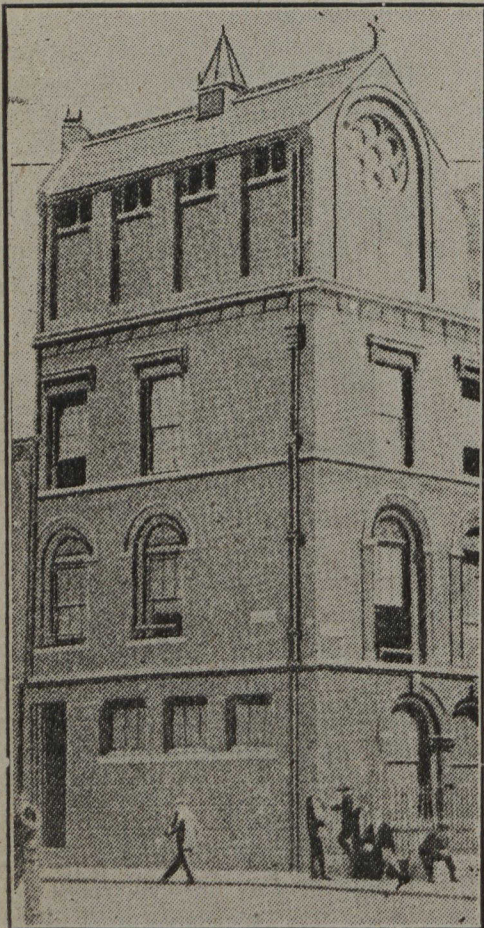
Un Peu de Tourisme

Par Jos Traveller.



UNE EGLISE SUR LE TOIT D'UNE MAISON

L'étranger qui traverse par hasard un des quartiers populeux de l'immense capitale anglaise, restera certainement fort



surpris en apercevant au sommet d'une maison d'apparence ordinaire, se dresser un léger monument en formé de chapelle, sur le fronton duquel se dresse une croix.

Il aura tout d'abord une hésitation à supposer qu'il se trouve en présence d'une chapelle, et cependant la coupe du minuscule édifice, la rosace aux vitraux multicolores qui orne sa façade et l'emblème qui le domine ne laisse subsister aucune hésitation.

S'il cherche à se renseigner, on lui expliquera qu'il se trouve en effet en présence d'un édifice religieux construit sur le toit d'une maison. L'immeuble lui-même est, paraît-il, le siège central d'une religion formée par un groupe de femmes, et la construction qui le domine n'est autre que la chapelle ouverte aux fidèles.

La raison qui a déterminé cet emplacement peu ordinaire prend naissance, dans ce que le bruit de la rue très mouvementée, gênait la célébration des offices, et empêchait les assistants de suivre les prédications qui leur étaient faites par les ministres.

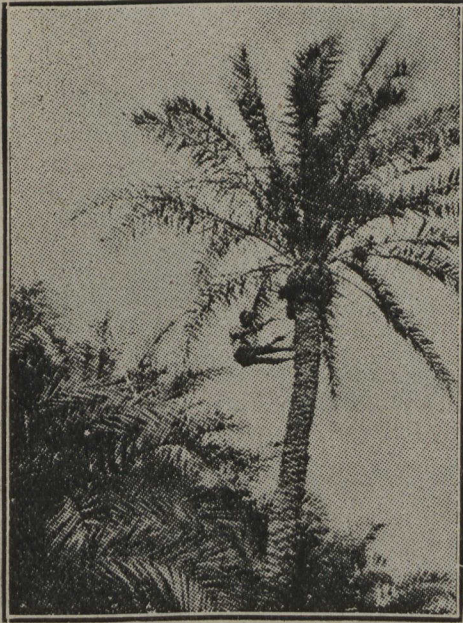
Peut être aussi, ces prosélytes ont-ils voulu se rapprocher du ciel, et planer au-dessus des petites misères de l'humanité.

UN TONNEAU AERIEN

“Dieu fait bien ce qu'il fait”, déclare dans une de ses fables, l'immortel Lafontaine, et nous en serons convaincus une

fois de plus en considérant la gravure que nous représentons ici.

Cet arbre aux branches élégantes, aux feuilles minces et longues qui se balancent avec tant de grâce et de nonchalance sous la brise, n'est autre que le palmier-



dattier fort commun dans les climats tropicaux et dans le Nord de l'Afrique. On se figure difficilement les immenses services rendus par cet arbre, dont le bouquet touffu et d'un vert sombre apparaît comme la "délivrance", aux yeux du voyageur brûlé par le soleil dans les plaines

arides et sablonneuses du désert.

D'abord il donne de l'ombre et de la fraîcheur à celui qui s'en approche, ensuite il lui permet de se restaurer en lui offrant ses innombrables régimes de dattes, qui forment une nourriture exquise et très substantielle, enfin il lui permet d'éteindre sa soif, avec un vin mousseux, frais et d'un goût exquis.

Cette dernière qualité est peut-être la plus importante du palmier, qui croît en général sur des terrains arides et dépourvus de toute source. Il suffit de grimper jusqu'à la naissance des maîtresses branches, ce qui est relativement facile étant donné la rugosité du tronc, et de pratiquer dans le bois une incision d'un pouce ou deux de profondeur. Aussitôt vous verrez jaillir une liqueur rosée d'un goût agréable, que tout en vous désaltérant, vous procurera la sensation d'un vin du meilleur cru.

Ce vin ne se conserve pas, car il fermente très vite, il se consomme sur place, et ceci offre encore l'avantage de ne plus tenter certains industriels et de laisser reposer en paix le palmier, qui pourrait à juste titre être nommé "le tonneau du désert".

—o—



EXAMEN DES YEUX GRATIS

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste **BEAUMIER**

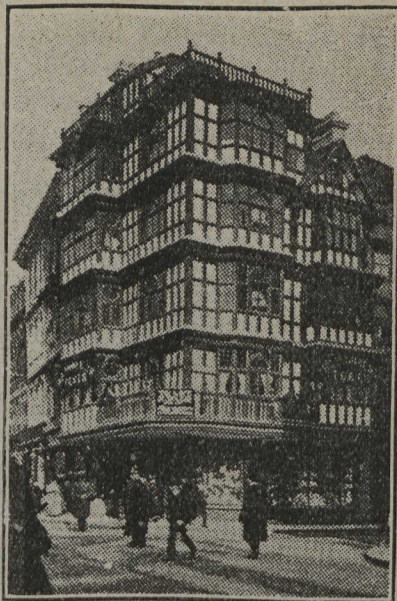


AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

UN GRATTE-CIEL VIEUX DE DEUX SIECLES

C'est à Bristol (Angleterre) que le touriste peut admirer le "gratte-ciel" dont nous donnons ici l'exacte reproduction. A première vue cette maison n'offrirait qu'un intérêt médiocre, si on ne tenait pas compte de la date à laquelle il a été construit. Ce monument de bois, aux multiples fenêtres, date en effet de 1676, et son histoire ne laisse pas que d'être fort curieuse, car il a subi de nombreuses péripéties.

Cette maison est connue à Bristol sous le nom de "Dutch House" (maison hollandaise) parce qu'elle fut construite à Amsterdam à la date précitée. Elle fut ensuite démolie et transportée à Bristol où elle fut réédifiée sur son emplacement actuel.



Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINÉRALE RUSSELL

'Frisko'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Aucun souvenir particulier, ou historique ne se rattache à sa construction. Il est probable que l'architecte qui l'éleva, voulut simplement prouver qu'il était possible au moyen de certains calculs, d'élever des immeubles à une hauteur, qui à ce moment-là surtout, stupéfia les Hollandais.

Aujourd'hui elle paraît très raisonnable comme dimensions et comme élévation, si on la met en parallèle avec les "buildings" colossaux qui peuplent la grande cité anglaise.

Il n'en est pas moins vrai que pour avoir bravé les siècles, cette demeure offre aux touristes un sujet d'études intéressant et que bien de nos actuels entrepreneurs doivent rester pensifs, en songeant que beaucoup de leurs travaux en pierres se seraient depuis longtemps effrités au contact des années écoulées.

Le vieux bâtiment qui paraît encore très solide, sert à la fois de maison d'habitation et de rapport, et six magasins y sont installés fort à l'aise.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier

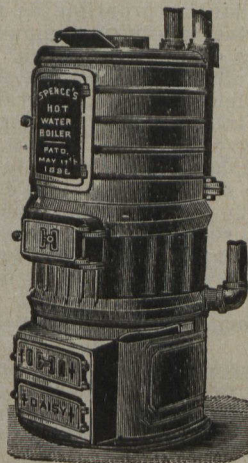
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Be'l St-Louis
4109
MONTREAL



L'homme vieillit plus vite que la femme^x ou du moins il blanchit plus vite et ce n'est pas tout à fait la même chose. Un docteur vient de déclarer, en effet, que les cheveux de l'homme deviennent gris cinq années avant ceux de la femme. Il attribue ce changement précoce à la lutte pour la vie quotidienne, aux soucis qui en résultent et qui sont l'apanage du sexe fort...



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

LES PIERRES PRECIEUSES A MADAGASCAR

Un récent rapport au ministère des colonies en France, montre que l'industrie des pierres précieuses s'est beaucoup développée à Madagascar, depuis l'occupation française.

En 1911, la grande île n'a pas exporté moins de 1034 livres de pierres précieuses prêtes pour la taille.

La région des gemmes à Madagascar, constitue un rectangle d'environ 160 milles du nord au sud et de 40 milles de l'est à l'ouest.

Les pierres précieuses de Madagascar ne sont pas seulement abondantes, elles sont d'une qualité merveilleuse.

Les rubis, saphirs, tourmalines, béryls, kunzites, corindons qu'on y trouve peuvent lutter avec succès contre les gemmes les plus réputées du Brésil, de Ceylan et de Californie.

Notamment les tourmalines jaunes et les béryls roses malgaches sont incomparables.



Phone Est 2109

L. DE LIMBOURG

(de Paris)

Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

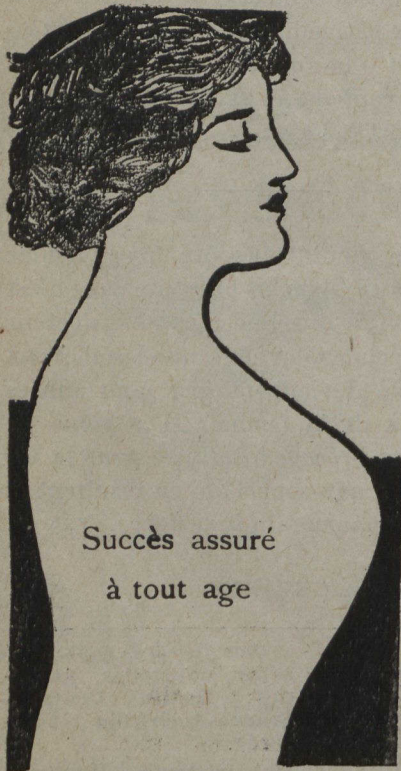
LE SEUL A MONTRÉAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR
des cors, œils-de-perdre, ongles incarnés, pieds plats,
transpiration

Consultations : 9 h. à 12 h. a. m. 1 h. à 4 h. p. m. 6 h. 30 à 7 h. 30 p. m.

291, rue St-Denis, Montréal.

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

Avec le Réformateur Myrriam Dubreuil. Il n'y a pas de réelle Beauté sans un joli Buste.



Succès assuré
à tout âge

Le Réformateur est un remède qui fera engraisser les personnes maigres, très bon pour les personnes nerveuses.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses, approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons notre Brochure et renseignement gratis, vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement pour toujours, et les personnes maigres engraisseront de 20 livres en 25 jours.

Le Réformateur rétablira les nerfs des personnes nerveuses.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: le Mardi, Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 p. m.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

1170 Dorion, Dépt. 3, ou

Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

MAINTENANT EN VENTE

L'Almanach du 'Samedi'

Prix: 10c

POUR 1914

Prix: 10c

a été établi sur un plan tout nouveau qui en fait un livre d'une grande utilité dans toutes les familles.

On y trouve quantité de renseignements inédits tels que les principaux faits qui se sont accomplis sur terre depuis la création; des tableaux des poids et mesures anglais et français; des statistiques canadiennes très intéressantes; les lois de la pêche, de la chasse et le règlement postal; etc., etc.

De plus un amusant jeu d'oracle qui vous distraira au cours des longues veillées d'hiver.

Cet almanach qui comprend **116 pages** de texte très intéressant et instructif n'est vendu que **10 cents seulement**

Et nous engageons nos clients à s'en assurer, dès maintenant, un exemplaire chez leur Dépositaire car il n'y aura

QU'UN SEUL TIRAGE

de cette publication et les retardataires risqueront de ne pouvoir être servis.

Qu'on se le dise !

Si votre Dépositaire n'a plus d'exemplaires de l'Almanach, demandez-le directement aux Edit.-Prop. Poirier, Bessette &

Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

